

HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES.

TOME QUARANTE-DEUXIE'ME.



HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRÉ :

AVEC LES MŒURS DES HABITANS, *LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES, COMMERCE, MANUFACTURES, &c.*

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET *d'Histoire & de Géographie moderne, qui représente l'état actuel de toutes les Nations :*

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME QUARANTE-DEUXIE'ME.



A PARIS,

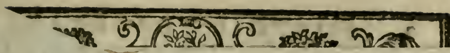
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. LIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/histoireregnra42pr



CARTE RÉDUITE DES TERRES AUSTRALES

Pour servir a l'Histoire des Voyages

Par le S.r Bellin Ing. de la Marine

De la Societé Royale de Londres R.ce

1753

105 Longit. 110 Orient. 115 du 120 Merid 125 de Paris 130 135 140 145 150 155 160 165

Ligne Equinoctiale

L'Equateur

Cap Mabo

Petite Providence

Providence

I. de Schouten ou I. Mathias

I. Orageuse

C. Salomaswer

Volcan

I. du Ch.r Rob

la Couronne

I. Longue

Tollun

R. des Sondeurs

I. Michard

I. de Ger Denis

I. de S. Jean

I. Ohong Java

Cap S.te Marie

Cap S. George

Baye S. Georges

Cap Orford

Port Montagne

Glocester

S.te Anne

I. Pierreuse

I. du Ch.r Rob

C. du Roy Guillaume

NOUV. GUINÉE

Cap de Bonne Esperance

NOUV.e BRETAGNE

Passage de Dampierre

Goram

Alova

Wattella

I. des Oiseaux

I. des Crocodiles

Golphe de Carpentarie

Terre de Diemen

Terre d'Arnhem

Carpentarie

R. Spult

R. Batavia

R. Coen

R. Nassau

R. des Etats

R. de Diemen

R. Caron

Col. de Limen

Cap Vanderlin

R. Alfen

Cap Diemens

R. de Mael Suckes

le Jourdain

R. S. Sauveur

TERRE DU S.T ESPRIT

Decouverte en 1606 par Fernand de Quir.

LA GRANDE MER DU SUD

Terre de Wit

C'est à dire

Terre Blanche

Decouverte en 1628

NOUVELLE HOLLANDE

Riv. Guillaume

R. de Jacob Remassens

Tropique du Capricorne

Lieues Marines de France et d'Angleterre de 20 au Degré

100 200 300 400 500 600 700 800 Lieues

Baye des Chiens Marins

suiv.t Dampierre en 1699

Terre d'Endracht ou de Concorde

Roches de Frederic Outman

Coste vue par M.r Duquesne en 1687.

I. des Filles

Suiv. la Decouverte des Holland 1687

Terre de Leuvin ou de la Lionne en 1622

Terre de Nuits en 1627

I. S. Pierre

Ceci est Conjectural

Je suppose que la Terre de Diemen peut venir se joindre à la Terre du S. Esprit mais sans preuves

TERRE DE VAN DIEMEN

Decouverte par Abel Tasman en 1642

I. de l'Ouest

I. Vanderlin

I. Schouten

I. S.te Marie

Baye Frederic Henri

Cap du Sud

I. Tasmand

I. des 3 Rois

I. Coningen

COSTE qu'Abel Tasmand a Decouverte en 1642 et qu'il a nommée NOUV.LE ZELANDE qui peut faire partie d'un grand Continent Antipode de l'Europe

Baye des Assassins

Cap Spigie

5 10 15 20 25 30 35 40



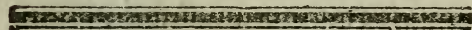
HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

Depuis le commencement du XV Siécle.

SECONDE PARTIE.



LIVRE TROISIÉME.



VOYAGES *AUX TERRES AUSTRALES OU ANTARCTIQUES.*



ORSQUE Magellan eut ouvert un Passage dans la Mer du Sud, par le Détroit qui a rendu son nom immortel, on se trouvoit aux Côtes du Chili & du Pérou, dont la renommée suffisoit pour INTRODUCTION.

INTRODUCT. occuper entiérement des Voyageurs ; plus alterés de richesses que de connoissances utiles ; & l'on s'embarrassa peu des Pays, qu'on laissoit au Midi, c'est-à-dire, à la gauche du Détroit. Ces Terres furent regardées d'abord comme un Continent nouveau, peut-être aussi grand que l'Amérique entiere. C'est sur ce fondement qu'on les voit tracées dans une ancienne Carte (1), quoique sans noms, parce que cette Carte est antérieure à ceux qu'elles portent aujourd'hui. Les Navigateurs ont détruit, par degrés, ces conjectures ; & l'avenir ne peut nous faire attendre que de leurs recherches, ou du hasard, de plus parfaites lumieres sur la situation, l'étendue & les propriétés d'une Région, qui ne cesse pas d'être presqu'inconnue, depuis plus de deux Siécles qu'on en connoît l'existence. Ce qu'il y a de certain, c'est que tout ce qu'on nomme *Terres Australes* (2) est renfermé entre la Mer

(1) Celle de Plantius.

(2) Les Latins nommoient *Auster* le vent que nous appellons vent du Midi. De ce mot, ils firent l'Adjectif *Australis*, qui désigne ce qui est vers cette Partie du Monde. Ainsi, l'on a nommé, Terres Australes, les Terres peu connues, qui sont vers le Pôle opposé à celui du Nord. Antarctique se dit de même, de ce qui est opposé au Pôle Arctique ou du Nord.

d'Ethiopie, la Mer du Sud, & l'Océan des Indes.

Ainsi l'on comprend, sous ce nom, non-seulement toutes les Terres, qui sont sous le Pôle & le Cercle Antarctique, mais encore plusieurs autres, qui se trouvent situés du même côté, & qui étant trop éloignées des autres Parties de la Terre-ferme, ne peuvent être placées plus naturellement que sous le Continent Méridional. On compte même dans ce nombre la Terre de Feu, découverte par Magellan, au Sud-Ouest, le long du Détroit qui porte son nom. Ce célébre Voyageur n'eut pas d'autre raison pour la nommer Terre de Feu, que parce qu'il en vit sortir beaucoup de fumée pendant le jour, & des flammes pendant la nuit. Jacques le Maire reconnut, un Siécle après, que c'est une véritable Isle, dont les deux endroits les plus remarquables sont le Cap de Horn, au Sud, & le Cap Deseado, ou Desiré, à l'Ouest, & sur le Détroit de Magellan. La Terre des Etats, celle de Maurice, & l'Isle de Barneveldt, que le Maire découvrit en même-temps, au Sud & à l'Orient du Détroit de son nom; celle de *Brower*, ainsi nommée du Capitaine Hollandois, qui la découvrit, avec la fausse espérance d'y

INTRODUCT. trouver un nouveau Détroit, au-dessous de celui de le Maire ; enfin, les Isles même de Salomon, qui furent découvertes par Alvare de Mendoze, à l'Orient de la Nouvelle Guinée, & qui n'ont pas été retrouvées depuis, & plusieurs autres Isles déja nommées dans la Relation de le Maire, telles que *Horn*, les *Cocos*, les *Traîtres*, les *Chiens* &c. sont ordinairement comprises entre les Terres Australes.

Cependant, il paroît que cette dénomination ne convient proprement qu'à diverses parties d'un Continent Antarctique, que les Navigateurs de l'Europe ont visitées en divers temps ; les uns poussés par le hasard des vents & des Tempêtes, & d'autres conduits par le dessein de reconnoître le Pays, pour y former des Etablissemens. Les premiers n'ont pas publié de Relations particulieres, d'un incident qui n'appartenoit pas au principal objet de leur Voyage, à l'exception de *Pelsart*, Marchand Hollandois, & de *Gonneville*, Capitaine François (3). Les autres,

(3) On va donner place ici à la Relation de Pelsart, parce qu'il passe aux yeux des Hollandois, & même à ceux de Thevenot, qui n'en fait du moins aucune plainte, pour le premier qui ait découvert la Terre Australe, proprement dite. Cependant, il paroît incontestable, par les dates, que c'est à Gonneville, que

en fort petit nombre, ont rendu compte au Public du ſuccès de leur expédition; mais ayant été rebutés preſque tous par des difficultés inſurmontables, ils ne rapportent rien qui puiſſe paſſer pour une véritable deſcription; & dans tous leurs récits, on remarque moins des Obſervateurs attentifs, que des Navigateurs incertains de leur route, & ſans ceſſe allarmés des dangers de leur ſituation. C'eſt néanmoins dans leurs Journaux, que ſe trouvent les ſeules lumieres qu'on ait eues juſqu'à préſent ſur une ſi vaſte étendue de Pays; & cette raiſon les rend ſi précieux, qu'elle doit faire pardonner leur ſéchereſſe, & quelquefois leur obſcurité. Mais, pour ſuppléer à ce qui leur manque, il paroît néceſſaire de ranger ici les principales découvertes dans l'ordre des années.

La Terre, ou l'Iſle de Feu, en 1520, par le fameux Magellan.

cet honneur doit être attribué. On n'a point le Journal de ſon Voyage; mais on publia, à Paris, en 1663, une Relation compoſée ſur ſes Mémoires, où l'on apprend qu'il avoit amené, avec lui, un des fils du Roi du Pays Auſtral, nommé *Eſſomery*, s'établit en Normandie, & que ſes deſcendans, qui ſubſiſtent encore, ont toujours été reconnus pour Gentilshommes. L'Auteur de la *Méthode*, pour étudier la Géographie, aſſure que ce Prince *Tome III. p.* 325. On ne parle point du prétendu Voyage de *Jacques Sadeur*, qui n'eſt qu'un pur Roman. *Voyez* l'Article *Sadeur*; dans le Dictionnaire de Baile.

INTRODUCT.

La Nouvelle Guinée, en 1527, par Alvaro de Savedra, Eſpagnol, qui lui donna ce nom, parce qu'elle eſt preſque diamétralement oppoſée à la Guinée d'Afrique. Antoine *Urdanetta*, la reconnut l'année ſuivante. Quelques-uns la confondent avec la Terre des Papous; d'autres prennent cette Terre pour ſa Partie Occidentale; & d'autres encore les croyent abſolument ſéparées.

Les Iſles de Salomon, en 1567, par Alvaro de Mendoza, Eſpagnol.

La Nouvelle Albion, par le Chevalier Drake, Anglois, en 1579. On n'a pas été plus heureux à la retrouver, que les Iſles de Salomon.

La Terre Auſtrale, prompremenr dite, au Midi de l'ancien Continent, en 1603, par *Gonneville*, François; les Hollandois diſent, en 1630, par Pelſart.

La Terre de *Quir*, ou Terre Auſtrale du Saint-Eſprit, ſituée au Sud-Oueſt des Iſles de Salomon, entre les dix & vingt & un degrés de latitude Méridionale, en 1606, par Pedro Fernando de *Quir*, Eſpagnol, qui lui donna ſon nom.

La Terre, ou l'Iſle des Etats, celle de Maurice, celle de Barneveldt, & pluſieurs autres Iſles, en 1616, par Jacques

le Maire & Guillaume Schouten, Hollandois.

La Nouvelle Hollande, au Midi des Moluques, dont elle est séparée par la Mer de *Lantchidol*, sans qu'on sçache encore si c'est une Isle, ou si elle est jointe au Continent, en 1618, par *Zechaen*, Hollandois. On n'en connoît que les Côtes, à différentes parties desquelles on a donné les noms de *Concorde*, d'*Arnheim*, *Edels*, *Lewin*, &c.

La Terre de *Nuitz*, entre la Nouvelle Hollande & la Nouvelle Guinée, en 1627, par Pierre *Nuitz*, Hollandois. Il ne paroît point que cette Terre ait été visitée depuis. Mais on publia, en 1718, un Mémoire assez bon, pour prouver qu'étant dans le cinquiéme Climat, entre les trente & les trente-six degrés de latitude, elle doit être, comme tous les Pays qui sont dans la même position, une des parties du Monde les plus habitables, les plus riches, & les plus fertiles (4).

Les Terres de *Diementz* & de *Tasman*, en 1642, par Abel Jasen *Tasman*, Hollandois.

(4) Ce Mémoire (Amsterdam, chez Humbert) paroît avoir été composé par l'ordre de M. Law, pour inspirer le goût des nouvelles Colonies.

INTRODUCT. La Terre de *Brower*, en 1643, par Brower, Hollandois.

La Nouvelle Zélande, dont la Côte s'étend du Sud au Nord, entre les soixante-quatre & quarante-quatre degrés de latitude Méridionale, & que les uns prennent pour une Isle, d'autres pour le Continent, en 1654, par les Hollandois.

La Terre de Carpenter, ou la Carpenterie, située entre la Nouvelle Guinée, & la Nouvelle Hollande, en 1662, par Carpenter, Hollandois.

La Côte opposée à celle de Madagascar, visitée en 1697, par Ulammins, Hollandois.

La Nouvelle Bretagne, découverte & nommée par Dampier, Anglois, en 1700.

Le Cap de la Circoncision, découvert & nommé en 1739, par deux Vaisseaux François.



VOYAGE
DE FRANÇOIS PELSART,
AUX TERRES AUSTRALES.

PELSART. 1629.

C'ÉTOIT pour les Indes Orientales que Pelſart étoit parti du Texel, le 28 d'Octobre 1629, avec une Flotte nombreuſe, & dans les vûes ordinaires du Commerce (5) ; lorſqu'approchant du Cap de Bonne-Eſpérance, ſon Vaiſſeau, nommé le Batavia, fut ſéparé des autres par la tempête, & porté, pendant la nuit, aux vingt-huit degrés de latitude du Sud, vers des Rochers que des Hollandois nomment *Roches de Fréderic Outman*. Pelſart étoit dans la langueur d'une incommode maladie. Cependant, ayant cru s'appercevoir que ſon Vaiſſeau touchoit, il ſe hâta de courir ſur le tillac, où il trouva toutes les voiles hautes, & la route Nord-Eſt au Nord. Un temps aſſez clair, dont on avoit l'obligation à la Lune, lui fit appercevoir, dans l'éloignement, une

1630. Tempête qui jette Pelſart dans une Mer inconnue.

(5) Son Journal ſe trouve dans le grand Recueil des Navigations Hollandoiſes, & dans la Collection de Thevenot, Tome I. pages 50 & ſuivantes.

PELSART. 1630.

écume fort épaisse. Son inquiétude augmente. Il demande en quel endroit du Monde est le Vaisseau, & d'où peut venir une écume si blanche ? Le Pilote lui répondit que cette blancheur paroissoit venir des rayons de la Lune, mais que Dieu seul connoissoit la situation du Vaisseau ; & qu'il n'y avoit que trop d'apparence qu'on étoit sur un Banc inconnu.

Son naufrage.

Pelsart fit jetter la sonde. On trouva dix-huit pieds d'eau à l'arriere, & beaucoup moins au-devant. Un si terrible danger fit prendre la résolution de jetter toute l'artillerie en Mer, dans l'espérance que le Vaisseau se remettroit du moins à flot. Mais tandis qu'on étoit occupé de ce travail, il s'éleva un orage de pluie & de vent ; ce fut alors que chacun se crut à l'extrêmité de sa vie. On se vit entre des rochers & des bancs, contre lesquels le Vaisseau ne cessoit pas de heurter. Pelsart fit couper le grand mât, qui ne servoit plus qu'à redoubler les secousses. Malheureusement, quoiqu'on eût observé de le couper vers le pied, il fut impossible de le dégager des manœuvres. On ne voyoit point de terre que la Mer ne couvrît, à l'exception d'une Isle, qui paroissoit éloignée de trois lieues, & de deux

autres moins grandes, ou plutôt deux Rochers, qu'on jugeoit encore plus proches. Le Pilote, qui fut envoyé pour les reconnoître, assura que la Mer ne les couvroit point; mais qu'entre tant de bancs & de roches, l'accès en seroit fort difficile. On résolut néanmoins d'en courir les risques, & de faire porter d'abord à terre les Femmes, les Enfans & les Malades, dont les cris & le désespoir n'étoient propres qu'à faire perdre courage aux Matelots. Ils furent embarqués, avec beaucoup de diligence, dans la Chaloupe & dans l'Esquif.

Brutalité des Matelots.

Vers dix heures du matin, on s'apperçut que le Vaisseau étoit entr'ouvert. Pelsart fit redoubler les efforts, pour sauver le pain & les autres alimens. L'eau fut négligée, parce qu'on ne s'imaginoit pas qu'on en pût manquer à terre. L'Auteur fait admirer ici la brutalité d'une partie des Matelots Hollandois, qui dans un état si désespéré, » ne penserent, dit-il, qu'à se gorger » de vin, parce qu'il étoit à l'abandon. » Aussi ne put-on faire que trois » voyages avant la nuit, & porter, au » rivage, environ cent quatre-vingt » personnes, vingt barils de pain & » quelques petits barils d'eau ». Ces

PELSART. 1630.

provisions furent même dissipées par l'Equipage, à mesure qu'elles arrivoient dans l'Isle. Pelsart y passa, pour arrêter le désordre. Cette attention fut d'autant plus utile, qu'elle servit à lui faire reconnoître que l'Isle étoit sans eau. Mais lorsqu'il revenoit avec une vive impatience, pour en faire transporter, avec les plus précieuses marchandises du Vaisseau, un grand vent l'obligea de relâcher au lieu d'où il étoit parti. En vain tenta-t-il plusieurs fois de retourner à bord. La Mer brisoit si rudement, contre le Vaisseau, qu'il lui fut impossible d'aborder. Un Matelot s'étant jetté à la nâge, pour le venir joindre, & lui représenter le besoin que ses gens avoient de son secours, il renouvella plusieurs fois les mêmes efforts. Mais désesperant de surmonter la force des vagues, il se vit réduit à renvoyer le Matelot par la même voye, avec ordre de faire ramasser toutes les planches qui se trouveroient sur le Vaisseau, de les attacher ensemble, & de les jetter dans les flots, afin qu'on pût les repêcher, pour en faire des nâgeoires à la Chaloupe ou à l'Esquif. Mais l'orage n'ayant fait qu'augmenter, & la perte de sa vie ne pouvant être d'aucune utilité pour les Malheureux, qui implo-

PELSART, 1630.

toient son assistance, il fut contraint de retourner à l'Isle, & de laisser, avec une vive douleur, son Lieutenant & soixante-dix hommes dans un péril dont il n'y avoit plus que le Ciel qui fût capable de les délivrer (6).

Isles qui leur servent de retraite.

Ceux, qui s'étoient crus heureux de pouvoir passer dans l'une ou l'autre des deux Isles, n'y étoient guéres en meilleur état. En faisant le compte de leur eau, ils n'en trouverent, dans la petite Isle, qu'environ cinquante pintes, pour quarante personnes dont leur troupe étoit composée. Il y en avoit moins encore dans la grande Isle, où le nombre des Malheureux étoit d'environ cent quatre-vingt. Pelsart ayant relâché dans la premiere, on lui représenta la nécessité d'employer la Chaloupe & l'Esquif à chercher de l'eau dans les Isles voisines. Il en reconnut la nécessité; mais il déclara qu'il ne pouvoit prendre cette résolution sans l'avoir communiquée à ceux de la grande Isle, qui tomberoient autrement dans le dernier désespoir, en voyant éloigner la Chaloupe & l'Esquif. Il eut beaucoup de peine à faire goûter cette généreuse idée, dans la crainte où l'on étoit, qu'il ne fût retenu dans la grande Isle. Cependant, lorsqu'il eut

(6) Voyage de Pelsart, *ubi suprà*, pages 50 & 51.

PELSART. 1630.

déclaré qu'il périroit plutôt à la vûe de ſon Vaiſſeau, que de laiſſer la plus grande partie de ſes gens & de ſes amis dans une incertitude pire que la mort, il obtint la liberté d'exécuter ſa réſolution. Mais, en approchant de la grande Iſle, ceux qui l'accompagnoient dans l'Eſquif, lui dirent qu'ils ne lui permettoient pas d'en ſortir, & que s'il avoit quelque choſe à communiquer à l'autre troupe, il pouvoit crier pour ſe faire entendre. Il s'efforça inutilement de ſe jetter dans l'eau, pour gagner le rivage. On le retint avec tant d'obſtination, que ſe voyant forcé de ſuivre la Loi qu'on lui impoſoit, il prit le parti de jetter ſes Tablettes dans l'Iſle, après y avoir écrit qu'il partoit avec l'Eſquif, pour aller chercher de l'eau, dans les terres que la pitié du Ciel pouvoit lui faire rencontrer.

Pelſart les quitte dans une Chaloupe.

Il en chercha d'abord le long des Rochers, & ſur les Côtes de pluſieurs autres petites Iſles. Mais s'il en trouva dans des creux de terre ou de roc, l'eau de la Mer, qui briſoit continuellement contre ces écueils, s'y étoit mêlée & la rendoit inutile pour ſes beſoins. Il fallut retourner à la petite Iſle, pour y faire, de quelques mauvaiſes planches, une eſpece de Pont à la Chaloupe; car on ne

pouvoit entreprendre une plus longue navigation, avec un Bâtiment découvert. Pelſart ayant fait approuver ſes réſolutions à toute la troupe, partit avec ceux qu'il choiſit pour l'accompagner. Il prit hauteur. Elle ſe trouva de vingt-huit degrés treize minutes. Bien-tôt, il èut la vûe d'une Côte, qu'il prit pour la Terre-ferme, à ſix milles, ſuivant ſon Eſtime, au Nord Quart-d'Oueſt du lieu de ſon naufrage. La ſonde lui donna vingt-cinq & trente braſſes d'eau. Comme la nuit s'approchoit, il s'éloigna, le ſoir, de la Côte: mais s'en étant rapproché à la pointe du jour, il n'en étoit, vers neuf heures, qu'à trois milles. Elle lui parut baſſe, ſans arbres, & pleine de rochers, à peu près de la même hauteur que celle de Douvres. Il découvrit une petite Anſe, dont le fond n'offroit que des ſables. Le temps, qui étoit fort gros, ne lui permit pas d'y entrer. Le jour ſuivant, 10 de Juin, il ſe tint ſous le même parage, en variant ſes bordées. Mais, la Mer ne ceſſant pas d'être fort orageuſe, il ſe vit dans la néceſſité d'y jetter une partie de ſes proviſions, qui l'empêchoient de faire tirer l'eau dont la Chaloupe ſe rempliſſoit continuellement. Le vent s'étant appaiſé, il fit route le lendemain au

Il découvre la Terre Auſtrale.

PELSART. 1630.

Nord, ſans oſer s'engager dans les Briſans, qui lui faiſoient craindre l'approche de la terre. Le 12, la hauteur ſe trouva de vingt-ſept degrés. Il ſuivit la Côte, avec un vent Sud-Eſt, mais toujours avec défiance, parce qu'elle étoit fort eſcarpée, & qu'il n'y voyoit aucune apparence d'ouverture. Dans cet éloignement, le Pays lui parut fertile & couvert d'herbes. Le 13, il trouva vingt-cinq degrés quarante minutes de hauteur; d'où il conclut que le Courant l'avoit porté vers le Nord. Là, découvrant une ouverture, il fit inutilement ſes efforts pour aborder. La Côte étoit compoſée de rochers rouges & d'une même hauteur, ſans terre & ſans ſable, qui paruſſent former un rivage.

Il viſite la Côte.

Le 14, à vingt-quatre degrés, la marée, qui portoit beaucoup vers le Nord, permit encore moins de chercher une deſcente. Cependant, Pelſart, ayant apperçu de loin beaucoup de fumée, fit employer auſſi-tôt les rames pour s'approcher du lieu d'où il la voyoit partir. Il ſe promit de trouver de l'eau, dans un Canton qui devoit être habité par des hommes. Mais la Côte étoit inacceſſible, & la Mer ſi groſſe, qu'il perdit l'eſpérance d'en pouvoir approcher. Dans le chagrin d'un ſi cruel obſtacle, ſix de

ſes hommes ſe fiant à leur adreſſe, ſauterent dans les flots, & gagnerent enfin la terre, avec beaucoup de peine & de dangers; tandis que la Chaloupe s'arrêta ſur ſon ancre, à vingt-cinq braſſes de fond. Ils employerent tout le jour à chercher de l'eau; & dans leurs courſes ils apperçurent quatre hommes, qui s'avançoient vers eux, le ventre à terre, c'eſt-à-dire, en marchant ſur les pieds & les mains, comme des animaux. Ils ne les reconnurent pour des créatures humaines, qu'après les avoir effrayés par quelques mouvemens, qui les obligerent de ſe lever pour prendre la fuite. On les apperçut alors de la Chaloupe même. Ces ſauvages ſont noirs & tout-à-fait nuds. Les ſix Hollandois, n'ayant pû découvrir aucune trace d'eau, rejoignirent Pelſart à la nage, bleſſés & meurtris du choc des vagues & des rochers. On leva l'ancre; & malgré la crainte des Briſans, on continua de ſuivre la Côte (7).

Habitans du Pays.

Le 15, on découvrit un Cap, &, vers ſa Pointe, un Récif, ou une chaîne de Rochers, qui s'avançoit d'un mille en Mer. Pelſart ne fit pas difficulté de s'engager dans ces Ecueils, parce que la Mer y paroiſſoit peu agitée. Mais il

(7) *Ibid.* pages 51 & 52.

PELSART. 1630.

n'y trouva qu'un Cul-de-ſac, dont l'enfoncement n'avoit aucune ſortie. Une autre ouverture, dans laquelle il n'entra pas moins témérairement, ne lui fit trouver, par degrés, que deux pieds d'eau & beaucoup de pierres. Mais cette Côte offrant un rivage de ſable, d'un mille de largeur, il y deſcendit, pour y faire creuſer des Puits. L'eau n'en étoit pas moins ſalée que celle de la Mer. Cependant on trouva, dans les creux des Rochers, un reſte d'eau de pluie, qui fut d'un extrême ſoulagement pour des Malheureux qui périſſoient de ſoif, & qui n'avoient eu depuis pluſieurs jours, qu'un demi-ſeptier pour ration. Ils en recueillirent, pendant toute la nuit, environ cent cinquante pintes. Des cendres & des coquilles, qu'ils trouverent dans le même lieu, leur firent juger que les ſauvages y étoient venus nouvellement.

La miſere oblige Pelſart de prendre la route de Batavia.

L'Eſpérance de recueillir une plus grande quantité d'eau, dans les Rochers, eut la force de leur faire ſurmonter d'affreux périls. Ils retournerent à terre le 16, avec ſi peu de ménagement pour leur vie, qu'à peine employoient-ils la ſonde. Mais comme il n'avoit pas plû depuis long-temps, les plus belles apparences furent trompeuſes. Tout étoit

ſec, dans les plus profondes ouvertures des Rochers. La terre, qu'on découvroit au-delà, ne promettoit pas plus d'eau. C'étoit une vaſte Campagne, ſans herbe & ſans arbres, où l'on ne voyoit que des tas de Fourmies, ou plutôt des eſpeces de Ruches, que ces animaux fabriquent pour leur retraite, & la plûpart ſi grandes, qu'on les prendroit de loin pour des Maiſons d'Indiens. Les Mouches étoient en ſi grand nombre, que Pelſart & ſes gens étoient fort embraſſés à s'en défendre. Ils virent, à quelque diſtance, huit Sauvages, qui prirent la fuite à leur approche. Enfin, déſeſpérant de trouver de l'eau, ils ſortirent du Récif, dans la réſolution d'abandonner cette Côte. Ils s'étoient flattés de rencontrer la Riviere de Jacob Remmeſſens; mais ſe trouvant à vingt-deux degrés dix-ſept minutes, & le vent du Nord-Eſt, qui devenoit fort violent, ne leur faiſant enviſager que de nouvelles difficultés, ils conſidérerent que le meilleur uſage qu'ils euſſent à faire de la petite proviſion d'eau qu'ils avoient recueillie, étoit pour ſe rendre promptement à Batavia, où le récit de leur malheur procureroit des ſecours plus utiles que toutes leurs recherches à ceux qu'ils avoient laiſſés dans les Iſles.

PELSART. 1630.

Le 17, à cent milles du lieu de leur naufrage, ils mirent à la voile, au Nord-Eſt; & malgré l'incertitude continuelle de leur route, ils n'employerent pas plus de quinze jours dans cette téméraire Navigation.

Avanture tragique d'une partie de ſon Equipage.

Tandis qu'ils penſoient moins à ſe repoſer de leurs fatigues, qu'à ſolliciter pour ceux qu'ils avoient abandonnés, il ſe paſſoit une horrible ſcène dans les trois Iſles, où ils avoient laiſſé cette malheureuſe Troupe. Un des Commis, qui ſe nommoit Jérôme *Cornelis*, avoit médité depuis long-temps, avec le Pilote & quelques Matelots, de ſe rendre maître du Vaiſſeau, pour exercer la Pyraterie. Après le naufrage, ne trouvant pas le moyen de ſe rendre à terre, il paſſa deux jours ſur le grand mât, qui flottoit; & lorſqu'il ne s'attendoit plus qu'à la mort, une vergue, que le vent lui amena, ſervit à le faire arriver dans une des Iſles. Il devoit commander dans l'abſence de Pelſart. Loin d'être porté, par le malheur commun, à ſe repentir de ſes perfides deſſeins, il crut que c'étoit une occaſion de les exécuter; & que s'il pouvoit ſe rendre maître de ce qui étoit reſté de l'Equipage, il lui ſeroit aiſé de ſurprendre le Commandant, lorſqu'il arriveroit avec le ſecours qu'il étoit

allé chercher à Batavia, & de se saisir de son Vaisseau. Mais il falloit se défaire de ceux qu'il craignoit de trouver opposés à son parti. Avant que de tremper ses mains dans le sang, il fit signer à ses Complices une promesse, par laquelle ils s'engageoient à suivre aveuglement ses ordres. La plus grande partie de l'Equipage se trouvoit dans l'Isle où il étoit arrivé, & qu'un triste pressentiment avoit déja fait nommer le Cimetiere de Batavia. Il envoya dans la seconde Isle, sous prétexte d'y faire chercher de l'eau, un jeune Officier, nommé *Weybehais*, homme d'esprit & de résolution, dont il appréhendoit le plus d'obstacle ; & ne craignant rien de la pénétration des autres, il prit ses mesures avec une si cruelle prudence, qu'il en fit égorger trente ou quarante, avant qu'ils eussent conçu la moindre défiance de son dessein. Ceux qui échapperent au massacre se sauverent sur quelques piéces de bois, & joignirent Weybehais, auquel ils firent le récit de leur avanture. Il avoit quarante hommes, dans l'Isle où il étoit passé; & ne doutant pas que les assassins ne lui destinassent le même traitement, il se mit en état de leur résister. Mais ils comprirent qu'ils le trouveroient sur ses gardes.

Quantité de Hollandois égorgés.

PELSART. 1630.

Leur fureur les conduisit d'abord à la troisiéme Isle, où joignant la surprise à la force, ils tuerent tous les Malheureux, qui s'y étoient rassemblés, à l'exception de quelques femmes & de sept enfans. Ils remirent au lendemain le dernier acte de cette sanglante tragédie, qui regardoit Weybehais, dans l'espérance qu'étant mal armé, il se détermineroit dans l'intervalle à prévenir leur attaque par une soumission volontaire. Cornelis employa ce temps à faire ouvrir les caisses des Marchands, qu'on avoit sauvées du Vaisseau. Il distribua les étoffes à sa Troupe ; & s'étant choisi des Gardes, il les fit habiller d'écarlate, avec de grandes dentelles d'or & d'argent. Cinq femmes, qu'il avoit fait conserver, furent regardées comme une partie du butin. Il en prit une pour lui. Une autre, qui étoit fille du Ministre, fut donnée à son Lieutenant ; & les trois autres demeurerent abandonnées au Public, avec quelques reglemens, ajoûte l'Auteur de la Relation, pour la maniere dont elles devoient servir *(8)*.

Affreuse licence des Assassins.

Cornelis est nommé leur Capitaine Général.

Après ces monstrueuses violences, il se fit élire Capitaine Général, par un acte qui fut signé de tous ses Partisans. Ensuite, il envoya vingt-deux hommes

(8) *Ibid.* page 55.

ſur des Chaloupes, pour attaquer la troupe de Weybehais; mais, ce Détachement ayant été repouſſé, il entreprit d'y aller lui-même, avec trente-ſept hommes, qui étoient tout ce que deux petits Bâtimens pouvoient contenir à bord. Weybehais vint le recevoir au débarquement, preſque ſans autres armes que des bâtons ferrés de cloux, & le contraignit de ſe retirer. L'impoſſibilité de réuſſir par la force fit prendre alors, aux Aſſaſſins, la voye de la négociation. Ils propoſerent un Traité de paix. Weybehais ne fit pas difficulté de s'y prêter; & le Miniſtre, qui étoit avec lui, fut chargé d'en dreſſer les articles. Elle fut conclue, aux conditions ſuivantes: que Cornelis ceſſeroit d'inſulter la troupe de Weybehais; qu'il lui donneroit une partie des étoffes, pour habiller ſes gens; qu'on s'employeroit de concert à chercher de l'eau & des vivres, qui ſeroient diſtribués avec égalité dans les deux troupes; & que du côté de Weybehais, on rendroit un petit Bateau, avec lequel un Matelot, du parti oppoſé, s'étoit ſauvé dans ſon Iſle. Mais, tandis qu'on traitoit avec toutes les apparences de la bonne foi, Cornelis écrivit à quelques Soldats François, qui s'étoient attachés à Weybehais, &

PELSART. 1630.

leur offrit, à chacun, six mille livres, pour les corrompre ; dans l'espoir que cette intelligence lui donneroit le moyen de surprendre ses ennemis. Ces lettres furent montrées à Weybehais, qui résolut d'employer l'artifice contre la trahison. Le jour suivant ayant été marqué pour l'exécution des articles, Cornelis, qui ne se croyoit pas découvert, apporta lui-même les étoffes, avec trois ou quatre de ses gens. On lui laissa la liberté de descendre ; mais il fut arrêté aussi-tôt, & chargé de chaînes. Le reste de sa troupe, furieuse de l'avanture de son Chef, s'efforça inutilement de le délivrer (9).

Il est arrêté par Weybehais.

La guerre continua long-temps entre les deux Partis, avec une animosité d'autant plus surprenante, que des deux côtés on avoit à combattre en même-temps la faim & la soif. Il est difficile de juger quelle auroit été la fin de cette querelle. Mais Pelsart, qui n'avoit pas perdu un moment, quoique son absence eût déja duré plus de deux mois, étoit parti enfin de Batavia, sur une Frégate, nommée le *Serdam* ; & n'ayant trouvé que des vents favorables, il n'eut pas de peine à reconnoître des lieux dont son malheur lui avoit fait

Retour de Pelsart au lieu de son naufrage.

(9) *Ibidem.*

conserver

conserver une vive image. En approchant, il vit de la fumée, qui s'élevoit d'une des Isles. Cette vûe, qui l'assuroit que tous ses gens n'étoient pas morts, fut une douce consolation pour lui. Il jetta l'ancre. Le Ciel permit que Weybehais fut le premier qui l'apperçut. Ce genereux Hollandois se mit aussi-tôt dans une Chaloupe avec quatre hommes & se rendit à bord du Serdam. Il apprit à Pelsart toutes les horreurs qui étoient arrivées pendant son absence, & le dessein que les Conjurés avoient formé de se rendre maîtres du Vaisseau. Pendant qu'il faisoit ce récit, Pelsart découvrit deux Chaloupes, qui s'avançoient avec le vent; & sa surprise fut extrême de les voir remplies de gens armés, qui étoient couverts de dentelles d'or & d'argent. Il se mit en état de défense; & lorsqu'ils furent à la portée de la voix, il leur demanda pourquoi ils venoient les armes à la main. *Waterlos*, qui les commandoit, & que Cornelis avoit créé son Lieutenant, répondit qu'ils lui rendroient compte de leurs motifs, lorsqu'ils seroient à bord. Mais Pelsart leur ordonna de jetter leurs armes dans la Mer, avec menace de les couler à fond sur le champ, s'ils refusoient d'obéir. Ils n'eurent pas d'autre

Comment il évite sa perte.

PELSART. 1630.

parti à prendre que celui de la soumission. Ils jetterent leurs armes. On les fit entrer dans le Vaisseau, où le premier soin de Pelsart & de Weibehais fut de leur faire mettre les fers aux pieds. Un de leurs Officiers, nommé Jean de Bremen, qui fut interrogé avant les autres, parce qu'il avoit eu l'audace de menacer ceux qui l'enchaînoient, confessa volontairement, avec la même imprudence, que de cent vingt-cinq personnes, qui avoient été massacrées, il en avoit tué vingt-sept de sa propre main. Le même jour, Weybehais fit amener Cornelis à bord.

Il se saisit de tous les Assassins.

On étoit au 18 de Septembre. Pelsart envoya, le lendemain, un détachement bien armé dans ses propres Chaloupes, pour se saisir du reste des Assassins. Ils perdirent courage, en apprenant le sort de leurs Chefs; & quoiqu'ils fussent encore ou nombre de trente, qui auroient pû causer de l'embarras par leur résistance, ils reçurent patiemment les fers.

Richesses qu'il sauve du naufrage.

Les jours suivans furent employés à faire la recherche d'un grand nombre de marchandises précieuses, qui étoient dispersées en divers endroits de l'Isle. On retrouva tout, à l'exception d'une chaîne d'or. Ensuite, Pelsart s'appro-

cha des débris du Vaisseau *le Batavia.* Ce malheureux Bâtiment étoit en piéces ; la quille échouée d'un côté sur des sables, une partie du devant sur une roche, & d'autres piéces dispersées. Un si triste spectacle donna peu d'espérance de sauver les principales richesses de la Compagnie. Cependant un Matelot déclara qu'un mois auparavant, étant allé pêcher assez proche du débris, il croyoit avoir donné, du bout d'une pique, contre une caisse pleine d'argent. Pelsart prit un beau jour, avec les Plongeurs Guzarates, qu'il avoit amenés ; & l'on tira successivement cinq caisses fort entieres. Les Plongeurs assurerent qu'ils en avoient trouvé plusieurs autres ; mais il leur fut impossible de les tirer, parce que le temps devint fort mauvais, & l'on fut réduit à laisser une ancre & une piéce de canon, pour marquer l'endroit où ces trésors demeuroient ensevelis.

PELSART. 1630.

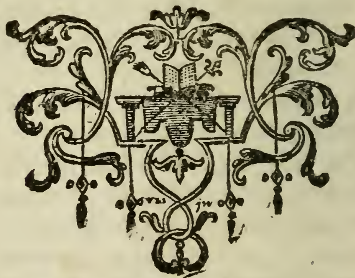
Un vent du Sud, froid & violent, qui ne permettoit pas de continuer plus long-temps ce travail, fit prendre, à Pelsart, le parti de retourner promptement à Batavia. Mais, le grand nombre des Prisonniers lui causant de l'inquiétude, il assembla le Conseil, pour délibérer s'ils devoient être jugés avant

Il fait exécuter tous les Criminels.

PELSART. 1630.

ſon départ, ou tranſportés à Batavia. La crainte d'expoſer à de nouveaux perils, tant de richeſſes qu'on avoit heureuſement ſauvées du naufrage, l'emporta ſur le reſpect qui étoit dû au Tribunal de la Compagnie. D'ailleurs les crimes, qu'on avoit à punir, n'étant pas d'une nature, qui demandât plus de preuves & d'explications, tous les Coupables furent jugés & exécutés, la veille du jour où l'on remit à la voile (10).

(10) L'Auteur remarque, pour l'utilité des Navigateurs, que dans l'Iſle de Weybehais, après avoir creuſé deux puits, dont on n'avoit pas voulu boire l'eau pendant long-temps, parce qu'elle montoit & baiſſoit avec la marée, on fut forcé à la fin d'en faire uſage, & qu'elle ne cauſa de mal à perſonne.



VOYAGE

D'ABEL JANSEN TASMAN,

AUX TERRES AUSTRALES

INCONNUES.

Introduction.

CETTE Relation se sent encore de la sécheresse & de la pésanteur, pour laquelle j'ai demandé grace dans quelques-unes des précédentes, en faveur de leur utilité. L'Auteur même, renonçant à toute espérance de plaire, ne fait valoir que sa fidélité pour l'ordre qu'il avoit reçu de s'employer à la découverte des Terres Australes, & le service qu'il croit rendre à la Navigation.

Départ de Batavia.

Il fit voile de Batavia, le 4 d'Août 1642, avec deux Vaisseaux, nommés le *Heamkerk* & le *Zee-Haan* (11). Le 5 de Septembre, il jetta l'ancre à l'Isle Maurice (12), qu'il trouva de cinquante milles d'Allemagne, plus à l'Est qu'il ne l'avoit cru. Les vents l'ayant retenu

(11) Recueil de Fréderic Bernard ; Amsterdam 1738, Tome III. page 203.

(12) Nommée aujourd'hui l'Isle de France.

ABEL TASMAN. 1642.

jufqu'au huit d'Octobre, il remit en Mer, pour faire route au Sud, avec un vent du Nord-Oueft, jufqu'au quarantiéme degré; & dans cette efpace, il trouva vingt-trois, vingt-quatre & vingt-cinq degrés de variation de l'Aiman. Le 22 d'Octobre, ayant porté à l'Eft, un peu vers le Sud, il fe trouva le 29 du même mois, à quarante-cinq degrés quarante-fept minutes de latitude Méridionale, & à quatre-vingt-neuf degrés quarante-quatre minutes de longitude, avec vingt-fix degrés quarante-cinq minutes de variation vers le Nord-Oueft.

Variations de l'Aiguille, attribuées à des Mines d'Aiman.

Le 6 de Novembre, il étoit à quarante-neuf degrés quatre minutes de latitude du Sud, & à cent quatorze degrés cinquante-fix minutes de longitude. Alors, trouvant vingt-fix degrés de variation au Nord-Oueft, & l'air étant chargé de brouillards, avec des revolins & de groffes houles, qui venoient du Sud-Oueft & du Sud, il défefpéra de rencontrer des Terres voifines, vers ces deux Rhumbs. Le 15, fon obfervation lui fit trouver quarante-quatre degrés trois minutes de latitude, & cent quarante degrés trente-deux minutes de longitude. Il remarqua dix-huit degrés trente minutes de variation

au Nord-Oueſt : mais cette variation diminua tellement de jour en jour, que le 21, étant à cent cinquante-huit degrés de longitude, il ne trouva plus que quatre degrés de variation. Le 22, l'Aiguille fut dans un mouvement continuel, ſans s'arrêter ſur aucun des huit Rhumbs ; ce qui lui fit juger qu'il n'étoit pas loin de quelques Mines d'Aiman.

ABEL TASMAN. 1642.

Enfin, le 24 de Novembre, à quarante-deux degrés vingt-cinq minutes de latitude du Sud, & cent ſoixante-trois degrés cinquante minutes de longitude, il découvrit la Terrre, à l'Eſt-Quart-de-Sud-Eſt. Sa diſtance n'étoit que d'environ dix milles. Il lui donna le nom de *Van-Diemen.* Alors l'Aiguille ſe trouva droite vers cette Côte. Le temps qui étoit orageux, obligea Taſman de porter au Sud Quart-d'Eſt, le long de la Côte, à quarante-quatre degrés de latitude du Sud, où la Terre court à l'Eſt & de-là au Nord-Eſt Quart-de-Nord. Mais, étant arrivé à quarante-trois degrés dix minutes de latitude, & cent ſoixante-ſept degrés de longitude, il mouilla, le 21 de Décembre, dans une Baye qu'il nomma la *Baye de Fréderic Henri.* Il crut entendre, ſur le rivage, un bruit de Trompette : & cette idée rendit les

Terre de Van-Diemen, ainſi nommée par Taſman.

Baye de Fréderic Henry.

ABEL TASMAN. 1642.

recherches de ſes gens fort ardentes. Ils rencontrerent d'abord deux arbres, qui avoient plus de deux braſſes de groſſeur, & plus de ſoixante pieds de hauteur au-deſſous des branches. On avoit taillé dans l'écorce, des degrés, à cinq ou ſix pieds de diſtance l'un de l'autre, pour monter juſqu'au ſommet ; d'où Taſman conclut que les Habitans de cette Terre devoient être d'une taille démeſurée, ou que pour faire uſage de ces degrés, ils avoient quelque méthode inconnue. Dans l'un des deux arbres, les degrés paroiſſoient auſſi frais que s'ils euſſent été taillés depuis quatre jours. Les Hollandois de l'Equipage apperçurent des traces de Bêtes ſauvages, qu'ils prirent pour celles d'un Tigre. Ils trouverent de la gomme d'arbres & de la laque. Le Pays n'eſt pas embaraſſé de buiſſons, ni de broſſailles, & les arbres n'y ſont pas fort épais. On y voyoit, en pluſieurs endroits, de la fumée dans l'éloignement. Taſman conſulta la prudence, qui ne lui permettoit pas de s'engager ſi loin comme au hazard. Il ſe contenta de faire planter un Poteau, où tous ſes gens mirent leur nom, & ſur lequel il fit attacher un Pavillon. La variation, dans cette Baye, eſt de trois degrés au Nord-Eſt ; & la marée y

monte & descend d'environ trois pieds (13).

ABEL TASMAN. 1642.

Route projettée.

Le 5 de Décembre les deux Vaisseaux Hollandois s'étant avancés à quarante & un degrés trente-quatre minutes de latitude, & vers cent soixante-neuf degrés de longitude, Tasman quitta la Terre de Diemen, dans la résolution de courir à l'Est jusqu'aux cent quatre-vingt-quinze degrés de longitude, pour découvrir les Isles de Salomon. Le 9, à quarante-deux degrés trente-sept minutes de latitude, & cent soixante-seize degrés vingt-neuf minutes de longitude, il trouva cinq degrés de variation au Nord-Est. Le 12, de grosses houles, qui venoient du Sud-Ouest, lui firent juger qu'il chercheroit en vain des Terres vers ce Rhumb. Le 13, à quarante-deux degrés dix minutes de latitude, & cent quatre-vingt-huit degrés vingt-huit minutes de longitude, après avoir trouvé sept degrés trente minutes de variation au Nord-Est, il découvrit une Terre fort élevée & montueuse, qui porte aujourd'hui dans les Cartes, le nom de Nouvelle Zélande. Il gouverna au Nord Quart-de-Nord-Est, sans cesser de suivre la Côte jusqu'au 18 de Décembre, qu'il mouilla dans une Baye,

(13) Voyage de Tasman, page 206.

ABEL TASMAN. 1642.

à quarante degrés cinquante minutes de latitude du Sud ; & cent quatre-vingt-onze degrés quarante & une minutes de longitude. La variation y étoit de neuf degrés au Nord-Eſt. Il n'y fut pas long-temps ſans appercevoir des Sauvages ; mais les premiers ſignes ne parurent pas leur inſpirer beaucoup de confiance. Les plus hardis ne s'approcherent du Vaiſſeau qu'à la diſtance d'un jet de pierre. Ils avoient la voix rude & la taille groſſe, la couleur entre le brun & le jaune, les cheveux noirs, à peu près auſſi longs que ceux des Japonois, & relevés au ſommet de la tête, avec une plume au milieu. Ils avoient le devant du corps couvert, les uns d'une piece de natte, les autres de toile de coton. Le reſte étoit nud. Quelques-uns jouoient d'un inſtrument, dont le ſon approchoit de celui de la Trompette.

Sauvages de la Nouvelle Zélande.

Dès le lendemain, ces Barbares, devenant plus hardis & plus familiers, oſerent monter à bord de l'un des deux Vaiſſeaux, pour y faire des échanges. Taſman ſe défia de quelque ſurpriſe. Il envoya auſſi tôt ſa Chaloupe avec ſept hommes, pour exhorter le Capitaine de ce Bâtiment à garder des précautions. La Chaloupe étoit ſans armes. Elle fut attaquée par les Sauvages, qui

tuerent trois des sept Hollandois, & forcerent les autres de se sauver à la nâge. Tasman, pénétré de douleur, nomma cet endroit la *Baye des Meurtriers*. Il vouloit tirer vengeance d'une si noire perfidie; mais le gros temps ne permit point à ses gens d'aborder. Cette Terre lui parut agréable & fertile. Il sortit de la Baye; & portant à l'Est, il se trouva bientôt environné de Terre, & dans le doute s'il trouveroit un Passage. Son inquiétude le fit tourner vers la Baye: mais le 26, un vent favorable lui fit faire route au Nord, un peu vers l'Ouest. Le 4 de Janvier, à trente-quatre degrés trente cinq minutes de latitude du Sud, & cent quatre-vingt-onze degrés neuf minutes de longitude, il s'avança jusqu'à la hauteur d'un Cap, qui est au Nord-Ouest, où de grosses houles du Nord-Est, ne lui laisserent aucun doute qu'il n'y eût une grande Mer du même côté, & qu'il avoit trouvé le passage qu'il cherchoit. Une Isle, qui s'offrit à peu de distance, fut nommée l'*Isle des trois Rois*, parce que les deux Vaisseaux s'en approcherent, le jour de cette Fête, dans l'espérance d'y trouver des rafraîchissemens. Tasman découvrit, sur une Montagne, trente ou quarante hommes, d'une taille qui paroissoit

ABEL TASMAN, 1642.

Baye des Meurtriers.

1643.

Isle des trois Rois.

ABEL TASMAN. 1643.

fort haute dans l'éloignement ; armés de gros bâtons, & qui crioient d'une voix forte, mais sans pouvoir faire comprendre leurs intentions. Il remarqua qu'en marchant ils faisoient de fort grands pas. Les deux Vaisseaux firent le tour de cette Isle. On n'y découvrit aucune marque de culture, & les Insulaires ne se firent pas voir en plus grand nombre ; mais on y trouva une Riviere d'eau douce. Tasman résolut de porter à l'Est, jusqu'à deux cens vingt degrés de longitude ; ensuite, au Nord, jusqu'au dix-septiéme degré de latitude du Sud, & de-là vers l'Ouest jusqu'aux Isles des Cocos & de Horn. C'étoit le terme qu'il proposoit à ses gens pour se rafraîchir, si la fortune ne lui en offroit pas un plutôt ; car il avoit abordé à la Terre de Diemen, sans y rien trouver, & le temps ne lui avoit pas permis de descendre une fois au rivage de la Nouvellle Zélande (14).

Le 8 de Janvier, à trente degrés vingt-cinq minutes de latitude du Sud, & cent quatre-vingt-douze degrés vingt minutes de longitude, il remarqua neuf degrés de variation au Nord Est. Les grosses houles, qui venoient du Sud-Est, ne lui laisserent point

(14) *Ibid.* Page 211.

espérer de Terre du même côté. Le 12, à trente degrés cinq minutes de latitude, & cent quatre-vingt-douze degrés vingt-sept minutes de longitude, la variation fut de neuf degrés & demi au Nord-Est, & les houles venoient du Sud-Est & du Sud-Ouest. Le 16, à vingt-six degrés vingt-neuf minutes de latitude, & cent quatre-vingt-dix-neuf degrés trente-deux minutes de longitude, l'Aiman varioit au Nord-Est de huit degrés. Le 19, à vingt-deux degrés trente-cinq minutes de latitude, & deux cens quatre degrés quinze minutes de longitude, la variation étant de sept degrés & demi au Nord-Est, on découvrit une Isle d'environ trois milles de circonférence, haute, escarpée, stérile, autant qu'on en put juger dans l'éloignement. Une vive impatience faisoit souhaiter aux deux Equipages de s'en approcher; mais la force du vent leur en ôta le pouvoir. Ils la nommerent l'Isle des *Pylstaarts*, parce qu'ils y voyoient voltiger un grand nombre de ces Oiseaux. Le Lendemain, ils découvrirent les deux autres Isles.

ABEL TASMAN. 1643.

Isle des Pylstaars.

Le 21, à vingt-un dégrés vingt minutes de latitude du Sud, & deux cens cinq degrés vingt-neuf minutes de longitude, la variation se trouvant de sept degrés un quart au Nord-Est, on s'approcha de la plus Septentrionale des deux Isles,

Isles d'Amsterdam & de Rotterdam.

ABEL TASMAN. 1643.

qui eſt auſſi la plus haute & la plus grande. Elle fut nommée *Amſterdam* ; & l'autre *Rotterdam*. On trouva, dans la premiere, quantité de Porcs & de Poules, & toutes ſortes de fruits. Les Inſulaires étoient ſans armes. Ils parurent doux & bienfaiſans, mais portés au vol. La direction de la marée eſt au Nord-Eſt, autour de ces deux Iſles ; & le vent y ſouffle continuellement au Sud-Eſt & au Sud Sud-Eſt. On ne fit point d'eau, à celle d'Amſterdam, parce qu'on n'en put ſurmonter la difficulté. Taſman tourna ſes eſpérances vers celle de Rotterdam. Il y trouva des inſulaires du même naturel, c'eſt-à-dire, fort doux & ſans aucune ſorte d'armes, mais grands voleurs. On y fit de l'eau plus facilement, & les rafraîchiſſemens n'y étoient pas moins en abondance. On y vit quantité de Cocotiers, plantés très réguliérement, & de beaux Jardins, remplis de toutes ſortes de fruits, dont les arbres étoient dans un ordre admirable. En quittant cette Iſle, on en découvrit d'autres. Taſman ſe confirma dans la réſolution de porter au Nord, juſqu'au dix-ſeptiéme degré de latitude, & de tourner enſuite à l'Oueſt, ſans paſſer par l'Iſle des Traîtres & par celle de Horn.

Le 6 de Février, à dix-sept degrés dix-neuf minutes de latitude du Sud, & deux cens un degrés trente-cinq minutes de longitude, les deux Vaisseaux se trouverent engagés entre dix-neuf ou vingt Isles, entourées de sables, & de rochers. Elles portent, dans les Cartes, le nom d'Isles du Prince Guillaume, & de Bas-fonds d'Hacmskerk. Le 8, dans la crainte d'être plus à l'Ouest, qu'on ne le présumoit par l'Estime, & de tomber au Sud de la Nouvelle Guinée, ou sur des Côtes inconnues, on prit le parti de faire route au Nord, ou du moins au Nord-Nord-Ouest, jusqu'à cinq ou six degrés de latitude du Sud, pour tourner ensuite à l'Ouest vers la Nouvelle Guinée. On courut, suivant cette direction, jusqu'au 20 de Mars, avec plusieurs variations de l'Aiman, entre huit, neuf & dix degrés au Nord-Est. Le 22, à cinq degrés deux minutes de latitude du Sud, & cent soixante-dix-huit degrés trente-deux minutes de longitude, ils eurent la vûe de la Terre, à quatre milles du côté de l'Ouest. C'étoit une vingtaine d'Isles, nommées, dans les Cartes, *Anthong-Java*, qui ne sont qu'à quatre-vingt-quatorze milles des Côtes de la Nouvelle Guinée.

ABEL TASMAN. 1643.

Isles du Prince Guillaume, & Bas-fonds d'Hacmskerk.

Isles d'Anthong-Java.

Le 25, à quatre degrés trente-cinq

ABEL TASMAN. 1643.

minutes de latitude, & cent soixante-quinze degrés dix minutes de longitude, ils trouverent neuf degrés trente minutes de variation, à la hauteur des Isles de *Mark*, dont on doit la découverte à Guillaume Schouten, & Jacques le Maire. Elles sont au nombre de quatorze ou quinze. Leurs Habitans sont des Sauvages, qui ont les cheveux noirs, & relevés comme ceux de la Baye des Meurtriers dans la Nouvelle Zélande. Le 29, on passa l'Isle Verte, & le 30 celle de Saint Jean.

Isles de Mark.

Ce fut le premier d'Avril, à quatre degrés trente minutes de latitude du Sud & cent-soixante-onze degrés deux minutes de longitude, qu'on eût la vûe de la nouvelle Guinée, vers le Cap que les Espagnols nomment *Santa Maria*. La variation s'y trouva de huit degrés quarante-cinq minutes. Tasman suivit la Côte, qui court Nord-Ouest. Il passa les Isles d'*Antoine Caens*, de *Gardener*, de *Vischer*, vers le Promontoire qui porte le nom de *Struys Hoek*, où la Côte court Sud & Sud-Est. Il ne cessa point de la suivre, dans l'espérance, de trouver un passage au Sud. Le 12, à trois degrés quarante-cinq minutes de latitude & cent soixante-sept degrés de longitude, il trouva dix degrés de varia-

Cap de Santa Maria.

Isles de Caens, de Gardener, & de Vischer, & Cap de Struys-Hoek.

tion au Nord-Eſt. Le même jour un tremblement de terre ſe fit ſentir, avec de violentes ſecouſſes. On crut avoir touché ſur quelque Rocher, mais la ſonde ne trouva point de fond. Les deux Vaiſſeaux avoient alors doublé le Struys Hoek, & ſe trouvoient dans la Baye de Bonne-Eſpérance. Le 14, à cinq degrés vingt-ſept minutes de latitude ; & cent ſoixante-ſix degrés cinquante-ſept minutes de longitude, la variation fut de neuf degrés quinze minutes. On avoit la vûe de la Terre, depuis l'Eſt-Nord-Eſt juſqu'au Sud, & de-là juſqu'au Sud Sud-Oueſt. Taſman fit chercher un paſſage entre ces deux Termes ; mais on n'y trouva qu'une même Côte, juſqu'à l'Oueſt même. Il fallut tourner le Cap vers l'Oueſt, le long de la Côte, où l'on fut ſurpris de pluſieurs calmes.

ABEL TASMAN. 1643.

Baye de Bonne-Eſpérance.

Le 20 d'Avril, à cinq degrés quatre minutes de latitude du Sud, & cent ſoixante-quatre degrés vingt-ſept minutes de longitude, on ſe trouva proche de l'Iſle *Brûlante*, & pendant la nuit, on apperçut des flammes, qui ſortoient du ſommet d'une montagne. Entre cette Iſle & le Continent, on vit quantité de feux près du Rivage & vers le milieu d'une haute Montagne ; d'où Taſman conclut que ce Pays eſt fort peuplé. Les

Iſle Brûlante.

ABEL TASMAN. 1643.

calmes recommencerent souvent sur cette Côte. On y rencontra des arbres flottans, & divers brossailles, que les Rivieres entraînoient dans leurs eaux. Après avoir doublé la Montagne ardente, on suivit la Côte, qui court Ouest-Nord-Ouest. Le 27, à deux degrés dix minutes de latitude du Sud, & cent cinquante-six degrés quarante-sept minutes de longitude, Tasman crut voir l'Isle de Moa; mais c'étoit celle de Jama, qui est un peu plus à l'Est. On y trouva des Cocos en abondance, & quantité d'autres provisions. Les Habitans sont tout-à-fait noirs. Ils peuvent répéter facilement tous les mots étrangers qu'ils entendent; d'où Tasman conclut que leur propre Langue est fort abondante: mais la prononciation en est difficile, parce que la lettre *R* y entre souvent, & qu'elle se fait sentir plusieurs fois dans un même mot. Le lendemain on mouilla devant l'Isle de Moa, où l'on trouva beaucoup de rafraîchissemens, & où l'on fut retenu, jusqu'au six de Mai, par les vents contraires. Le Commerce n'y fut pas plutôt ouvert avec les Habitans, qu'un Matelot de l'Equipage y fut blessé d'un coup de fleche, par un de ces Insulaires. Mais les autres se hâterent volontairement

Isle de Moa.

d'amener le Coupable à bord, & de l'offrir à la vengeance des Hollandois, après quoi les échanges se firent avec autant de tranquillité que de bonne foi. Tasman se rappella qu'en 1616, Guillaume Schouten & Jacques le Maire avoient été moins heureux. Les violences des mêmes Sauvages les avoient obligés de faire avancer leur Vaisseau fort près des Terres, & de faire plusieurs bordées, qui avoient eu plus d'effet que leurs offres d'amitié, pour mettre ces Barbares à la raison.

Isle de Schouten.

Le 12 de Mai, à cinquante-quatre minutes de latitude du Sud, & cent cinquante-trois degrés dix-sept minutes de longitude, la variation fut de six degrés trente minutes au Nord-Est. On fit voile le long de la Côte Septentrionale de l'Isle de Schouten, qui est longue de dix-huit ou dix-neuf milles, & fort bien peuplée. Le 18, à vingt-six minutes de latitude & cent quarante-sept degrés cinquante-cinq minutes de longitude, la variation n'excedoit pas cinq degrés trente minutes. On étoit parvenu à l'extrêmité Occidentale de la nouvelle Guinée, qui est une Pointe détachée. Les calmes & les vents contraires y causerent de l'embarras aux deux Vaisseaux. Cependant, ayant mis

ABEL TASMAN. 1643.

le Cap vers le Nord de Ceram, ils y arriverent avec plus de bonheur qu'ils ne s'en étoient promis. Le 27, ils passerent le Détroit au Nord de Bouro, & le 15 de Juin, après un Voyage de dix mois, ils mouillerent au Port de Batavia, d'où ils étoient partis (15).

Retour à Batavia.

(15) Pages 223 & précédentes.



VOYAGE

DE

GUILLAUME DAMPIER,

AUX TERRES AUSTRALES.

INTRODUCTION.

TOUTES les parties de cette Relation qui n'ont aucun rapport au principal objet du Voyage, sont renvoyées aux Articles des Pays qu'elles regardent.

Dampier s'est acquis une si juste réputation, par le nombre & l'étendue de ses Courses, par ses profondes Observations sur les Vents, les Marées, les Courans, les Bancs de sable, les variations de l'Aiguille, & sur toutes les propriétés des Régions qu'il a parcourues, que son nom seul emporte son éloge. En partant d'Angleterre (16), à bord du Vaisseau le Chevreuil, dont on lui avoit confié le Commandement, pour tenter de nouvelles découvertes

(16) On s'attache à la seconde Edition, d'Amsterdam, chez Marret, 1705, en cinq Volumes *in*-12, dont les trois premiers contiennent le Voyage autour du Monde. Elle passe pour la plus correcte.

aux Terres Auſtrales, il profita d'une obſervation du célébre Docteur Hallay, dont il releve beaucoup l'importance. Comme elle eſt courte, & qu'elle n'a paru à Londres que dans une Feuille volante, ſous le titre d'Avis pour ceux qui naviguent dans le Canal d'Angleterre, on l'inſere ici d'autant plus volontiers, qu'elle tire un nouveau prix de la recommandation d'un homme tel que Dampier (17).

Avis important pour ceux qui naviguent dans la Manche.

On obſerve, depuis long-temps, que les Vaiſſeaux deſtinés à paſſer le Canal, tombent au Nord des Sorlingues, & qu'enfilant par mépriſe le Canal de Briſtol, ou la Mer de Severn, ils courent beaucoup de riſque. Pluſieurs même y ont péri malheureuſement. Cela vient ſans doute de ce que la variation de l'Aiguille a changé, & de ce que la latitude du Lézard & des Sorlingues eſt marquée près de cinq lieues trop au Nord. On voit du moins, par des obſervations inconteſtables, que la Pointe du Lézard eſt à quarante-neuf degrés cinquante-cinq minutes, le milieu des Sorlingues étant à ſon Oueſt, & que ſa Partie Méridionale eſt au plus juſte à quarante-neuf degrés cinquante minutes, au lieu que dans la plûpart des

(17) Ce profil a été publié vers le même-temps.

Cartes & des Livres de Navigation, on les met à cinquante degrés au Nord, & dans quelques-unes mêmes à cinquante degrés dix minutes. Cette erreur ne produisoit aucun mal, pendant que la variation continuoit à l'Est, comme elle étoit lorsque les Cartes furent composées. Mais depuis l'année 1657, elle a tourné si fort à l'Ouest, qu'elle se trouve aujourd'hui de sept degrés & demi ou environ; de sorte que tous les Vaisseaux qui viennent de l'Océan pour entrer dans le Canal, & qui mettent le Cap à l'Est par la Boussole, s'éloignent au Nord & se détournent de leur véritable course, deux tiers de Rhumb. Ce n'est pas tout; de quatre-vingt en quatre-vingt milles, ils changent leur latitude à peu près de dix minutes, & s'ils négligent de faire leur observation deux ou trois jours de suite, sans rien accorder pour cette variation, ils ne manquent pas de tomber au Nord contre leur attente; sur-tout s'ils comptent que les Sorlingues sont à plus de cinquante degrés. Quelques-uns l'attribuent au Courant du Canal de Saint Georges, dans la supposition que le flux porte plus au Nord, que le reflux n'en éloigne. Mais si la variation est une fois compensée, on trouve que ce Cou-

INTRODUCT. rant n'eſt pas ſenſible, & que les Vaiſſeaux, qui font route par l'Eſt Quart au Sud, durant deux Empoulettes & par Eſt durant une autre, gardent exactement leur parallele. C'eſt ce qui rend cette pratique importante pour tous les Maîtres de Vaiſſeaux, qui ne ſçavent pas faire ces compenſations. On leur conſeille auſſi, lorſqu'ils ſortent de l'Océan pour rentrer dans le Canal, de ſuivre un Parallele, qui ne ſoit pas à plus de quarante-neuf degrés quarante minutes au Nord; ce qui les amenera droit au Lézard.

Mais ce n'eſt pas le ſeul danger, auquel ce changement de la variation expoſe les Vaiſſeaux dans le Canal. On en a vû pluſieurs, qui étant partis des Dunes, on fait un triſte naufrage ſur la Côte de France & ſur les Caſquetes. Si l'on compare le profil exact de la Côte de France avec l'aſpect de celle d'Angleterre, à laquelle on pourroit bien n'avoir pas apporté la même exactitude, il ſe trouvera que la véritable route pour aller de Beachi ou de Dungyneſſ aux Caſquettes, eſt à vingt-ſix degrés de l'Oueſt, en tirant vers le Sud. Autrefois, lorſque l'Aiguille nordeſtoit autant qu'elle nordeſte aujourd'hui, la route étoit à peu près Sud-Oueſt Quart

à

INTRODUCT.

à l'Ouest par la Boussole ; & la route Ouest-Sud-Ouest, qu'on appelloit route du Canal, étoit fort bonne pour tous les Vaisseaux destinés à passer dans l'Océan. Mais aujourd'hui, tout Vaisseau qui fait route Ouest-Sud-Ouest dans le Canal, quelque près qu'il range la Côte de Beachy, ne manquera pas de tomber sur les Casquetes, ou plutôt à leur Est. Il s'ensuit de-là, qu'eu égard à la variation présente de l'Aiguille, la route à l'Ouest Quart au Sud doit être la route du Canal, au lieu de l'Ouest-Sud-Ouest ; & qu'à s'éloigner à une distance raisonnable du Cap de Beachy, cette route fera éviter l'Isle de Wight, & tenir à peu près le milieu entre la Pointe de Potland & les Casquetes, qui en sont à quatorze lieues au plus, & presque sous le même Méridien (18).

DAMPIER. 1699. Départ de Dampier. Il passe au Brésil.

Dampier partit des Dunes le 14 Janvier 1699, & passa l'Equateur le 10 de Mars, vers le temps de l'Equinoxe. Il avoit résolu de ne pas toucher au Cap de Bonne-Espérance ; & cette raison le fit tourner vers le Brésil, pour s'y procurer des rafraîchissemens. Après avoir employé près de cinq mois à remplir ce projet, il remit à la voile vers son terme ; mais en gouvernant à l'Est, il ne

(18) Dampier, Tome IV, page 16.

DAMPIER. 1699.

put éviter de tomber, au commencement de Juin, à la vûe du Cap, dont il ne se trouva qu'à seize lieues. De-là il prit sa route à l'Est-Sud-Est, pour la rendre plus courte jusqu'à la Nouvelle Hollande. Ce Pays néanmoins est au Nord-Est du Cap ; mais tous les Vaisseaux qui s'y destinent pour cette Côte, ou pour le Détroit de la Sonde doivent courir quelque temps le même parallele, ou dans une latitude, entre le trente-cinquiéme & le quarantiéme degré du moins, un peu au Sud de l'Est, pour se soutenir dans la route des vents variables, & ne doivent pas porter le Cap au Nord, de peur de s'engager dans l'étendue des vents alisés, qui les détourneroient de leur route à l'Est.

Il reprend la route des Terres Australes, du Cap de Bonne-Espérance.

La nuit du Mardi 6 de Juin, le Soleil s'étoit couché dans un nuage fort épais, qui ressembloit à la terre, & ceux qu'on voyoit au-dessus étoient colorés d'un rouge obscur. Le lendemain, lorsque le Soleil approcha de l'horison, les nues parurent fort agréablement dorées. Cependant le Soleil n'étoit pas monté plus de deux degrés, lorsqu'il entra dans un nuage épais, couleur de fumée & parallele à l'horison, d'où l'on vit sortir d'abord quantité de rayons obscurs & noirâtres. Le Ciel étoit déja

Ses observations sur l'approche d'une tempête.

couvert de petites nues, fort ſerrées les unes près des autres, de la nature de celles que les Marins nomment Solides, & qui ne menacent pas de pluie. Depuis le bord de l'Horiſon, juſqu'à trois ou quatre degrés de hauteur, elles étoient de couleur d'or; enſuite, juſqu'environ dix degrés, elles paroiſſoient plus rouges & fort éclatantes. Celles qui venoient après, juſqu'à ſoixante ou ſoixante-dix degrés de hauteur, étoient plus obſcures; mais, au-delà, elles avoient leur couleur naturelle. Dampier a cru cette peinture importante, parce qu'il a toujours obſervé que les nuages de cette eſpece annoncent une tempête prochaine. Auſſi ſe prépara-t-il à tous les dangers de la Mer, & bien-tôt il ſentit la néceſſité de ſes précautions. Il eſſuya, pendant deux jours, une violente agitation des flots (19).

Le 19 de Juin, il étoit à trente-quatre degrés dix-ſept minutes de latitude Méridionale, & à trente-neuf degrés vingt-quatre minutes de longitude Orientale du Cap. Quinze jours après, c'eſt-à dire, le 4 de Juillet, il ſe trouva, par ſon calcul, dans un Méridien éloigné d'onze cens lieues de celui du Cap.

(19) *Ibid.* pages 90 & ſuivantes.

DAMPIER. 1699.

Rien ne lui parut fort remarquable dans cette route ; excepté qu'il se vit accompagné, pendant tout le chemin, par quantité d'Oiseaux, surtout par des Pintades, & que de temps en temps on découvroit une Baleine. Mais en approchant de la Nouvelle Hollande, on en voyoit souvent trois & quatre ensemble. A quatre-vingt-dix lieues de terre, on apperçut des herbes marines, toutes de la même forme. A trente lieues, on vit flotter des os de Seche ; & parmi quantité de Poissons, qu'on ne cessa pas d'appercevoir, les jours suivans, un de ceux qu'on nomme *Gais* sauta quatre fois près du bord. On découvrit aussi, sur l'eau, quantité de petits Globules, qu'on auroit pris pour des Perles, & dont quelques-uns étoient de la grosseur des pois secs, mais clairs & transparens. Lorsqu'on les écrasoit, il en sortoit une goutte d'eau ; & la pellicule qui la renfermoit étoit si déliée, qu'on ne la discernoit pas facilement. Le 30 de Juillet, tous les Oiseaux qui avoient escorté Dampier abandonnerent le Vaisseau ; mais on en vit d'une toute autre espece, qui étoient de la grosseur des Vaneaux, avec le plumage gris, le tour des yeux noir, le bec rouge & pointu, les aîles longues, & la queue fourchue comme

Approche de la Nouvelle Hollande.

celle des Hirondelles. L'espérance d'appercevoir la terre croissoit à chaque moment. Dampier se crut au Sud des Bancs de terre, qu'il trouvoit marqués, dans une de ses Cartes, à vingt-sept degrés dix-huit minutes de latitude, & qui devoient s'avancer d'environ sept lieues dans la Mer. Tous ses calculs s'accordoient avec cette supposition; mais il trouva, au contraire, que ces Bancs étoient au Sud du Vaisseau, & que leur bord extérieur étoit à seize lieues du rivage. Enfin, le premier d'Août, à neuf heures du matin, on découvrit la Terre, du haut du grand mât; & bientôt on fut en état d'en prendre différentes vûes, à plusieurs distances inégales.

Disposition de la du terr.

Dampier ne pensa qu'à trouver un Havre, pour y faire prendre du repos à ses gens, après avoir couru l'espace de cent quatorze degrés depuis le Brésil. D'ailleurs son dessein étoit de commencer ici les découvertes, qu'il étoit chargé de faire dans la Nouvelle Hollande & la Nouvelle Guinée. Le terrein étoit bas, & paroissoit fort uni. On y découvroit néanmoins quelques Côteaux rouges & blancs. A vingt-six degrés, on vit une ouverture, qui sembloit promettre le Havre qu'on cherchoit; mais l'embouchure, qui n'avoit pas moins

DAMPIER. 1699.

de deux lieues de large, étoit fermée par des Rochers ; sans compter qu'il ne s'offroit, sur la Côte, ni buisson ni herbe, & que les bords de la Mer étoient fort escarpés. On continua de sonder toutes les Anses, jusqu'au 6, qu'on mouilla dans une Baye remplie de Chiens marins. Elle fut nommée la Baye des Chiens marins (20). Mais n'y ayant pû trouver d'eau, ni d'autres Habitans que des Aigles, des Oiseaux de Riviere & de Mer, & pour Animaux terrestres, une sorte de Lapins, dont la chair est fort bonne, & des Guanos d'une hideuse figure, qui s'arrêtent & sifflent lorsqu'on s'approche d'eux, sans se mettre en peine de prendre la fuite. On leva l'ancre, pour chercher une retraite plus favorable. Les sondes & les recherches furent continuées jusqu'au 21. On vit, ce jour-là, quantité de Serpens ; les uns jaunes & de la grosseur du poignet, longs d'environ quatre pieds, avec la queue plate & large de quatre doigts ; les autres, beaucoup plus petits & plus courts, ronds, & marqués de noir & de jaune. La terre, dont on étoit à neuf lieues, sembloit former une espece de Cap ; & l'on reconnut,

Baye des Chiens marins.

(20) Le rivage est couvert de coquilles d'une beauté extraordinaire.

en s'approchant, que c'étoit l'extrêmité Orientale d'une Isle de cinq à six lieues de longueur, sur une de large. Trois ou quatre autres Isles, couvertes de Rochers, s'offroient à la distance d'une lieue de cette Pointe ; & du haut du grand mât, on en découvroit une infinité d'autres à l'Est & à l'Ouest, aussi loin que la vûe pouvoit s'étendre. On en voyoit aussi du côté du Sud, la plûpart assez élevées pour se faire découvrir de huit à neuf lieues. Dampier ne douta presque point que ce ne fût une suite d'Isles, qui s'étendoient en longueur plus de vingt lieues, de l'Est-Nord-Est à l'Ouest-Sud-Ouest, & même assez loin en largeur. Les grosses marées, qu'il rencontra quelque-temps après, lui firent soupçonner que dans cette espece d'Archipel, il y a peut-être un passage par le Sud de la Nouvelle Hollande & de la Nouvelle Guinée dans la grande Mer du Sud vers l'Est : il résolut de le tenter à son retour, s'il n'y trouvoit pas d'autre obstacle. Mais il craignoit alors de manquer d'eau, sans être sûr d'en trouver dans ces Isles. Ce Parage est à vingt degrés vingt & une minutes de latitude, quoiqu'il soit marqué à dix neuf degrés cinquante minutes dans la Carte de Tasman.

Conjecture sur un passage dans la Mer du Sud.

DAMPIER. 1699.

Rencontre de quelques Habitans.

Après avoir erré, avec auſſi peu de ſuccès, pendant un mois entier, appercevant toujours des Serpens, des Baleines, & divers Oiſeaux, entre leſquels on prit quelques Buſes, qui ſont aſſez communes dans les lieux ſitués entre les deux Tropiques, & qui viennent ſe percher la nuit ſur les Vaiſſeaux, où elles ſe laiſſent prendre ſans ſe remuer, on revit la Terre le 30, à dix-huit degrés vingt & une minutes, & l'on remarqua beaucoup de groſſe fumée ſur le rivage. Le 31, Dampier deſcendit au rivage, accompagné de dix ou douze de ſes gens. Ils étoient armés de ſabres & de mouſquets, avec des bêches & des hoyaux pour creuſer la terre. A leur approche de la terre, ils virent deux grands Hommes noirs, tous nuds, qui étoient vis-à-vis d'eux dans une Baye ſablonneuſe, mais qui prirent la fuite en les voyant avancer. Dampier envoya la Chaloupe à quelque diſtance du rivage, pour y demeurer à l'ancre, & ſe mit à pourſuivre ces deux Noirs. Laiſſons à lui-même le récit de ſon premier exploit.

Combat de Dampier contre pluſieurs Sauvages.

» Ils avoient déja gagné le ſommet d'une » petite Colline, où ils s'étoient joints » à huit ou neuf autres Sauvages. Mais » nous voyant marcher ſur leurs traces, » ils s'éloignerent auſſi tôt. A notre arri» vée ſur la Colline, nous découvrîmes

» une Savanne, à un demi mille de » nous, & quelque petites éminences, » que nous prîmes de loin pour des » maisons ; mais ce n'étoient que des » Rochers. Tous les Noirs ayant dis- » paru, nous commençâmes à creuser la » terre, pour chercher de l'eau. Pendant » ce travail, neuf ou dix Sauvages » parurent sur une petite hauteur, à » quelque distance de nous, & joigni- » rent de grands cris aux menaces qu'ils » nous faisoient de la main. Enfin l'un » d'eux s'avança sur nous, & les autres » le suivoient de loin. J'allai d'abord à » sa rencontre ; mais tous mes signes » de paix & d'amitié ne l'empêcherent » point de nous tourner le dos, & son » exemple entraîna les autres. L'après- » midi, je ne pris que deux hommes » avec moi, & je marchai le long du » rivage, dans l'espérance de surprendre » un de ces Barbares, pour sçavoir » du moins d'où ils tiroient leur eau » douce. J'en apperçus une douzaine » assez près de nous, qui nous suivirent » de loin, lorsqu'ils nous eurent vûs » quitter le gros de nos Compagnons. » Ensuite une Dune les empêchant de » nous voir, nous fîmes halte dans le » détour, avec l'espérance de les sur- » prendre, s'ils continuoient de s'avancer.

DAMPI 1599.

DAMPIER. 1699.

» Eux, se fiant à leur nombre, espérerent
» aussi de nous saisir : & les uns passerent
» vers le rivage, tandis que les autres
» occuperent les Dunes. Nous sçavions,
» par l'expérience du matin, qu'ils n'é-
» toient pas legers à la course. Un jeune
» homme fort dispos, qui étoit avec
» moi, n'en vit pas plutôt paroître
» quelques-uns, qu'il courut après eux.
» Ils s'enfuirent d'abord ; mais lorsqu'il
» les eut atteints, ils se tournerent pour
» le combattre. Il n'étoit armé que d'un
» sabre & ses Ennemis l'étoient de lances
» de bois. J'en poursuivis en même-
» tems deux autres, qui s'étoient avancés
» vers le rivage ; mais dans la crainte
» que mon jeune homme ne fût trop
» exposé, je revins sur mes pas, & je
» le trouvai serré de fort près. Aussi-tôt
» que je parus, un des Noirs me darda
» une lance, dont il faillit de me percer.
» Je tirai un coup de fusil en l'air, pour
» leur causer de l'épouvante ; mais
» revenant bientôt de leur frayeur, ils
» se mirent à secouer les bras, à crier
» pouh, pouh, pouh, & à presser plus
» que jamais le jeune homme. Sa vie
» & la mienne me parurent en danger.
» Je me hâtai de recharger mon fusil,
» & je lâchai le coup sur un de ces Misé-
» rables, qui fut étendu par terre. Les

» autres discontinuerent le choc & s'éloi-
» gnerent avec leur Compagnon blessé.
» Le second des miens n'avoit pu me
» secourir, parce qu'il étoit venu sans
» armes. L'autre eut la joue percée d'un
» coup de lance, dont on crut d'abord
» le bois empoisonné. Mais cette idée
» se trouva fausse (21).

Portrait de leur Chef.

Entre les Ennemis que Dampier avoit combattus, il en remarqua un, qui, par sa conduite & ses dehors, sembloit être leur Chef ou leur Prince. C'étoit un jeune homme de taille médiocre, vif & plein de courage. Il avoit seul un cercle de peinture blanche, autour des yeux, & une raie de la même couleur, depuis le haut du front jusqu'au bout du nez. Sa poitrine étoit peinte aussi de blanc, avec une partie de ses bras. Tous les autres avoient la peau noire, le regard féroce, les cheveux crêpus, la taille haute & déliée. Mais il fut impossible, à Dampier, d'examiner s'il leur manquoit, comme à d'autres Sauvages du même Pays, deux dents de la machoire supérieure. Il vit quantité d'endroits, où ils avoient allumé du feu, & planté des branches d'arbre, pour se garantir du vent de Mer, qu'il appelle *Brise*, & qui ne manque jamais de

(21) Dampier, *ubi suprà*, pages 118 & 119.

DAMPIER. 1699.

souffler ici du même point. On trouvoit, dans tous ces gîtes, de gros monceaux de coquilles & d'os de poisson.

Descriptions du Pays & de ses productions

Le terrein du Pays est assez bas. Il paroît renfermé, du côté de la Mer, par une longue chaîne de Dunes, qui empêchent de voir plus loin. Les marées sont si hautes, que la Côte paroît fort basse au vif de l'eau; mais elle est d'une hauteur médiocre, après le reflux, & si couverte de rochers, qu'on n'y peut aborder que dans une Chaloupe. En haute marée, on passe par-dessus la Baye sabloneuse, qui regne le long des Dunes. A mille ou douze cens pas de la Mer, les Terres sont arides, & ne portent que des arbrisseaux & des buissons. Les uns étoient couverts de fleurs jaunes, les autres de fleurs bleues, & quelques-uns de blanches, dont la plûpart rendoient une odeur fort agréable. Plusieurs offroient un fruit, assez semblable à des cosses de pois, dont chacune renfermoit dix petits pois, en nombre toujours égal. On trouvoit, en abondance, une sorte de fêves, & une espece de petite legume, rouge & dure, enveloppée aussi d'une cosse, avec un petit germe noir comme les fêves. Dampier le compare à celui dont on se sert aux Indes Orientales, pour peser l'or. Ce fruit,

qu'il nomme toujours légitime, croît ſur un buiſſon. Une troiſiéme eſpéce de fêves vient ſur une tige rampante. Les Dunes étoient couvertes de toutes ces ſortes de fruits; les uns verts, d'autres murs, & d'autres déja tombés; mais il ne paroiſſoit point qu'on en eût cueilli, ni que les Habitans en fiſſent uſage.

DAMPIER. 1699.

Plus loin, c'eſt-à-dire, autant que la vûe pouvoit s'étendre dans le Pays, il paroiſſoit plus bas, que proche de la Mer, uni, entremêlé de Savanes & de Forêts. Ces Prairies portent une eſpece d'herbe, rude & déliée. Preſque partout, le terroir eſt d'un plus gros ſable que celui du rivage; mais dans quelques endroits, il eſt argilleux. On y voit quantité de rochers, de cinq ou ſix pieds de haut, dont le ſommet eſt rond; les uns rouges, & les autres blancs. Les Forêts ne ſont compoſées que de petits arbres, dont les plus gros n'ont pas trois pieds de circonférence. Leur tige a douze ou quatorze pieds de hauteur, & de petites branches en forment la tête. On rencontre quelques petits Mangles noirs, ſur les bords des anſes.

Animaux terreſtres.

Les Animaux terreſtres n'y ſont pas en grand nombre. Dampier vit quelques Lézards. Ses gens rencontrerent deux ou trois Bêtes, qui reſſembloient

DAMPIER. 1699.

à des Loups affamés, & dont la maigreur étoit extrême. Il n'y avoit pas d'autres Oiseaux de terre que des Corneilles, tout-à-fait semblables aux nôtres, des Faucons, des Milans, quantité de Tourterelles grasses, & deux ou trois sortes de petits Oiseaux, dont les plus gros ne le sont pas plus que nos Alouettes. Les Oiseaux maritimes sont des Pélicans, des Boubis, des Buses, des Corlieux & des Pies de Mer. Les Baleines, quoique les plus grosses que Dampier eût vûes dans ces Mers, n'approchent pas de celles du Nord. Les Tortues y sont en grand nombre; mais il est impossible d'en prendre, parce qu'il n'y a point de Canal où elles puissent se retirer, & que la violence des marées ne permet pas de disposer les filets. On apperçut des Chiens marins & des Patricotes. On prit, à la ligne, plusieurs de ces Poissons que les Matelots nomment Vieilles. Les Huitres communes, les Conques, les Moules & les Petoncles étoient en abondance. Dampier amassa des Coquilles fort extraordinaires, sur tout de l'espece de celles qui sont garnies de rayons ou de pointes (22).

Coquilles & Plantes.

(22) Entre diverses Plantes, il trouva, 1°. Celle qui est à présent connue sous le nom de *Rapunium* de la Nouvelle Hollande. Le *Perianthium*, composé



1. 2. Plantes de la N.lle Guinée 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. Plantes de la N.lle Hollande.

Gravé par L.re Duvivier Tardieu

T. XI. N.o VII





Gravé par L^e. Duvivier Tarhau

1.2.3.4. Plantes de la N.^le Hollande 5.6.7.8. Plantes que Dampierre trouva au Brezil.

T. XI. N.º VI

Il s'étoit déja passé cinq semaines, depuis l'arrivée de Dampier aux Terres

de cinq parties longues & pointues 2°. La forme du vaisseau de la semence, prouve, dit il, que cette Plante est un Rapuntium. 3°. Le *Fucus aliis Capillaceis brevissimis.* Ce beau *Fucus* est une espece d'*Erica marina*, ou de *Sargaza*; mais ses parties sont beaucoup plus déliées 4°. Un Ricinoides, à feuilles angulaires & épaisses. Cette Plante approche du buisson. Ses feuilles sont épaisses, & cotoneuses, surtout au-dessous. Son fruit est velouté au dehors, avec le godet divisé en cinq parties Elle ressemble au *Ricini fructu parvo frucosa Curassavica.* 5°. Le *Solanum Spinosum*, qu'on nomme à présent de la Nouvelle Hollande. Ce nouveau Solanum porte une fleur bleuâtre, comme les autres. Mais les feuilles sont blanchâtres, épaisses, & cotonées dessous & dessus, longues d'un pouce, & à peu près aussi larges. Les picquans en sont fort aigus, bien serrés les uns contre les autres, & d'une couleur d'orange obscure, sur-tout vers la pointe. 6°. Une sorte de *Scabieuse*, dont la fleur, croissant sur un pied long de quatre pouces, est enfermée dans un godet fort rude & jaunâtre. Les feuilles n'ont pas plus d'un pouce de long Elles sont fort étroites, vertes au-dessus, blanches & cotonées au-dessous, & croissent en touffes. La fleur, de celle que Dampier cueillit, étoit si séche & si gâtée, qu'on n'a pas osé déterminer si c'étoit une Scabieuse ou un *Helichrysum.* 7°. L'*Alcea*, qu'on nomme à présent, de la Nouvelle Hollande, dont les feuilles & la tige sont toutes cotonées, de même que le dessous du godet. La fleur a cinq feuilles fort tendres, qui sont à peine aussi grandes que le godet, & au milieu desquelles il y a une petite colomne, toute garnie de pointes émoussées, ce qui fait voir que cette Plante est une espece de Mauve. 8°, Un arbrisseau, dont les feuilles approchent de l'Amelanchier Lob. Elles sont vertes au-dessus & fort cotonées au dessous : mais elles ne se terminent pas en pointe, comme les autres ; elles ont une entaillure au sommet Sa fleur est très-belle, de couleur rouge, & composée de cinq grandes feuilles cotonées de part & d'autre, sur-tout au-dessous. Le milieu de la fleur est rem-

DAMPIER. 1699.

Auftrales, & fa courfe, le long des Côtes, avoit été d'environ trois cens

pli de filamens, cotonés au bas, auffi longs que les feuilles, & couronnés chacun de fon apex, le godet eft divifé en cinq parties rondes & pointues. Le genre de cet arbriffeau eft incertain. Il n'a pas le moindre rapport avec aucune Plante qu'on ait jamais décrite. 9°. Le *Dammara* de la Nouvelle Hollande. M. Rumph eft le premier qui envoya, d'Amboine, deux fortes de Dammara; l'une, avec les feuilles étroites & longues; l'autre, qui les avoit plus courtes & plus larges. Celle-ci eft du même genre, parce que les fleurs & les fruits fe reffemblent beaucoup; mais la difference eft confidérable à l'égard des feuilles. Les fleurs, remplies de filamens, paroiffent de couleur d'herbe & viennent entre les feuilles, qui font courtes, prefque rondes, fermes, garnies de côtes, d'un verd obfcur au-deffus & pâle au-deffous, rangées par couples à l'oppofite les unes des autres, & fi ferrées qu'elles couvrent toute la tige. Le fruit eft de la groffeur d'un grain de poivre, prefque rond, blanchâtre, fec & dur. Il a un trou au fommet, & il renferme une petite femence. Les feuilles ont un goût fort aromatique. Si l'on voyoit cette Plante fans les vaiffeaux feminaux, on la prendroit pour une Erica, ou pour une *Sanamunda*. 10°. Un *Equifetam* à feuilles très-longues. On peut douter fi c'eft un Equifetam; mais la contexture des feuilles a plus de rapport avec ce genre qu'avec aucun autre puifqu'elles font articulées les unes dans les autres à chaque jointure, ce qui eft particulier à cette efpece. Les plus longues ont à peu près neuf pouces. 11°. La Colutée, dite à préfent de la Nouvelle Hollande. Comme cette Plante n'a point de feuilles, il eft difficile de fçavoir à quel genre on doit la rapporter. Les fleurs reffemblent beaucoup à cell.s du Colutea-Barba-Jovis-Folio, Flore-Coccines Breynu. Elles font de la même couleur écarlate. Elles ont auffi une tache de pourpre enfoncé fur le *Vexillum*, mais plus grande, & prennent toutes leur origine au même point. Le godet eft fort cotoné, & fe termine par un filament qui a prefque deux pouce de long. 12°. Enfin un Conyza, dit de la Nouvelle Hollande, qui a beaucoup de bran-

DAMPIER. 1699.

Réflexions de Dampier sur son projet.

lieues, pendant lesquelles il avoit cherché inutilement de l'eau & des vivres, pour se mettre en état de pousser plus loin ses découvertes. Il fait ici de curieuses réflexions sur son projet. Ce vaste espace, d'une Région presque inconnue jusqu'aujourd'hui, s'étend depuis la ligne, à un degré près, jusqu'au Tropique du Capricorne & même au delà. Sa situation est si avantageuse, dans les plus riches Climats du Monde, c'est-à-dire dans la Zône torride & la Zône temperée, qu'étant résolu d'en faire le tour, il devoit se flatter de trouver, sur le Continent & sur les Isles des lieux, où la Nature produiroit des fruits, des drogues, des épiceries, peut-être aussi des minéraux, en un mot tout ce qui se trouve dans les autres Parties de la Terre, enfermées sous les mêmes paralleles de latitude. On pouvoit croire du moins que la plûpart de ces végétaux s'accommoderoient du terroir & du climat, s'ils y étoient transplantés avec un peu de soin pour leur culture. D'ailleurs il se proposoit de

ches, & qui ressemble à un arbrisseau. Ses fleurs ont une queue fort courte, qui sort du milieu des feuilles; & ses feuilles ressemblent parfaitement à celles du Romarin, excepté qu'elles sont plus petites. Cette Plante est devenue d'un goût fort amer en séchant. *Dampier. Ibid. pag. 125 & suivantes.*

DAMPIER. 1699.

prendre une connoissance exacte des plus petites Isles, des Rivages, des Caps, des Bayes & des Havres qui lui paroîtroient propres à servir d'abri, ou capables d'être fortifiés, des Rochers & des Bancs de sable, des différentes profondeurs, des Marées & des Courans, des vents & des saisons, des variations de l'Aiguille, enfin de tout ce qu'il jugeroit utile à la Navigation & au Commerce. S'il eût pû suivre, en partant d'Angleterre, un plan qu'il avoit formé dans une autre occasion, il auroit passé à l'Ouest par le Détroit de Magellan, ou plutôt il auroit fait le tour de la Terre de Feu, pour commencer ses découvertes sur le côté Oriental & moins connu des Terres Australes. Mais la saison, trop avancée, ne lui permit pas de tenir cette route, parce qu'il auroit été obligé de faire le tour du Sud de l'Amérique, dans une latitude fort haute, & pendant l'Hyver de ces Régions. Il avoit donc été forcé de tourner à l'Est, par le Cap de Bonne-Espérance, & de s'éloigner ensuite des vents reglés, qui lui auroient été contraires ; bien persuadé d'ailleurs que les Parties des Terres Australes qui méritoient le plus ses recherches, étoient celles qui sont les plus proches de la Ligne, & sous une influence

Dessein qu'il ne put éxécuter.

plus directe du Soleil. Toutes ces raisons l'avoient déterminé à courir d'abord le long de la Côte, vers le Nord, pour passer ensuite à l'Est, dans le dessein d'en faire le tour & de revenir en Eté par le Sud de ces Terres. Il se flattoit même de pouvoir accourcir ce passage, s'il trouvoit en arrivant sur la Côte de la nouvelle Guinée, qu'il y eût proche de l'Isle du Romarin, comme il le soupçonnoit, un Canal, qui se rendît dans ces Mers; car il ne pouvoit croire que l'espece de Golfe, qu'il y avoit vû dans un autre Voyage, ne fût formé que par une grande Riviere; & dans la suite sa conjecture lui parut certaine, lorsqu'en rangeant la Côte de la nouvelle Guinée, il vérifia que d'autres endroits de cette vaste étendue de la Terre Australe, qu'on avoit pris jusqu'alors pour le rivage d'un continent, n'étoient que des Isles. Il en est de même, apparemment, de la Nouvelle Hollande, comme il l'a déja fait observer; quoique d'autres raisons l'ayant empêché de revenir par la route qu'il s'étoit proposée, il n'ait pû fixer absolument sa conjecture. Du moins, tout ce qu'il avoit vû depuis le vingt-septiéme degré Méridional, jusqu'au vingt-cinquiéme, où se trouve la Baye des Chiens marins, & depuis cet

DAMPIER. 1699.

Idées qu'il vérifie sur la nature des Terres Australes.

DAMPIER. 1699.

endroit jufqu'à l'Ifle du Romarin, c'eft-à-dire, jufqu'au vingtiéme degré, ne lui parut, du côté de la Mer, qu'une chaîne d'affez grandes Ifles ; quelque jugement qu'on veuille porter de ce qu'elles ont par derriere, & foit qu'on le prenne pour d'autres Ifles ou pour un Continent.

Il eft obligé d'interrompre fon projet.

Il fe remit donc en Mer, le 5 de Septembre, dans le deffein de ranger la Côte au Nord, en tirant vers l'Eft, pour faire de nouvelles découvertes. Son efpérance étoit de trouver de l'eau douce, en creufant dans la terre. Mais il fallut bientôt changer de réfolution. Les bas-fonds, qu'il ne ceffa point de rencontrer fur un Rivage inconnu, car il étoit à feize degrés neuf minutes, & les dangers qu'il y prévoyoit à l'arrivée de la Mouffon du Nord-Oueft, qui vient accompagnée de tourbillons, de grains, de vents furieux, & dont la faifon n'étoit pas loin, lui firent interrompre fon entreprife pour aller faire de l'eau douce à l'Ifle de Timor. Il confidera qu'il pouvoit y trouver des fruits & d'autres rafraîchiffemens pour fon Equipage, qui étoit attaqué du fcorbut. D'ailleurs, étant vers la fin de la faifon feche, il craignit qu'en creufant même la terre, fur la meilleure Côte de la Nouvelle

Hollande, il ne fût difficile d'y trouver de l'eau.

DAMPIER. 1699.

Il fit voile vers Timor.

Ce fut à quinze degrés trente-sept minues, & le 8 de Septembre, qu'il fit tourner ses voiles vers Timor. On apperçut, le même jour, quelques petites nuées blanches, les premieres qui eussent paru depuis la Baye des Chiens marins : c'étoit un signe que la Mousson du Nord-Ouest approchoit. La variation continuelle des vents étoit une autre marque. Le 10, on découvrit une petite Isle sabloneuse, qui est marquée dans les Cartes à treize degrés cinquante minutes, mais qu'on trouva, par une observation exacte, à treize degrés cinquante-cinq minutes. Ce n'est qu'un monceau de sable, qui n'a pas plus d'un mille de circuit. Les jours suivans, on apperçut quelques Oiseaux, de la grosseur des Allouettes, & quantité de Serpens marins, dont l'un étoit gros & fort noir, le seul que Dampier ait jamais vû de cette couleur. Le 14, on eut la vûe des hautes Montagnes de Timor. La difficulté n'étoit qu'à trouver un bon Havre, de quelque côté qu'il se présentât, dans une Isle que Dampier connoissoit peu. Il avoit entendu dire que les Hollandois & les Portugais y

Jalousie des Hollandois pour cette Isle.

DAMPIER. 1699.

avoient des Etabliſſemens ; mais il ignoroit de quel côté il devoit les chercher. La nuit ne lui permettant pas de ſe fier à la Côte, il attendit le lendemain pour s'approcher de l'Iſle, qui eſt haute & très-remarquable, de quelque côté qu'on la regarde. L'ancre fut jettée à quatorze braſſes, fond de vaſe noire, à un mille du rivage. Dampier, obſervant le terrein, près de la Mer & au Sud, le trouva bas & ſabloneux, dans un eſpace d'environ deux cens verges, & couvert d'arbres hauts & droits comme des Pins.

Premieres Obſervations ſur le terrein.

Au-delà, vers les Montagnes, l'eſpace de trois milles en largeur, on voit des terres marécageuſes & remplies de Mangles. La Marée ne monte jamais ſans inonder ce terrein, par diverſes ouvertures qu'on apperçoit du côté de la Mer. C'étoit vis-à-vis d'une de ces ouvertures, que Dampier avoit mouillé. Il la paſſa, dans la Chaloupe, pour aller prendre langue des Inſulaires voiſins ; car, à peu de diſtance, on découvroit, ſur les Collines, des plantations, des maiſons & de la fumée. Il trouva un grand Lac d'eau ſalée, qui ſe diviſoit en pluſieurs branches, mais il ne vit aucune marque d'eau douce ; & les Mangles, qui étoient

fort serrés dans un terrein bourbeux, ne lui permirent pas de s'avancer à pied jusqu'aux Habitations.

DAMPIER. 1699.

Difficulté d'y trouver un Havre & de l'eau douce.

Il se vit dans la nécessité de lever l'ancre ; & rangeant à l'Est une Côte droite & unie, il fit plus de vingt lieues sans trouver de Pointes, ni d'Anses, ni d'ouverture capable de recevoir une Chaloupe. La terre paroissoit agréable, du moins les Côteaux & le sommet des Montagnes, qui étoient revêtues de bois, entremêlés de Pâturages. On découvrit une Plantation de Cocotiers, accompagnée de plusieurs maisons ; mais sans aucune apparence de pouvoir s'en approcher. Après avoir changé plusieurs fois de route, on reprit vers le Sud-Ouest de l'Isle ; & le soir du 18 on apperçut l'Isle de Rotay, avec une autre, au Sud, qui n'étoit pas marquée dans les Cartes, toutes deux au Sud-Ouest de Timor. On y découvrit de la fumée, pendant le jour, & des feux pendant la nuit. C'étoit, comme on l'apprit bientôt, diverses Sucreries des Portugais. Le 21, on entra dans une grande ouverture, où l'on ne trouva de fond qu'après en avoir doublé le Cap Oriental, & l'on y mouilla sur neuf brasses, à une lieue du rivage. Cette

Dampier. 1699.

ouverture, qui eſt d'environ cinq lieues de l'Eſt à l'Oueſt, fut regardée d'abord comme une Baye qui s'étendoit bien loin dans l'Iſle de Timor ; mais on reconnut enſuite que c'étoit un paſſage, entre l'Oueſt de cette Iſle, & une autre petite Iſle nommée Anamabao. Les Cartes, qui repréſentoient les deux côtés de ce paſſage joints enſemble, ſous le nom de Timor, causerent cette erreur, & Dampier rectifia tout dans la ſienne.

Erreur des Cartes.

Secret que les Hollandois se réservent.

Il croit ces obſervations d'autant plus importantes, que tout ce qui concerne l'Iſle de Timor n'eſt connu aujourd'hui que de la Nation Hollandoiſe, qui s'en réſerve comme le ſecret. La ſeule précaution, qu'il crut néceſſaire, fut de ſe faire précéder par ſa Chaloupe, avec ordre de l'avertir, par des ſignes, ſi la profondeur étoit au-deſſous de huit braſſes, & de voguer ſans crainte, s'il y avoit plus de fond. Il tourna plus vers la Côte, à l'Oueſt, parce qu'y voyant quantité de petites Anſes, il eſpéroit d'y trouver un bon abri, d'où il pourroit envoyer ſes Canots, avec plus de ſûreté, pour chercher de l'eau douce. Mais un vent impétueux l'obligea de retourner vers la Côte de Timor, que ſa Chaloupe avoit ſuivie.

suivie. Enfin, il prit le parti de jetter l'ancre à trois lieues de la Pointe Sud-Ouest, où il avoit mouillé le matin, & à deux lieues d'une autre Pointe, qui est au Nord-Nord-Est.

DAMPIER. 1699.

A peine eut-il fait amener les voiles, qu'il vit une Barque, avec Pavillon Hollandois, qui doubloit ce dernier Cap. Il se hâta d'y envoyer sa Chaloupe. C'étoit une Barque Hollandoise du Fort de la Concorde, le seul que les Hollandois ayent dans cette Isle, & dont le Vaisseau n'étoit éloigné que d'environ cinq lieues. Elle portoit le Gouverneur du Fort, qui fut extrêmement surpris d'appercevoir un Bâtiment étranger. Cependant, comme il étoit escorté de trente ou quarante Soldats, il permit à la Chaloupe d'approcher. Dans le premier mouvement, il avoua qu'il ne croyoit ce passage connu que des Hollandois; & marquant peu d'envie d'accorder de l'eau, il ajoûta que dans toute cette partie de l'Isle, on n'en trouvoit qu'au Fort, où les Insulaires étoient accoutumés à faire main-basse sur les Etrangers. On apprit ensuite qu'à la vûe des armes, que les gens de Dampier avoient dans la Chaloupe, il les avoit pris pour des Corsaires, & qu'après être revenu même de cette

Dampier rencontre le Gouverneur du Fort.

Défiance des Hollandois.

Dampier. 1699.

défiance, il les avoit du moins soupçonnés d'avoir enlevé les Cartes particulieres de quelque Vaisseau de sa Nation, parce que les Cartes communes n'observent point qu'il y ait un Passage entre Timor & Anabao, & qu'il est défendu expressement aux Hollandois de communiquer les leur (23). Aussi s'en retourna-t-il au Fort avec de fâcheux préjugés. Mais Dampier fit peu d'attention à son mécontentement. Dès le lendemain, il leva l'ancre, pour faire voile vers le Fort. En approchant de l'extrêmité du Passage, il vit, assez près de la Mer, plusieurs maisons de l'un & de l'autre côté, & quantité de Bateaux près du rivage. La terre est assez haute des deux côtés, quoique celle de Timor le soit plus; mais elle paroît aride & rougeâtre. Les arbres y sont petits, secs & dispersés.

Description de l'Isle Anamabao.

L'Isle Anamabao, ou Anabao, n'a gueres plus de dix lieues de long sur quatre de large. Elle n'en est pas moins divisée en deux Royaumes; celui d'Anamabao, situé à l'Est, vers Timor, & au Nord-Est; & celui d'Anabao, qui occupe l'Ouest & le Sud-Ouest de l'Isle. Les Habitans naturels du Pays ont le teint bazanné, & les Cheveux noirs.

(23) Dampier, *ibidem*, pages 15 & précédentes.

Ceux d'Anabao vivent en bonne intelligence avec les Hollandois, comme avec les naturels du Royaume de Cupang, qui est vis-àvis d'eux dans l'Isle de Timor, & dans lequel les Hollandois ont leur Fort de la Concorde : mais ils sont mortels Ennemis de ceux d'Anamabao, quoique leurs plus proches voisins. Ces Insulaires s'exercent à cultiver leurs petites Plantations, qui consistent en Cocotiers & diverses sortes de racines. Ils aiment la Chasse & la Pêche, jusqu'à s'y livrer pendant quatre ou cinq jours, sans penser à retourner dans leurs familles. On ne les voit jamais sans armes. Dampier en apperçut plusieurs, qui s'obstinerent à ne pas s'approcher de lui. Ils font sécher & fumer, sur des grils de bois, le Poisson & la chair des Busles, pour en conserver une provision dans leurs Magasins.

DAMPIER. 1699.

Les défiances, qui ne parurent pas cesser de la part des Hollandois, & les mesures mêmes qu'ils prirent pour leur défense, firent passer le Vaisseau à la vûe du Fort, sans leur faire d'autres sollicitations. On avoit, de l'autre côté, une petite Isle basse & sabloneuse, remplie de Bayes, & couverte d'arbres assez hauts. Le 27, on jetta l'ancre au milieu de la Baye de Cupang, environ

Baye de Cupang.

DAMPIER. 1699.

quatre lieues au-dessus du Fort Hollandois, tandis que la Chaloupe cherchoit inutilement de l'eau douce. Dampier se flatta de trouver plus d'humanité dans les Portugais, dont on lui avoit appris que l'habitation étoit à quarante lieues de cette Baye. Il rangea la Côte Septentrionale de Timor, vers l'Est, à la faveur des brises de Terre & de Mer. Le terrein, près du rivage, est d'une hauteur médiocre; mais plus loin, dans le Pays, on découvre des Montagnes, dont les Côteaux sont entremêlés de Bois & de Champs. Les arbres y paroissent petits & fort secs; les Champs, d'une couleur jaunâtre, comme si l'herbe y manquoit d'humidité. Mais, dans les Vallées & proche de la Mer, la verdure est assez vive. On n'apperçut aucune ouverture, jusqu'au 30. Enfin l'on découvrit une Baye assez profonde, avec deux grandes Vallées & une plus petite, qui se réduisoient en une seule au pied des Montagnes. La marée, qui jusqu'alors avoit paru foible autour de l'Isle, devint ici plus forte. Le flux tournoit à l'Est & le reflux à l'Ouest. Dampier apprit bientôt, des Portugais, que le Courant tourne toujours à l'Ouest dans le Canal du milieu, qui est entre Timor & une chaîne d'autres Isles qui la

regardent au Nord, telles que Misicomba, Pintaro, Laubana, Ende, &c.

Baye où Dampier trouve de l'eau douce.

On alla mouiller au fond de la Baye, sur vingt-cinq brasses, fond de vase molle, à demi mille du rivage. On y trouva, dans un Etang, à cinquante pas de la Mer, de l'eau fort pâle, mais qui n'en étoit pas moins bonne. Les arbres fournirent du bois pour la réparation des Chaloupes. De l'écorce du Maho & des Calebassiers, on eut l'industrie de faire des cordes : tandis qu'une partie de l'Equipage tua quantité de Pigeons, de Perroquets & de Cackatous. Le 6 d'Octobre, on remit à la voile, pour suivre la Côte à l'Est, jusqu'aux habitations des Portugais ; & la force du Courant ne permit pas de faire plus de sept lieues en cinq jours. A cette distance de la Baye, on passa devant une petite Isle, qui n'a pas un demi mille de long, ni plus de cent verges de large, assez haute néanmoins pour se faire voir de dix lieues en Mer, & presqu'à moitié chemin entre la Baye & la principale habitation des Portugais. Elle est à trois lieues de la Côte de Timor.

Baye de Laphao, où les Portugais sont établis.

Le 12, à la vûe de quantité de maisons qui bordoient le rivage, Dampier y envoya, dans sa Chaloupe, un de

DAMPIER. 1699.

ſes Officiers, avec un Matelot Portugais qu'il avoit amené du Bréſil. Sa députation fut reçue fort civilement. Un Lieutenant Portugais, qui commandoit quelques Troupes d'Infanterie & de Cavalerie, lui fit offrit toutes ſortes de rafraîchiſſemens. Il le fit prier de deſcendre, pour voir le Gouverneur, dont la réſidence étoit ſept milles plus loin. On remit auſſi-tôt à la voile, & l'on entra dans la Baye de Laphao, où l'ancre fut jettée à vingt braſſes d'eau, ſur un fond vaſart, vis-à-vis de la Ville (24). L'abondance commença bientôt à regner ſur le Vaiſſeau. Un Lieutenant Portugais, qui commandoit dans la Baye, traita les Officiers Anglois avec beaucoup de politeſſe. Il leur fit voir de grandes pieces d'or, un peu minces; & d'autres Habitans leur dirent, qu'ayant une aſſez groſſe quantité de ce métal, ils en négocieroient volontiers, pour toutes ſortes de Marchandiſes de l'Europe. Le Gouverneur vint exprès de ſa Campagne, & Dampier le ſalua de ſon Artillerie. Leur entrevûe ſe fit dans une petite Egliſe, où tous les Habitans de quelque diſtinction s'étoient aſſemblés, tandis que le Peuple étoit en foule au dehors. Cet

Civilités que Dampier y reçoit d'eux.

(24) *Voyez*, ci-deſſus, la Deſcription de Timor.

Edifice n'étoit fermé d'un mur, qu'à l'Eſt: de tous les autres côtés, ce n'étoit qu'une ſimple paliſſade de planches, à la hauteur de trois ou quatre pieds de rez de chauſſée. Il ne ſe trouvoit que deux Blancs, dans cette Aſſemblée; un Prêtre qui étoit venu avec le Gouverneur & un Marchand de la Ville. Les autres étoient, ſuivant l'expreſſion de Dampier, couleur de cuivre jaune, avec les cheveux noirs & plats. La conférence dura deux heures, par la bouche d'un Interprête. Dampier s'informa du temps, où la Mouſſon du Nord-Oueſt commenceroit à ſouffler. On lui répondit qu'elle étoit attendue à toute heure, qu'elle arrivoit quelquefois au mois de Septembre, mais qu'elle ne tardoit jamais plus longtemps qu'en Octobre, & qu'on lui conſeilloit par conſéquent de quitter au plutôt ce Parage, parce qu'il lui ſeroit alors impoſſible de s'y tenir ſur ſes ancres. Il demanda s'il n'y avoit pas quelque Havre, dans lequel il pût ſe mettre à couvert de la premiere furie des vents. On lui dit que le meilleur Havre de l'Iſle étoit celui d'Anabao, au Nord de la Baye de Cupang, qu'il étoit inhabité, mais que les Bois y étoient remplis de Bufles, la Mer

DAMPIER. 1699.

Informations qu'il en tire.

Dampier. 1699.

de Poiſſons, & qu'il s'y trouvoit auſſi de l'eau douce; que d'ailleurs le Port de Seſial offroit une bonne retraite, vingt lieues à l'Eſt de Laphao; qu'il étoit auſſi ſans Habitans, mais qu'il avoit une Riviere d'eau douce, & que ſi Dampier prenoit le parti de s'y rendre, on y enverroit des Inſulaires, avec des Beſtiaux, qu'ils troqueroient indifféremment pour toutes ſortes de Marchandiſes. On ajoûta qu'à l'Eſt de l'Iſle Ende, il trouveroit encore un fort bon Havre, & une Ville Portugaiſe, nommée *Larentuka*, où les rafraîchiſſemens ne lui manqueroient pas plus que le *Dammer*, eſpece de godron qui s'employe pour les Vaiſſeaux; mais qu'il y avoit quelque riſque à faire ce trajet ſans Pilote, parce que les marées étoient fort violentes entre l'Iſle d'Ende & celle des Solor. Enfin, que dans la ſeconde de ces deux Iſles, il y avoit quantité de Hollandois, qu'on y avoit bannis pour leurs crimes.

Ville Portugaiſe de Larentuka, dans l'Iſle d'Ende.

La curioſité de viſiter des lieux ſi peu connus des Voyageurs, joint au beſoin de carener le Vaiſſeau, tenta beaucoup Dampier de paſſer dans l'Iſle d'Ende, ſurtout lorſqu'après avoir fait viſiter le Port de Seſial, il eût appris que ce n'eſt qu'une méchante petite

Anſe, expoſée au vent du Nord; qu'il y a des Rochers de l'un & de l'autre côté de ſon entrée, & que le Canal eſt ſi étroit qu'on ne peut s'y engager ſans riſque. Mais les civilités des Portugais n'allant point juſqu'à lui accorder un Pilote, il prit le parti de retourner à Anabao. Le 23, il mit le Cap à l'Oueſt. Toute la Côte lui parut ſaine, & ſans aucun bas-fond. L'intérieur du Pays eſt plein de Montagnes; mais il s'y trouve de grandes Vallées, vers l'extrêmité Orientale.

Dîner du Gouverneur Hollandois.

Dampier arriva, le 27, dans la Baye de Cupang; & le lendemain, il mouilla dans la Rade d'Anabao, ſur vingt braſſes, fond vaſart, à trois milles de la Terre. Il y employa ſept ſemaines à ſe radouber, où à faire des proviſions; ſans ceſſe en garde contre les Inſulaires, qui ſans habiter les bords de cette Rade y viennent quelquefois en troupes, & cherchent le moyen de nuire à tous les Vaiſſeaux étrangers. Avant ſon départ, il eut à ſe louer des Hollandois. Le Gouverneur, revenu de ſes allarmes, lui donna un ſomptueux dîner dans le Fort. » La table, dit-il, fut couverte » du linge le plus propre, & de quantité » d'excellentes viandes. Les plats & les » aſſiettes étoient d'argent, ou de belle

DAMPIER. 1699.

» porcelaine. Je n'ai jamais été si magni-
» fiquement traité dans tous mes Voyages, ni avec tant d'ordre & de bienséance. Il me montra quelques tiroirs remplis de coquilles, les plus extraordinaires & les plus curieuses que j'eusse vûes de ma vie (25).

Préludes de la Mousson du Nord-Ouest.

Quoiqu'on attendît, de jour en jour, la Mousson du Nord-Ouest, elle n'étoit pas encore arrivée ; mais depuis près d'un mois, on voyoit paroître tous les jours des nuages fort noirs, & l'on entendoit gronder le tonnerre sur les Montagnes, où la pluie tomboit, sans s'approcher de la Rade. Dans les Bois mêmes, Dampier, qui s'exerçoit souvent à la Chasse, trouva quantité d'arbres abbattus & déracinés par la violence des vents, quoiqu'il n'en eût pas encore senti le moindre souffle.

Dampier quitte Timor.

Enfin l'on fit voile d'Anabao, le 12 de Décembre ; & la scène s'ouvre ici pour une Navigation d'autant plus curieuse, qu'elle conduit Dampier dans des lieues, dont le nom est à peine connu des autres Voyageurs.

Omba & Fetter.

En côtoyant l'Isle de Timor à l'Est, il vit paroître, vers la hauteur de Laphao, des nuages fort noirs au Nord-Ouest ; mais étant résolu de chercher la

(25) Pages 34 & précédentes.

Nouvelle Guinée à toutes ſortes de riſques, il continua intrépidement ſa route. Le 20, il apperçut l'ouverture, entre les Iſles Omba & Fetter; & le Courant l'ayant fait dériver ſix ou ſept lieues au Sud-Oueſt, pendant la nuit, il ne put traverſer cette embouchure avant le 22. Une exacte obſervation lui fit trouver que la Pointe Sud-Oueſt d'Omba eſt à huit degrés vingt cinq minutes de latitude, quoique dans ſes Cartes elle fut placée à huit degrés dix minutes. La véritable route d'Anabao tourne à l'Eſt, vingt-cinq degrés Nord, cent quatre-vingt-trois milles de diſtance. On découvrit, ſur la Pointe Nord-Eſt d'Omba, pluſieurs hommes & quelques jolies maiſons. L'après-midi, un tourbillon, accompagné de pluie, de tonnerre & d'éclairs, annonça l'arrivée de la Mouſſon.

DAMPIER. 1699.

Le 27, on eut la vûe de l'*Iſle Brûlante*, qui eſt aſſez haute, mais petite, à ſix degrés trente-ſix minutes de latitude Méridionale. Depuis la Mer, elle s'éleve en talus, juſqu'au ſommet de ſa Montagne, qui ſe diviſe en deux Pointes; & de l'entre deux, il ſortoit une prodigieuſe fumée. Le côté Septentrional offre de la verdure, mais tout le reſte eſt ſec & ſtérile. Dampier dirigea ſa

Iſle Brûlante.

DAMPIER. 1699.

route vers deux Isles, nommées les Tortues, qui étoient dans ses Cartes à cinquante lieues de l'Isle Brûlante, Nord-Est-Quart à l'Est. Le 28, il vit au Nord de sa route, deux petites Isles basses, qu'on nomme Lucaparros. Il ne se croyoit plus qu'à vingt lieues des Tortues; & le vingt-neuf se trouvant à leur latitude supposée, il cherchoit à les découvrir : mais il n'apperçut qu'une seule Isle vers le milieu du jour; & si c'étoit une des Tortues, elle n'étoit pas marquée juste, ni pour sa latitude, ni pour sa longitude. On trouva ici un degré deux minutes de variation Orientale. L'après-midi, faisant route Nord-Est Quart à l'Est, pour l'Isle qu'on avoit apperçue, on vit du haut du mât, à beaucoup plus de distance que les Tortues n'étoient dans les Cartes, deux Isles, dont l'une est une fort haute Montagne qui s'éleve en pointe, fendue au sommet comme l'Isle Brûlante, mais plus grande & plus haute. La seconde paroissoit longue & plate. On ne put douter que ce ne fût les Isles de Banda. Le lendemain après avoir eu peu de vent pendant la nuit, on vit à la pointe du jour, une autre Isle, haute & pointue, dont on ne se trouva bientôt qu'à huit lieues. Dampier la reconnut pour l'isle

Erreurs des Cartes maritimes.

Diverses Isles.

des Oiſeaux. Mais ſuivant ſon obſervation, les Cartes qui la mettent à cinq degrés neuf minutes, l'avancent trop au Sud de vingt-ſept milles.

Dampier. 1669.

La nuit ſuivante, il fit petites voiles, pour ne pas s'approcher trop de pluſieurs Iſles, qui ſe recourbent & forment une eſpece de demie lune, entre Ceram & Timor. Le jour les lui ayant fait découvrir, il les trouva plus éloignées de l'Iſle des Oiſeaux qu'il ne l'avoit cru. Un Courant, qui avoit ſa direction vers le Sud, ne lui permit de traverſer toutes ces Iſles, que vers le ſoir. Il doubla heureuſement la petite Watela. Ce ne fut pas ſans effroi, qu'il vit tomber d'un nuage noir, aſſez près du Vaiſſeau, une Trombe, accompagnée de quantité de pluie, de tonnerre & d'éclairs. Elle ne fut pas plutôt détachée du nuage, qui ſe diſſipa. L'Iſle de Koſiway, dont on eut longtemps la vûe, parut couverte de fumée juſqu'à la nuit.

Trombe qui tombe d'un nuage.

1700.

Le premier jour de Janvier, on découvrit la Terre de la Nouvelle Guinée; & le lendemain, on s'approcha de pluſieurs Iſles aſſez hautes, qui regnent devant la Côte. La Terre parut haute & unie, couverte de grands arbres fleuris & verdoyans, qui formoient un ſpectacle agréable. On courut à l'Oueſt de

Dampier arrive à la Nouvelle Guinée.

DAMPIER, 1700.

quatre Isles montagneuses, avec l'escorte de quantité de nuages noirs. Le 6, Dampier se voyant combattu par un gros Courant, prit le parti de jetter l'ancre sur trente-huit brasses, entre la Côte & une Isle d'une lieue de long, à trois milles de distance. La pointe de terre la plus Orientale qu'il eut en vûe, étoit Est-Quart au Sud demi-Sud, à trois lieues du Vaisseau, & la plus Occidentale, Ouest-Sud-Ouest Demi-Sud, à deux lieues, ce qui lui formoit comme un bassin fort tranquille. Avant la nuit, ses gens lui apporterent diverses sortes de fruits, qu'ils avoient trouvés dans les Bois, & une Poule, dont il admira la beauté. Elle étoit de la grosseur des plus gros Coqs. Son plumage étoit d'un bleu céleste avec une tache blanche, au milieu des aîles, environnée de quelques autres taches de couleur rougeâtre. Elle avoit, sur la tête, une grosse hupe de longues plumes, le bec de la forme de celui d'un Pigeon, les jambes & les pieds comme les Poules domestiques, avec cette seule différence que ses pieds étoient rougeâtres. Son jabot étoit rempli de petites Bayes; & ses œufs dont les Chasseurs n'avoient trouvé qu'un, sur l'arbre où elle nichoit, ressembloient à ceux de

Poules d'une beauté admirable.

nos plus grosses Poules. La Pêche ne fut pas moins heureuse. On prit, d'un seul coup de filet, trois cens cinquante-deux Maquereaux & quantité d'autres Poissons, entre lesquels il se trouva des Brochets, qui ressembloient beaucoup au Parracotta, mais qui avoient le muzeau plus long. On trouva aussi de fort bonne eau, mais nulle trace d'hommes. Cependant, on découvrit, dans une petite Anse, deux Barbecues, ou deux Grils de bois, qui sembloient n'être pas fort anciens, & les Perches en paroissoient taillées avec quelque instrument aigu; d'où l'on crut pouvoir conclure que les Habitans du Pays avoient l'usage du fer. Mais perdant l'espérance de trouver d'autres rafraîchissemens, Dampier fit lever l'ancre, pour s'avancer vers la Côte Septentrionale de la Baye. Il passa près d'une Isle qui n'est pas nommée dans les Cartes, & qu'il nomma Blanche, parce qu'elle offre quantité de rochers de cette couleur. Elle est d'ailleurs assez haute, remplie de Bois, longue d'une lieue, à cinq milles du Continent, dont elle se rapproche néanmoins par son extrêmité Occidentale. Sa situation est à trois degrés quatre minutes de latitude Méridionale, à cinq

Isle Blanche.

DAMPIER. 1700.

cens douze milles Eſt d'Anabao.

Le Courant avoit ici tant de force, qu'on employa trois jours à le combattre, pour doubler une pointe de Terre, après laquelle on fut délivré de cet obſtacle, & l'on fit route vers le Nord. La ſonde faiſoit trouver différentes profondeurs, mais toujours en diminuant juſqu'environ quatre lieues du Cap. A cette hauteur, on eut la vûe de quelques Iſles, qui paroiſſoient éloignées de quatre lieues à l'Oueſt. On s'en approcha, parce qu'on y vit de la fumée. Quelques Sauvages qui ſe laiſſerent attirer par des couteaux, des grains de verre & des haches, apporterent à bord quantité de racines & de fruits. Leur Iſle n'a pas de nom dans les Cartes : mais ils l'appellent Sabuda. Sa longueur eſt d'environ trois lieues, ſur deux milles de large. Elle eſt aſſez haute pour être apperçue d'onze ou douze lieues en Mer, & remplie de Rochers, au-deſſus deſquels on trouve une bonne Terre noirâtre, qui, ſans avoir beaucoup de profondeur, porte quantité de grands arbres, & toutes ſortes de racines & de fruits. Dampier y vit des Plantains, des Noix de Cocos, des Pommes de pin, des Oranges, des Papahs, des Patates, & d'au-

Iſle de Sabuda, & ſa deſcription.

tres grosses racines. Les Jacas sauvages y sont de la grosseur des deux poings, & d'un goût fort agréable. Le Libby croît dans les Vallées marécageuses de l'Isle, & les Insulaires en font une sorte de gâteaux. Dampier en acheta quarante, avec quelques Noix muscades, qui étoient dans leurs Coquilles, & qui paroissoient fraîchement cueillies; mais, soit qu'elles vinssent du terroir ou de quelque autre lieu, il ne put tirer cet aveu des Habitans. Entre les Animaux, il vit des Boubis, ou des Buses, des Guerriers, des Goldens, des Preneurs d'Ecrevisses, dont le plumage est d'un blanc de lait; de gros Pigeons, des Corneilles, qui ne différent des nôtres que par le dessous des aîles, qu'elles ont tout-à-fait blanc; de grosses Poules couleur de bleu-céleste, comme celle qu'on avoit tuée sur la Côte de la Nouvelle Guinée; & quantité de petits Oiseaux, qui lui étoient inconnus. Les Chauve-Souris n'y sont pas moins grosses que de jeunes Lapins. Par le cou, la tête, les oreilles & le museau, elles ressemblent au Renard. Leur poil est rude. Celui qu'elles ont autour du cou est d'un jaune pâle; mais il est noir sur la tête & sur les clavicules. Leurs aîles ont quatre pieds

DAMPIER. 1700.

de long, d'une extrêmité à l'autre. Elles jettent une odeur, aussi forte que celle du Renard. La position exacte de cette Isle est à deux degrés quarante-trois minutes de latitude Méridionale, à quatre cens quatre-vingt-six milles du Port d'Anabao. Elle est accompagnée de neuf ou dix autres petites Isles, qui se trouvent dans les Cartes.

Ses Habitans.

Ses Habitans paroissent une sorte d'Indiens, fort bazanés, qui ont les cheveux noirs & longs, & dont les usages approchent beaucoup de ceux de Mindanao. Outre cette espece, qui est la principale, Dampier y vit des Negres de la Nouvelle Guinée, qui ont les cheveux crêpus & cotonnés. La plûpart sont Esclaves, nuds & fort pauvres. Cependant leurs femmes ont une espece d'habit de toile de coton ; & leurs ornemens sont des bracelets, garnis de grains bleus & jaunes. Les hommes sont armés d'arcs & de fléches, de lances garnies d'un os pointu, & de sabres. Ils dardent le Poisson fort adroitement, avec une toupie de bois. Dampier admira leur esprit, dans la maniere dont ils le font venir sur l'eau (26).

(26) Ils ont, dit-il, une piece de bois joliment travaillée & peinte, de la figure d'un Dauphin ou de quelque autre Poisson. Ils l'attachent à une petite

Quoiqu'ils tirent leur principale ſubſiſtance de leurs Plantations, ils ont de grandes Chaloupes, qu'ils employent à faire le Voyage de la Nouvelle Guinée, où ils achetent des Eſclaves & de beaux Perroquets, qu'ils tranſportent à Goram, & pour leſquels ils tirent, en échange, des toiles de coton. Dampier acheta d'eux quelques Perroquets. Il leur propoſa de lui vendre auſſi quelques Eſclaves ; mais ils ne voulurent les troquer que pour des toiles de coton, qu'il n'avoit pas. Leurs Maiſons ſont ſi petites, qu'elles ne peuvent ſervir qu'aux beſoins eſſentiels de la nature. Il s'en trouve néanmoins de plus grandes, de l'autre côté de l'Iſle. Dans la difficulté de diſtinguer leur Religion, Dampier jugea ſeulement que ce n'eſt pas le Mahométiſme ; parce qu'ils bûvoient, ſans ſcrupule, des liqueurs fortes, dans la même coupe que les Anglois (27).

DAMPIER. 1700.

Leur Commerce.

Après avoir fait d'abondantes proviſions, il remit à la voile vers le Nord ; & les jours ſuivans il paſſa devant quantité de petites Iſles, entre pluſieurs

Cap Maho.

corde, & la plongent dans l'eau, avec un petit poids qui ſert à l'enfoncer. Quand ils la croyent aſſez bas ; ils la retirent tout d'un coup ; & le Poiſſon, qui monte après cette figure ne paroît pas plutôt ſur l'eau, qu'ils le dardent.

(27) *Ibid* pag 68.

DAMPIER. 1700.

bas-fonds, qui ne ſont pas dangereux. Le 4 de Février, il ſe vit à trois lieues du Cap Nord-Oueſt de la Nouvelle Guinée, que les Hollandois ont nommée le Cap Maho. On trouve, à la hauteur de ce Cap, une petite Iſle couverte de Bois, ſuivie de pluſieurs autres, au Nord & au Nord-Eſt. Cette partie de la Nouvelle Guinée eſt un Pays haut, enrichi de grands arbres fort verds. Le Cap même n'eſt pas fort élevé; mais il ſe termine en pluſieurs Pointes qui lui donnent, de loin, l'apparence d'un diamant, lorſqu'on ſe trouve vis-à vis la Pointe du milieu.

On s'approcha de la plus Occidentale des Iſles, ſans trouver de fond avec une ligne de cinquante braſſes. La Chaloupe, qui fut envoyée pour reconnoître un Banc de ſable, à moins d'un mille du rivage, rapporta un beau Petoncle (28), dont la coquille peſoit ſoixante-dix-huit livres. Comme il s'y en trouve un grand nombre, & de beaucoup plus gros, Dampier nomma cette Iſle, l'Iſle des Petoncles. Il y vit auſſi quantité de Pigeons & de groſſes Chauve-Souris. Le lendemain étant deſcendu dans une petite Iſle, à ſix ou ſept lieues de l'autre, il y trouva plus de

Pigeons & Petoncles.

(28) Semblable à ceux de l'Iſle Célebes.

Dampier. 1700.

Pigeons qu'il n'en avoit jamais vûs dans aucun endroit des Indes Orientales & Occidentales, & une si grande quantité de Petoncles, qu'une heure auroit suffi pour en remplir la Chaloupe. On en prit une, dont l'écaille vuide pesoit deux cens cinquante-huit livres (29). Le 7 de Février, on s'approcha d'une autre Isle, que Dampier nomme l'Isle du Roi Guillaume. Elle est fort haute, extrêmement chargée de Bois, & longue d'environ deux lieues & demie. Les arbres, dont la plûpart lui étoient inconnus, avoient non-seulement le feuillage très verd, mais étoient chargés de fleurs jaunes, ou blanches, ou couleur de pourpre, qui répandoient une odeur fort agréable. La plûpart ont la tige haute & droite, & de la même grosseur jusqu'au sommet.

Isle du Roi Guillaume.

On continua de courir à l'Est jusqu'au

(29) Il est important d'observer que le flux est ici à l'Ouest, & le reflux à l'Est, mais que le dernier est foible; ce qu'on ne cessa pas d'éprouver depuis l'Isle de Timor. Lorsque les vents sont à l'Est, il est impossible, sur cette Côte, d'avancer contre vent & marée. Ces vents d'Est ne firent que se renforcer pour Dampier, depuis environ deux degrés de latitude Méridionale; & plus il approchoit de la Ligne, plus il tournoit à l'Est. Il ajoûte que dans ce Parage, qui est au Nord du Continent de la Nouvelle Guinée, où le rivage court Est & Ouest, il trouva que le vent alisé souffloit de l'Est, quoique dans les plus hautes latitudes, il soit ordinairement Nord-Nord-Ouest, & Nord-Ouest. *Page* 72.

DAMPIER. 1700.

14, à la vûe de diverſes ouvertures, qui ſe préſentoient par intervalles ſur le rivage du Continent, mais dont le vent ne permettoit pas d'approcher. Enſuite, variant la route, pour doubler deux Caps, à vingt lieues de diſtance l'un de l'autre, on trouva quatre degrés de variation vers le dernier, qui étoit le Cap de Bonne-Eſpérance Auſtrale.

Iſles de la Providence & de Schouten.

Le vent, & la pluie étant diminués, on reconnut, le 15, une petite Iſle aſſez haute, qui fut nommée la Providence, & cinq lieues plus loin, au Sud, on vit celle qui porte le nom de Guillaume Schouten dans les Cartes. La terre en eſt haute; & dans ſa longueur, elle n'a pas moins de vingt lieues. Le 16, en paſſant la Ligne, on trouva ſix degrés vingt-ſix minutes de variation Orientale. Le Courant portoit au Sud, mais le 21, il changea au Nord, contre la véritable Mouſſon réglée, que Dampier attendoit ici, comme dans tous les autres Parages, parce qu'on approchoit de la pleine Lune. Le 22, un foible Courant tournoit au Sud. On eut le 24, un ſpectacle ſingulier. Deux Poiſſons, qui accompagnoient le Vaiſſeau depuis cinq ou ſix jours, apperçurent, comme les Anglois, un gros Serpent marin, & ſe

Combat d'un Serpent contre deux Poiſſons.

mirent à le pourſuivre. Ils étoient à peu près de la figure & de la grandeur des Maquereaux, mais de couleur jaune & verdâtre. Le Serpent, qui les fuyoit d'une grande vîteſſe, portoit la tête hors de l'eau; & l'un des Poiſſons s'efforçoit de lui ſaiſir la queue. Auſſi-tôt qu'il ſe retournoit, le premier Poiſſon demeuroit en arriere, & l'autre prenoit ſa place. Ils le tinrent long-temps en haleine, toujours attentif à ſe défendre en fuyant, jusqu'à ce qu'on les perdit tous de vûe (30).

DAMPIER. 1700.

Iſle orageuſe.

Le 25, Dampier donna le nom de Saint Mathias à une Iſle montagneuſe de neuf ou dix lieues de longueur. Sept ou huit lieues plus loin, à l'Eſt, il en découvrit une autre, longue de deux ou trois lieues, qu'il nomma l'Iſle orageuſe, parce qu'il eſſuya, le même jour, de violens tourbillons qui l'empêcherent d'y aborder. Elle eſt baſſe, unie, chargée de Bois; & vers ſa Pointe Sud-Oueſt, elle eſt jointe par une chaîne de Rochers, d'un mille de long, à une autre Iſle de moindre grandeur, qui n'eſt pas moins couverte de Forêts. L'impétuoſité du vent, qui ſautoit d'un point à l'autre, la pluie, les trombes, les éclairs, & toutes les horreurs de la

(30) *Ibid.* page 77.

DAMPIER. 1700.

Mousson, n'avoient pas permis jusqu'alors de se rapprocher du Continent. Cependant, le Ciel s'étant éclairci du côté de la Terre, on crut découvrir, le 26, à dix lieues de distance Sud-Sud-Est, le Cap de Solomaswer ; & le 27, après avoir traversé quantité de petites Isles basses & pleines de Bois, qui ne sont pas marquées dans les Cartes, on se vit à peu de distance de la Côte. La variation étoit alors de neuf degrés cinquante minutes. On avoit laissé, le matin, à la gauche du Vaisseau, une grande Isle fort haute, qui n'est pas plus de six lieues du Continent, & qui porte, dans les Cartes Hollandoises, le nom d'Isles Wishart.

Dampier aborde à la Nouvelle Guinée.

La Nouvelle Guinée est ici haute, montagneuse, & couverte de beaux arbres verds. On voyoit, sur le bord des Montagnes, quantité de grandes Plantations & de Champs défrichés, qui ne laisserent aucun doute que le Pays ne fût habité. Dampier brûloit de lier commerce avec les Sauvages. Représentons son embarras dans ses propres termes, pour animer, du moins par la variété, une Relation purement nautique. Ces Peuples n'avoient jamais vû d'Européens. » En abordant » au rivage, j'apperçus, dit-il, une » Pirogue :

Effet que sa vûe produisit sur les Habitans.

DAMPIER. 1700.

» Pirogue ; enſuite, deux, & trois :
» enfin j'en vis ſortir, de toutes les
» Bayes & les Anſes, un ſi grand
» nombre, que j'en comptai bientôt
» quarante-ſix. Elles s'approcherent ſi
» près de nous, que nous pouvions
» diſtinguer mutuellement nos ſignes,
» & même entendre le ſon des voix,
» quoique nous ne compriſſions rien
» au langage les uns des autres. Ces
» Barbares paroiſſoient nous exhorter
» à deſcendre. Mais n'oſant me fier à
» leurs diſpoſitions, ſurtout pendant
» une groſſe pluie, qui nous auroit ôté
» l'uſage de nos armes à feu, je
» voulus entrer dans une Baye, où
» j'étois réſolu de jetter l'ancre. Le vent
» étoit ſi fort, qu'il nous fit dériver.
» Cependant les Pirogues ne ceſſoient
» pas de nous ſuivre. Je montrois, aux
» Sauvages, des colliers de verre &
» des couteaux, pour engager les plus
» hardis à s'approcher. Ils paroiſſoient
» inſenſibles à mes offres. Je leur jettai
» un couteau, lié ſur un morceau de
» blanche, & une bouteille de verre
» bien bouchée, dans laquelle j'avois
» mis quelques grains. Ils s'en ſaiſirent,
» avec quelques marques de joie. Au
» reſte, ils ſe frappoient ſouvent le
» front de la main droite ; & de

DAMPIER. 1700.

» l'autre main, ils tenoient ſur leurs
» têtes un gros bâton noir; cérémonie
» fort nouvelle pour moi, que j'ex-
» pliquai néanmoins comme une ſigne
» d'amitié, & qui me fit ordonner à mes
» gens de les imiter. Si nous avancions
» vers le rivage, ils ſembloient nous
» applaudir; & lorſqu'ils nous voyoient
» prêts à nous écarter, ils fronçoient
» le ſourcil; mais ils continuoient de
» nous ſuivre & de nous montrer la
» terre du doigt. Enfin nous entrâmes
» dans l'embouchure de la Baye. On
» n'y trouva point de fond, à moins
» d'un mille du rivage. Le circuit du
» baſſin étoit d'environ trois milles.
» Dans l'incertitude du mouillage, je
» fus d'autant moins porté à m'y
» arrêter, que la nuit étoit proche, &
» qu'on voyoit paroître, à l'Oueſt, un
» gros nuage noir; ſigne infaillible de
» quelque nouvel ouragan. D'ailleurs,
» je me voyois ſuivi de plus de deux
» cens hommes, dans les Pirogues;
» & je n'en découvrois pas moins de
» quatre cens, qui bordoient les rives.
» J'ignore quelles étoient leurs armes,
» & quel pouvoit être leur deſſein;
» mais à peine eus-je viré de bord, que
» ceux des Pirogues nous lancerent une
» grêle de pierres, avec des machines

» dont je ne pus découvrir la forme. » Je les pris pour des frondes, & je » donnai à ce Parage le nom de Baye » des *Frondeurs*. Un seul coup de canon, » que je fis tirer aussi-tôt, les jetta » dans un étonnement qui arrêta leurs » hostilités, surtout lorsqu'ils virent » quelques-uns de leurs Compagnons » tués ou blessés par le boulet (31).

DAMPIER. 1700.

Baye des Frondeurs.

Le jour suivant, Dampier passa devant plusieurs Isles & vit plusieurs Bayes, d'où les Pirogues commençoient à sortir plus souvent, mais avec aussi peu d'inclination à l'aborder. D'épais nuages, qui rouloient sur le haut des Montagnes, & qui descendoient ensuite au pied, l'avertissoient de l'approche des ouragans. Son unique soin étoit alors de se jetter dans le premier abri. Le 3 de Mars, à cinq lieues d'une grande Isle, qui en a deux autres à son Nord-Est, il revit le Continent devant lui, & une autre grande Isle à sept lieues, vers laquelle il prit le parti de gouverner. Les Cartes Hollandoises la nomment l'Isle Garret-Denis. Son circuit est de quatorze ou quinze lieues. Elle est haute, montagneuse & couverte de Bois. Les Bayes sont bien garnies de Cocotiers. On y voit

Isle Garret-Denis.

(31) *Ibid.* page 32.

DAMPIER. 1700.

quelques petites Maisons, & quantité de Plantations sur les Collines. La Terre nouvellement défrichée paroissoit d'un brun rougeâtre. Le corps de l'Isle est environné de Pointes, qui rendent sa figure tout-à-fait irréguliere. Elle est à trois degrés dix minutes de latitude

Ses Habitans.

Méridionale. Ses Habitans sont noirs & robustes. Ils ont la tête grosse & ronde. Leurs cheveux courts & frisés, sont coupés différemment, & teints de rouge, de blanc & de jaune. Ils ont le visage rond & large, le nez gros & plat : ce qui ne rendroit pas leur figure désagréable, s'ils ne défiguroient l'un par des peintures, & l'autre par une cheville, de la grosseur du doigt, & longue de quatre pouces, dont ils traversent tellement leurs narines, que les deux bouts touchent à l'os des joues, & qu'à peine distingue-t-on le nez autour

Leur bizarre figure.

de son ornement. Leurs oreilles sont percées de grands trous, qui contiennent aussi des chevilles. Ils ont une adresse extrême à manier leurs Pirogues. Dampier admira l'art, avec lequel ces petits Bâtimens sont construits. Ils sont longs & étroits, avec des Boutdehors d'un côté (32). L'avant & l'arriere sont plus élevés que le reste, &

(32) Page 84.

toujours ornés de quelque ouvrage de ſculpture, qui repréſente un Oiſeau, un Poiſſon, ou une main peinte en relief. La reſſemblance en eſt aſſez vive, pour faire honneur à l'invention des Habitans. Ils ont de fort jolies Pagayes, dont ils ne ſe ſervent pas moins adroitement. Leurs principales armes ſont la lance, des épées de bois, des frondes, l'arc & les fléches. Dampier leur trouva beaucoup de rapport avec ceux qui l'avoient attaqué dans la Baye des Frondeurs, & ne douta point qu'ils ne fuſſent auſſi perfides. Leur langage paroiſſoit bien articulé. Ils répétoient ſouvent ces deux mots, *Vacouſi allamai*, en montrant le rivage de la main. Leurs témoignages d'amitié conſiſtent à mettre ſur leur tête un gros bâton, ou une branche d'arbre chargée de feuilles, en ſe frappant ſouvent le front.

Le lendemain, à la faveur d'un bon vent, on arriva, ſous une Iſle haute, de quatre ou cinq lieues de circuit, couverte de Bois, & riche en Plantations ſur le penchant des Collines. Sa poſition eſt à trois degrés vingt-cinq minutes de latitude; & ſa diſtance Méridienne du Cap Maho, d'environ treize cens ſeize milles. On découvre, à ſon Sud-Eſt, trois ou quatre petites Iſles,

DAMPIER. 1700.

remplies de Forêts & de Cocotiers ; l'une pointue, l'autre basse & plate. A son Nord, on en voit une autre de hauteur médiocre, mais d'un plus grand circuit. Dampier choisit son passage, entre celle-ci & celle que les Cartes Hollandoises

Isle d'Antoine Cave.

nomment l'Isle d'*Antoine Cave*. Il est persuadé que les Hollandois n'ont jamais vû les deux autres, non plus que celles qui sont au Nord de l'Isle Garret-Denis.

Cependant les Canots continuoient de le suivre ; & les Bayes étoient couvertes d'hommes, qui marchoient à mesure qu'ils voyoient avancer le Vaisseau. Quelques-uns même tenterent de le joindre à la nâge ; mais ils demeurerent bien loin par derriere. En arrivant à la Pointe Nord-Est, il trouva un furieux Courant, qui portoit au Nord-Ouest, & qui l'entraîna vers

Hardiesse de quelques Insulaires.

l'Isle basse. Trois Insulaires eurent ici la hardiesse de s'approcher dans une Pirogue. On leur donna un couteau, un petit miroir, & un collier de verre, qu'ils prirent avidement. Dampier fit mettre, devant leurs yeux, des Citrouilles & des écailles de Cocos, en les invitant, par des signes, à lui apporter des mêmes fruits. Ils se hâterent d'offrir trois Cocos, qu'ils avoient dans leur Pirogue. On leur fit voir ensuite

des Noix mufcades, & leurs fignes firent juger que leur Ifle en produifoit. On leur montra auffi de la Poudre d'or, qui ne parut pas leur être inconnue. Ils s'écrierent *Manil, Manil*, en tournant le doigt vers le rivage. Quelques autres Canots ayant voulu s'approcher à leur exemple, Dampier conclut, de quelques différends qui s'éleverent entr'eux, qu'ils avoient pris querelle par un mouvement de jaloufie. Leur couleur étoit noire, & leur taille fort haute. Ils avoient le corps bigarré de peintures, les cheveux frifés, & les narines lardées de groffes chevilles.

DAMPIER. 1700.

En gouvernant au Sud-Sud-Eft, depuis leur Ifle, on eut à vaincre un Courant fort rapide; quoiqu'on ne l'apperçût que dans quelques endroits, où l'on voyoit flotter des troncs d'arbres avec leurs branches. Dampier en fit iffer un, pour en faire de petites buches qu'il deftinoit au feu : mais on le trouva rongé de vers, dont quelques-uns étoient en vie, & de la groffeur d'une plume d'Oie. Ils avoient plus d'un pouce de longueur, & leur tête paroiffoit incruftée d'une écaille fort mince.

Ifle Saint Jean.

On arriva près d'une Ifle, que les Hollandois ont nommée Saint Jean, & qui fut laiffée au Nord. Son circuit eft de

DAMPIER. 1700.

neuf ou dix lieues. Elle présente quantité de Plantations ſur les Collines, de longues allées de Cocotiers, & des Bocages épais ſur le bord des Bayes. Les Canots qu'on en vit ſortir reſſembloient à ceux des Iſles précédentes, & le langage des Inſulaires parut le même. A la Pointe de cette Iſle, Dampier n'en appercevant plus d'autres à l'Eſt, & voyant peu de ſûreté à s'arrêter dans celles qu'il avoit vûes, parce qu'elles lui paroiſſoient trop peuplées, revint au projet de continuer ſes découvertes ſur le Continent. Les vents d'Oueſt n'étoient pas éloignés de leur fin; c'eſt-à-dire, que la belle ſaiſon approchoit; & lorſqu'il pourroit ſuivre la Côte ſans danger, il ſe flattoit d'y trouver facilement de l'eau & du bois, qui étoient les ſeuls beſoins.

Cap de Saint George.

Le 8 de Mars, après avoir découvert de la fumée dans quelques endroits du Continent, on s'en approcha ſans découvrir aucune ouverture; mais la Terre parut haute, & remplie de Bois, mêlés de quelques Savanes. On voyoit, au Sud, un Cap, au-delà duquel le rivage ceſſoit de ſe montrer: ce qui fit juger qu'il tournoit à l'Oueſt. Ce Cap eſt au cinquiéme degré deux minutes de latitude Méridionale, & ſon Méridien à deux milles deux cens quatre-vingt-dix

milles du Cap Maho. Du même côté, plusieurs Pointes, qui avancent dans la Mer, forment autant de jolies Bayes. On découvrit le lendemain, à une lieue du Cap au Nord, une petite Isle ronde, assez haute, qui renferme une grande & profonde Baye. Dampier donna au Cap, le nom de Cap Saint George. Le rivage court ensuite Ouest-Nord-Ouest, l'espace d'environ dix lieues; c'est-à-dire, aussi loin que la vûe peut s'étendre. Mais une Terre, qu'on avoit jugée à son Ouest, étoit un autre Cap à cette distance. Dans l'intervalle, on trouve une Baye de plus de vingt lieues de profondeur, au fond de laquelle on voit quelques Pointes, qui ressemblent à des Isles. Le lendemain, Dampier apperçut d'autres Terres au Sud-Est de la Pointe Occidentale. Il donna le nom d'Isle Saint George, à l'Isle, qui est vis-à-vis du Cap, & le nom du même Saint à la Baye, qui est entre le Cap & la Pointe Occidentale. Dans la vûe qu'il avoit de faire honneur, à sa Patrie, de ses nouvelles découvertes, il observe ici qu'il s'en faut environ dix lieues que les Cartes Hollandoises n'aillent aussi loin que ce Cap.

DAMPIER. 1700.

A moins d'une lieue du rivage, qui

Cap d'Orford.

DAMPIER. 1700.

est assez haut & rempli de Forêts, on n'apperçut point de Plantations; mais, le 11, au matin, on découvrit une Montagne brûlante, ronde, haute, pointue au sommet, comme sont la plûpart des Volcans, & qui exaloit quantité de fumée. Le 12, on passa près du Cap Sud-Ouest de cette Baye, qu'on laissa au Nord. Dampier le nomma Cap d'Orford, à l'honneur du Seigneur de ce nom. Il est à dix-huit lieues du Cap Saint George, au Sud-Ouest (33). Le rivage s'étend ensuite Nord Ouest Quart à l'Ouest. La variation Orientale est ici de neuf degrés. Des deux côtés du Cap, d'Orford, on voit plus de Savanes que de Bois, & la Terre la plus haute est au Nord-Ouest. Le Cap même est une Pointe plate, d'une hauteur médiocre, avec une Plaine au-dessus. En continuant de suivre la Côte Sud-Ouest, pour trouver l'occasion de faire du bois & de l'eau, elle parut haute & montagneuse, mais moins couverte d'arbres que l'autre côté du Cap.

Baye profonde, & danger que Dampier y court.

Le 14, à la vûe d'une Baye assez profonde, & de quelques Isles qui la couvrent, Dampier se flatta d'y pouvoir

(33) Le Cap Orford, est à cinq degrés vingt-quatre minutes de la même latitude, & quarante-quatre milles Ouest du Méridien du Cap Saint George.

mouiller en ſûreté. Il vit de la fumée dans quelques endroits, & toutes les apparences ſembloient lui promettre de l'eau douce. A peine eût-il paſſé la Pointe de la Baye, qu'il vit quantité de Cocotiers & de Maiſons. Lorſqu'il fut à cinq ou ſix milles du Rivage, ſix Chaloupes, chargées d'environ quarante hommes, vinrent obſerver le Vaiſſeau. On leur fit ſigne de retourner à Terre. Leur curioſité n'en devenant que plus vive, ils feignirent de ne rien entendre. Dampier tira un coup de fuſil, qui les fit ramer de toutes leurs forces pour s'éloigner. Mais trois autres Chaloupes s'approcherent du côté opposé; l'une fort grande, bien bâtie, montée d'environ quarante hommes; & les deux autres plus petites. Auſſi-tôt, on en vit paroître une quatriéme, auſſi grande que la premiere & remplie de Sauvages armés, qui venoient du fond de la Baye. Dampier ne douta point que leur deſſein ne fût de l'attaquer. Il tira un coup de fuſil, ſur la premiere des deux grandes Chaloupes, qui étoit la plus proche du Vaiſſeau. Le coup n'étoit qu'à plomb; mais quelque grains, qui ſe firent ſentir aux Sauvages, les obligerent de recourir à leurs rames. Cependant ne s'étant retirés

DAMPIER. 1700.

Son adresse l'en délivre.

que pour se joindre aux autres, Dampier, que le calme empêchoit d'avancer, prit le parti de faire tirer un coup de canon à grosse dragée ronde & quarée, qui, tombant autour d'eux, parut leur causer beaucoup d'effroi. Ils prirent aussi-tôt la fuite. On profita d'un petit vent, pour s'avancer vers la Pointe, quoiqu'elle fût chargée d'un grand nombre d'hommes, qui étoient dispersés sur les Rochers. Un second coup de canon les épouvanta beaucoup aussi. Enfin, Dampier, appercevant le long des Côtes quantité d'autres Sauvages, assis sous des arbres, fit tirer un troisiéme coup, qui leur causa la même terreur. Son dessein n'étoit que de se faire assez redouter, dans un Pays si peuplé, avec peu de confiance à l'humanité des Habitans, pour faire tranquillement de l'eau & du bois. Cette conduite eut tant de succès, qu'ayant envoyé ses deux Chaloupes à l'embouchure de la Riviere, il les vit revenir, avant la nuit, avec quelques tonneaux d'eau fraîche ; & le jour suivant, il eut la même facilité à s'en procurer.

Comment on tâche d'apprivoiser les Sauvages.

Mais ses gens observerent que les Sauvages avoient quantité de Porcs, d'Yams, & d'excellentes racines. Ce

récit fit prendre la résolution de s'arrêter quelques jours de plus. On s'occupa le lendemain, sans obstacle, à faire du bois. Trente ou quarante Habitans, que le hasard fit passer par le lieu du travail, donnerent d'abord quelques marques de crainte. On les rassura par des signes d'amitié, qui leur firent continuer tranquillement leur chemin. Les Hommes avoient des plumes de diverses couleurs, autour de la tête, & des lances à la main. Les femmes ne portoient aucun ornement, & n'avoient, pour couvrir leur nudité, que de petites branches vertes, passées, devant & derriere, dans un cordon qui leur servoit de ceinture. Elles portoient, sur la tête, de grandes corbeilles remplies d'Yams. Dampier observa constamment, parmi ces Nations barbares, que les femmes portent les fardeaux, tandis que les hommes marchent les premiers, sans aucun autre embarras que celui de leurs armes (34).

DAMPIER. 1700.

On visite leurs Habitations.

Des apparences si tranquilles ayant augmenté la hardiesse des Anglois, quelques-uns s'avancerent jusqu'aux premieres Habitations. Les Sauvages avoient cueilli toutes les Noix de cocos & conduit leurs Porcs à l'écart.

(34) *Ibid.* Pages 95 & précédentes.

DAMPIER. 1700.

On demanda, par divers ſignes, à quelques Vieillards, qui ne s'étoient pas éloignés du Village, ce que leurs Beſtiaux étoient devenus. Ils montrerent, du doigt, quelques Maiſons au fond de la Baye ; & pour donner apparemment un témoignage de leur bonne foi, ils imiterent en même-temps le cri naturel des Porcs & des Chevres. Ils tenoient auſſi la main étendue horizontalement, à différentes hauteurs de Terre, pour marquer ſans doute qu'il y en avoit de différentes tailles. Dampier entreprit de viſiter lui-même quelques-uns de leurs Villages. Il en parcourut trois, qu'il trouva déſerts. Ses Officiers & tous ſes gens le preſſerent beaucoup de les envoyer au fond de la Baye, où ils ſe flattoient de trouver des Beſtiaux. » J'avois peine, dit-il, » à leur accorder cette liberté, dans la » crainte qu'ils ne traitaſſent trop mal » les Habitans du Pays. A deux heures, » il s'éleva quantité de nuages noirs, & » j'eſpérois que cette vûe les détourne» roit de leur entrepriſe. Mais ils furent » ſi preſſans, que je fus obligé d'y con» ſentir. Je leur donnai des Clincaille» ries, en leur recommandant ſur toutes » choſes d'employer les voyes de la » douceur, & de garder des précautions

Entrepriſe violente des Anglois.

Dampier. 1700.

» pour leur propre ſûreté. L'endroit de » la Baye, où ils devoient ſe rendre, » étoit à deux milles du Vaiſſeau. Lorſ- » qu'ils furent partis, je me diſpoſai à » les ſoutenir avec ma groſſe artillerie. » Ils ſe préſenterent hardiment au ri- » vage; mais les Habitans s'oppoſerent » à leur deſcente, & ſecouerent leurs » lances d'un air menaçant. Quelques- » uns mêmes eurent l'audace d'entrer » dans l'eau, avec leurs armes. Les » ſignes d'amitié & la vûe des curioſités » parurent peu les toucher. Mes gens, » qui étoient réſolus d'obtenir des » proviſions à toute ſorte de prix, » tirerent quelques coups de mouſquet, » pour les effrayer; & ce bruit, qu'ils » avoient appris à redouter, fit diſpa- » roître en un moment le plus grand » nombre: cependant, il en reſta plu- » ſieurs, qui tinrent ferme dans une » poſture aſſez guerriere. Enfin, un » nouveau coup de mouſquet, dont » un des plus hardis fut bleſſé au bras, » & qui lui fit abandonner ſon Bou- » clier acheva de les mettre tous en » fuite. Mes gens deſcendirent; & trou- » vant, autour des Maiſons, quantité » de Porcs apprivoiſés, ils en tuerent » neuf, qu'ils ſe hâterent d'apporter à » bord. Je ne les empêchai point de

DAMPIER. 1700.

» retourner, sur le champ, au même » lieu; & vers le soir, ils revinrent avec » huit autres Porcs.

Réparation que Dampier fait aux Sauvages pour le vol de ses gens.

Dampier, se reprochant, au fond, d'avoir enlevé le bien d'autrui avec un peu de violence, fit mettre, dans un petit Canot des Indiens, qui se trouva sur le rivage, deux haches, deux couperets, six couteaux, six miroirs, un gros paquet de colliers, & quatre bouteilles de verre : dédommagement assez foible pour leurs pertes. Cette Baye est à six degrés dix minutes de latitude Méridionale, & à cent cinquante & un milles Ouest du Méridien du Cap Saint George. Dampier la nomma le Port de Montaigu, du nom, dit-il, de son Protecteur. Le Pays est montagneux, rempli de Bois, de Vallées & d'agréables Ruisseaux. La Terre des Vallons est profonde & jaunâtre; mais celle des Collines est d'un brun fort obscur, peu profonde, & pierreuse au-dessous, quoique d'une fécondité admirable pour les Plantations. Si les arbres n'y sont pas épais, la verdure en est très vive. Quelques-uns étoient chargés de fleurs, d'autres, de Bayes; & d'autres, de gros fruits, de plus d'une espece, qui étoient inconnus aux Anglois. Les Cocotiers y croissent parfaitement; &

Productions du Pays.

que leurs noix ſoient d'une groſſeur médiocre, le lait & le noyau en ſont fort épais & d'un goût très agréable. On y trouve du Gingembre, des Yams & des racines potageres. Les Anglois de l'Equipage n'y virent point d'autres Animaux à quatre pieds, que des Porcs & des Chevres; mais les Pigeons, les Perroquets, les Cockedores & les Corneilles y ſont des Oiſeaux fort communs &, parmi quantité de petites eſpeces, on en diſtingue une qui eſt de la groſſeur de nos Merles. La Mer & les Rivieres abondent en Poiſſon: mais les Anglois ne prirent que des Cavallis, des Poiſſons à queue jaune, & des Raies ſauteuſes.

Après avoir quitté cette Baye, le 22 de Mars, ils découvrirent, le 24, une Terre haute, vers le Nord-Oueſt, demi-Oueſt, à l'Oueſt de laquelle, un peu vers le Sud, on appercevoit, quelque choſe qui avoit l'apparence d'un rivage. Dans l'incertitude, on gouverna toute la nuit à petites voiles. Vers minuit on vit paroître, au Nord-Oueſt Quart à l'Oueſt, un grand feu, qui s'élevoit en forme de colonne, quelquefois fort haut, l'eſpace de trois ou quatre minutes, & qui s'abbaiſſoit enſuite pendant la même durée. Quelquefois,

DAMPIER. 1700.

à peine étoit-il visible, jusqu'à ce qu'il recommençât avec une nouvelle force.

Volcan prodigieux.

Dampier après avoir employé plus d'une heure à l'observer, reconnut à ses intervalles, que c'étoit une Isle brûlante. On fit route vers cette Isle; & le lendemain, on en découvrit quantité d'autres, la plûpart basses & petites, environnées de bancs de sable. Le soir, on étoit à trois lieues du Volcan, & à deux lieues du Continent. Le Canal parut fort bon entre les deux Côtes, & la sonde y fit trouver cinquante-deux brasses d'eau, fond de sable & de vase. On prit au Nord, pour sortir de ce Détroit.

Sa Description.

L'Isle vomit du feu & de la fumée pendant toute la nuit. A chaque secousse, on entendoit un bruit aussi terrible que celui du tonnerre. Il étoit suivi d'une éruption de flammes, les plus terribles que Dampier eût jamais vûes. Il ne comptoit pas plus d'une minute, entre les intervalles des secousses. Elles n'étoient pas toutes de la même force; mais les plus foibles jettoient quantité de feux, & les autres produisoient une grosse flamme, d'une hauteur surprenante, accompagnée d'un épouvantable mugissement. On voyoit alors une grande traînée de feu, qui couroit jusqu'au pied de la Montagne, & même jusqu'au

DAMPIER. 1700.

rivage. C'étoit de ſa trace, qu'on voyoit ſortir, pendant le jour, beaucoup de fumée, qui venoit ſans doute de la matiere ſulphureuſe qu'on avoit vûe ſortir en flamme pendant la nuit, & qui augmentoit ou diminuoit ſuivant la quantité de cette matiere. Le ſoupirail du Volcan étant au Sud, on ceſſa d'appercevoir le feu, lorſqu'on fut à l'Oueſt de l'Iſle. Sa poſition eſt à cinq degrés vingt-trois minutes de latitude Méridionale, & à trois cens trente-deux milles Oueſt du Méridien du Cap Saint Georges (35).

Paſſage découvert par Dampier.

La Partie la plus Orientale de la Nouvelle Guinée n'eſt éloignée que de quarante milles à l'Oueſt de cette étendue de Pays. Quoiqu'elle s'y trouve jointe dans les Cartes, Dampier trouva ici un paſſage entre deux, avec quantité d'Iſles, dont les plus grandes ſont au Nord de ce Détroit. Le Canal eſt bon entre les Iſles & la Terre, à l'Eſt. Cette partie Orientale de la Nouvelle Guinée eſt haute & montagneuſe. Elle ſe termine, au Nord-Eſt, par un grand Promontoire, que Dampier nomma le Cap du Roi Guillaume. Il y apperçut de la fumée en divers endroits; & l'ayant laiſſée à la gauche du Vaiſſeau, il ſuivit la Côte à l'Eſt, qui ſe termine par deux

(35) *Ibidem* pages 100 & 101.

DAMPIER. 1700.

Caps, éloignés entr'eux de six ou sept lieues. Dans l'enceinte de chacun, deux belles Montagnes s'élevent par degrés depuis le rivage. Elles sont entremêlées de Bois, dont les arbres sont fort verds, & des Champs que l'Auteur compare aux Prés les plus unis d'Angleterre.

Nouvelle Bretagne découverte & nommée par Dampier.

Après avoir tourné vers les Isles, l'Equipage eut long-temps les yeux fixés au Nord, sans y pouvoir découvrir aucune Terre; ce qui fit conclure, avec certitude, qu'on avoit passé au travers d'un Canal, & que l'étendue de Pays qui est à l'Est ne touche pas à la Nouvelle Bretagne. Il donna celui de Glocester au Cap Nord-Ouest, & celui d'Anne au Cap Sud-Ouest. Le corps de cette grande Isle, qu'il nomma la Nouvelle Bretagne, est à quatre degrés de latitude Méridionale. Sa partie la plus au Nord est à deux degrés trente minutes; & celle qui est le plus au Sud, à cinq degrés trente minutes. Son étendue, de l'Est à l'Ouest, est d'environ cinq degrés dix-huit minutes de longitude. Elle est haute & montagneuse dans presque toutes ses parties, avec de grandes Vallées, qui paroissoient aussi fertiles que les Montagnes. Les arbres, dans la plûpart des cantons que Dampier observa,

Cap de Glocester & Cap d'Anne.

DAMPIER. 1700.

Jugement de l'Auteur sur la Nouvelle Bretagne.

ſont hauts, gros & touffus; les Habitans en grand nombre, de belle taille, robuſtes, & naturellement fort hardis. A juger des productions du Pays par celles du Port Montaigu, il y a beaucoup d'apparence que cette Région en peut fournir d'auſſi riches qu'aucune autre Partie du Monde, & qu'il ne ſeroit pas difficile de lier un Commerce reglé avec les Habitans. Mais les circonſtances ne permirent point à Dampier de le tenter *(36)*.

Le lendemain, ſe trouvant à l'Oueſt de l'Iſle Brûlante, il continua ſa route au Sud, vers une Iſle haute, & longue de dix ou douze lieues, qu'il nomma l'Iſle du Chevalier Rook. Il vit auſſi quelques autres Iſles à l'Oueſt. La néceſſité de ſe radouber lui en fit choiſir une petite, au Nord-Oueſt, aſſez près de la longue, qu'il avoit devant lui; & s'étant aſſuré d'un bon mouillage, entre trente & quarante braſſes, dans l'enceinte d'une chaîne de Rochers, qui forme une demie-Lune du Nord de l'Iſle au Sud-Eſt, il prit la réſolution de s'y arrêter. Mais un travail, dont il prévit la longueur, lui fit bientôt craindre de ne pouvoir tenir ce Parage, parce que les vents d'Oueſt ſouffloient

(36) *Ibidem* pages 102 & précédentes.

DAMPIER. 1700.

déja. Il ſe vit obligé de lever l'ancre, le ſixiéme jour, & de tourner vers deux Iſles, l'une à quatre lieues de l'autre, pour traverſer le Canal qui les ſépare. Il nomma la plus Méridionale, l'Iſle Longue, à cauſe de ſa longueur, qui eſt bornée à chaque bout par une haute Montagne. La plus Septentrionale, eſt ronde & haute. Elle s'éleve, au ſommet, en pluſieurs Pointes, qui ont quelque reſſemblance avec une Couronne; ce qui lui fit donner le nom d'Iſle de la Couronne. Ces deux Iſles forment une très agréable Perſpective, entremêlée de Champs & de Bois, dont les arbres ſont extrêmement verds & quelques-uns chargés de fleurs blanches. Celle de la Couronne eſt environnée de Bancs & de quantité de Rochers, qui s'avancent plus d'un mille en Mer. Le même jour, on découvrit une autre Iſle au Nord-Oueſt Quart-d'Oueſt; & paſſant à ſon Nord, on apperçut une ouverture d'environ deux lieues, qui la ſépare à l'Oueſt, d'une autre, avec laquelle on l'avoit crue jointe dans l'éloignement.

Iſle Longue.

Iſle de la Couronne.

Autres Iſles ſans nom.

Le Mardi, ſecond jour d'Avril, on vit à l'Oueſt une Iſle haute & pointue, qui ſembloit jetter de la fumée, du ſommet d'une Montagne. Le 3, on

passa au Nord de l'Isle Brûlante, sans en voir la flamme, parce que le soupirail est au Sud. Ensuite on découvrit trois autres Isles, & quelques Terres au Sud, sans pouvoir distinguer si c'étoient des Isles ou une partie du Continent. Toutes ces Isles sont hautes, remplies de beaux arbres, & d'agréables Savanes, sans en excepter l'Isle Brûlante, dont le terroir est fort beau jusqu'au deux tiers de sa hauteur. On vit encore une autre Isle, d'où il sortit tout d'un coup une grosse fumée, qui s'évanouit presqu'aussi-tôt. On apperçut aussi, entre les Isles, trois petits Vaisseaux garnis de voiles, dont il avoit paru jusqu'alors que l'usage étoit tout-à-fait inconnu aux Habitans de la Nouvelle Bretagne.

DAMPIER. 1700.

Le temps devenoit fort variable; tantôt clair, tantôt couvert de nuages, rouges ou noirs, qui finissoient par des vents orageux, ou par de grosses ondées de pluies. Dampier crut son Vaisseau menacé d'une Trombe, qui lui parut plus surprenante que toutes celles qu'il avoit vûes. Il la décrit avec admiration. » Un quart d'heure après le » lever du Soleil, il étoit tombé une » grosse pluie au-dessus du vent. Un » Matelot s'écria tout d'un coup qu'il

Trombe surprenante.

DAMPIER. 1700.

» voyoit quelque chofe d'extraordinaire, » qu'il ne pouvoit diftinguer. Bien-tôt » on apperçut clairement une Trombe, » qui fe formoit à un quart de mille » du Vaiffeau, & contre le vent. On » redoubla de voiles pour l'éviter. Elle » vint avec une extrême vîteffe ; & fans » qu'on vît le nuage qui le caufoit, elle » attira une colonne d'eau, à la hauteur » de fix ou fept verges. Dans l'efpace » de quatre ou cinq minutes, elle fut » à la longueur d'un cable du Vaiffeau, » où cette dangereufe proximité répandit » beaucoup d'effroi. Dampier vit alors » la longue traînée d'un nuage pâle, » qui élevoit l'eau, & qui étoit auffi » large qu'un Arc-en-ciel. L'extrêmité » fupérieure étoit fort haute, mais fans » aucune apparence de noirceur ; ce qui » fit le principal étonnement de tous » les anciens Matelots. Elle paffa fous » le vent, à fort peu de diftance ; & » crevant enfuite, elle ne produifit pas » d'autre effet qu'une grande agitation » de l'air, qui fe fit vivement fentir » autour du Vaiffeau (37).

Les Courans étoient très rapides à l'Eft ou à l'Oueft, quoiqu'on ne fût jamais à plus de vingt lieues de la Terre ; & comme il n'y avoit pas d'apparence

(37) *Ibid.* page 106.

qu'ils

qu'ils puſſent venir du rivage, Dampier conclut, avec beaucoup de vraiſemblance, que la Terre eſt ici ſéparée, c'eſt-à-dire, qu'il y a un Paſſage au Sud, & que depuis le Cap Guillaume, on ne voit qu'une Iſle, ſéparée de la Nouvelle Guinée par quelque Détroit, comme la Nouvelle Bretagne. Cependant il ne donne cette idée que pour une conjecture (38).

Odeur de l'Iſle Guillaume.

Le 14, paſſant à la hauteur des Iſles de Schouten & de la Providence, il eut toujours un Courant fort rapide, qui portoit au Nord-Oueſt. Le 17, on vit, ſur le Continent, une haute Montagne, qu'il n'avoit point encore apperçue, & dont la pointe exhaloit beaucoup de fumée. L'après-midi, on découvrit l'Iſle du Roi Guillaume; & le calme ayant arrêté le Vaiſſeau pendant toute la nuit à deux milles du rivage, on ne ceſſa point de ſentir une odeur très agréable. Le lendemain, à deux lieues de la même Iſle vers l'Oueſt, on trouva des tournans ſi dangereux, que le Vaiſſeau y pirouettoit ſans aucun vent. On ne put s'en tirer qu'à la faveur d'un ſouffle aſſez vif, qui ſe leva tout d'un coup. Ces Tournans n'étoient pas fixes dans un même lieu. Ils ſembloient vol-

Tournans extraordinaires.

(38) Page 107.

DAMPIER. 1700.

tiger de la maniere la plus étrange, & l'on y voyoit quelquefois écumer l'eau avec un bruit terrible, qui portoit à croire qu'elle se précipitoit dans un gouffre. Dampier y fit jetter la sonde; mais elle ne trouva point de fond. Le 18, on se vit au Sud du Cap Maho. Suivant le denier calcul de l'Auteur, il est à cinquante minutes de latitude Méridionale, & à douze cens quarante-trois milles du Cap Saint George. L'Isle de Saint Jean est à quarante-huit milles à l'Est de ce dernier Cap. Ainsi, joignant cette distance à celle qui est entre ces deux Caps, c'est douze cens quatre-vingt-onze milles, & le terme le plus éloigné où Dampier eut porté sa course à l'Est. En allant, il avoit compté que la distance Méridienne entre le Cap Saint George & le Cap Maho, étoit de douze cens quatre-vingt-dix milles; mais, à son retour, il n'en trouva que douze cens quarante-trois, c'est-à-dire, quarante-sept milles de moins. Il croit pouvoir attribuer cette différence aux Courans, qu'il eut à combattre en revenant sur ses traces. L'Isle du Roi Guillaume est à vingt & une minutes de latitude Méridionale, & se fait voir distinctement lorsqu'on est à la hauteur du Cap Maho.

Dernier terme de Dampier à l'Est.

Le lendemain, à la vûe d'une grande ouverture dans les Terres, & d'une Isle qui se présenta au côté Méridional, il y fit voile, dans l'espérance d'y jetter l'ancre. Mais, à deux lieues de cette Isle, un vent d'Ouest, qui lui boucha directement l'ouverture, l'obligea de gouverner au Nord. Il y vit plusieurs Bayes profondes, où les vagues formoient beaucoup d'écume. La sonde n'y trouva point de fond, & l'on reconnut que l'agitation des flots ne venoit que d'une marée.

DAMPIER. 1700.

Son retour par une route inconnue.

Enfin le vent, qui sembloit tourner à l'Est, comme on devoit s'y attendre dans cette saison, détermina Dampier à regler sa route suivant les circonstances, plutôt que de revenir, par le même chemin, contre la Mousson, qui ne pouvoit manquer de lui être long-temps opposée. Il avoue néanmoins qu'il connoissoit les dangers de la route qu'il avoit déja faite, & qu'il ignoroit ce qu'il avoit à craindre dans celle qu'il vouloit entreprendre.

Peintures de sa situation.

» Je me voyois, dit-il, dans un Canal » de huit ou dix lieues de large, avec » une rangée d'Isles au Nord, & une » autre au Sud, sans y pouvoir trouver » de fond. Le 22 d'Avril, j'envoyai ma » Chaloupe vers une des Isles du Nord,

DAMPIER. 1700.

» & je ſuivis la même route avec le
» Vaiſſeau. Mes gens y trouverent fond,
» à la longueur d'un cable de terre;
» mais ils tomberent enſuite entre des
» Rochers de Corail. Ils ne virent pas
» d'autre Oiſeau, à terre, qu'une Per-
» ruche, bigarrée de diverſes couleurs,
» ni d'autre eau que celle d'un Etang
» ſalé. Cette Iſle eſt d'une hauteur
» médiocre, fort pierreuſe, & couverte
» de grands arbres, dont les racines
» courent nues le long des Rochers.
» Le 24, après avoir paſſé ſur un Banc,
» où nous n'avions que cinq braſſes &
» demie d'eau, & d'où je fus obligé de
» nous faire touer par la Chaloupe,
» nous trouvâmes d'étranges marées,
» qui formoient des Courans, & qui
» enfloient les vagues avec tant de bruit,
» qu'on les entendoit venir d'un mille.
» La Mer paroiſſoit entrecoupée autour
» du Vaiſſeau, & s'agitoit ſi violem-
» ment, qu'il n'obéiſſoit pas au gouver-
» nail. Ces refreins duroient environ
» dix ou douze minutes. Enſuite, les
» flots devenant auſſi calmes que l'eau
» d'un Etang, je fis jetter pluſieurs fois
» la ſonde : on ne trouva point de fond.
» Mais je ne m'apperçus point que
» toutes ces inégalités nous euſſent fait
» dériver. Pendant le cours d'une nuit,

» nous essuyâmes plusieurs de ces éton-
» nantes marées, qui venoient toutes de l'Ouest, & comme le vent souffloit du même côté, nous les entendions long-temps avant qu'elles arrivâssent jusqu'à nous. Elles étoient d'une grande étendue, du Nord au Sud; mais je remarquai qu'elles n'avoient pas plus de deux cens verges de l'Est à l'Ouest. Elles rouloient avec une extrême vîtesse; & lorsqu'elles s'approchoient du Vaisseau, nous avions de grosses lames, mais qui ne brisoient pas.

Isles de Ceiram & de Bonao.

Dans une situation si nouvelle pour le Capitaine & pour les plus anciens Matelots, tout le monde se crut fort heureux, le 26, de découvrir l'Isle de Ceitam. Les refreins étant devenus plus foibles, on rangea cette Isle vers l'Ouest, pour y chercher quelque Havre. Le 27, en gouvernant vers la Pointe Nord-Ouest, on laissa, droit à l'Ouest, une petite Isle nommée Bonao. La variation Orientale étoit ici de deux degrés quinze minutes. Dampier fit mouiller, à peu de distance du rivage. La Terre est basse, marécageuse, & couverte de Bois. On découvroit deux Rivieres, qui couloient à cent pas l'une de l'autre. L'une venoit de l'intérieur de

DAMPIER. 1700.

l'Isle, vis-à-vis le Vaisseau; & l'autre, qui partoit du Sud, rouloit ses eaux le long du rivage, à fort peu de distance de la Mer. On fit de l'eau dans la plus Septentrionale, qui est la plus grosse. Les arbres voisins ne sont, ni fort gros, ni fort hauts. Dampier ne trouva dans leurs feuilles, ni dans leurs fruits & leurs Bayes, aucune ressemblance avec les especes qu'il connoissoit. Il ne vit point d'Animaux à quatre pieds; mais il trouva des Pigeons, des Perroquets, des Cokadores, & quantité d'Oiseaux qui lui étoient inconnus. Un de ses Chasseurs en tua deux, dont le corps étoit noir & la queue blanche. Leur grosseur étoit celle d'une Corneille. Ils avoient le cou assez long, & couleur de saffran. Leur bec ressembloit à la corne d'un Bélier. Ils avoient la jambe courte & forte, les pieds de Pigeon, & les aîles d'une longueur ordinaire, quoiqu'elles fissent beaucoup de bruit dans leur vol. Ils se nourrissent de Bayes sauvages & se perchent sur les plus grands arbres. Dampier trouva leur chair de si bon goût, qu'il paroît regretter de n'avoir vû de ces Oiseaux qu'à Ceiram & dans la Nouvelle Guinée.

Oiseaux singuliers de l'Isle de Ceiram.

Bonao est une petite Isle, à quatre lieues de la Pointe Nord-Ouest de

Ceiram, qui, dans ſa petiteſſe, ſe trouve arroſée par une belle Riviere. Les Hollandois y ont un Etabliſſement; & quoique déteſtés par les Ceiramois, ils occupent, malgré ces Inſulaires, la Pointe la plus Occidentale de leur Iſle.

DAMPIER. 1700.

Dampier, ayant remis à la voile, ne put paſſer, comme il ſe l'étoit propoſé, entre Ceiram & Bonao. Il fit route vers le Nord; & le lendemain, à l'approche de l'Iſle de Bouro, il fut agréablement ſurpris de l'excellente odeur, qui s'exhaloit de cette Iſle. Mais un Courant, qui portoit à l'Oueſt, lui faiſant craindre d'approcher trop de la Terre, il tourna au Sud, pour paſſer entre Bouro, à l'Oueſt, & Kilang, à l'Eſt; après quoi, il eut, pendant pluſieurs jours, un Courant, qui portoit ou Sud, avec aſſez d'impétuoſité pour cauſer beaucoup d'agitation dans les flots. Le 14, on découvrit l'Iſle Miſacombi, que pluſieurs Cartes nomment Omba. Sa longueur eſt d'environ vingt lieues, ſur cinq ou ſix de large. Elle eſt montagneuſe, avec un agréable mêlange de Champs & de Bois; mais Dampier n'y vit aucune trace d'Habitans. Au contraire, l'Iſle Pentare, qu'on apperçoit, à ſon Oueſt, offre un grand nombre de Maiſons dans les Terres, & quantité

Iſle de Miſacombi ou d'Omba.

DAMPIER. 1700.

de Plantations sur le rivage. Il passa, le jour suivant, entre Pentare & une autre Isle, qu'il nomme Laubana, favorisé par un Courant, qui le portoit au Sud. » Dans ces Mers, dit-il, on trouve » ordinairement, près du rivage, une » marée qui porte au Nord ou au Sud, » suivant la situation de la Côte ; mais » celle qui tourne au Nord ne monte » pas plus de trois heures en douze, & » n'a que peu de force. Elle ne sert même » quelquefois qu'à rallentir le Courant » opposé, qui monte avec beaucoup de » violence, surtout dans les passages » étroits, tels qu'ils sont entre deux Isles » (39). A sept ou huit lieues des deux dernieres, on découvrit, à l'Ouest, une haute Montagne, ronde & pointue, du sommet de laquelle il sortoit de la fumée, comme d'un Volcan. Trois autres Montagnes, fort hautes & fort pointues, se présentent des deux côtés du Volcan ; deux à l'Est, & l'autre à l'Ouest.

Observation sur les marées.

On se retrouva, le 18 de Mai, à la vûe de Timor ; & bientôt dans la Baye d'Anabao, où, la Mousson ayant causé beaucoup de désordre, on fit de l'eau fort bourbeuse, mais douce & de fort bon goût. On y trouva quinze minutes de variation Occidentale. L'Isle Rotte,

Isle Rotte.

(39) *Ibidem*, page 118.

qu'on rangea le lendemain après avoir levé l'ancre, eſt haute & couverte de bois ; mais les arbres y paroiſſoient auſſi petits que des buiſſons, & toutes les Savanes y étoient ſéches & brûlées ; effet apparemment de la derniere Mouſſon. Le jour ſuivant, Dampier ſe promettoit d'arriver, avant la nuit, à l'Oueſt de toutes les Iſles. Cependant, ayant recommencé le ſoir à découvrir la Terre, au Sud-Oueſt-Quart à l'Oueſt, il obſerve qu'on trouve ici plus d'Iſles qu'il n'y en a de marquées dans aucune Carte. Auſſi fut-il obligé de courir plus à l'Oueſt, pour ſe dégager tout-à-fait des Terres (40).

DAMPIER. 1700.

(40) Comme tous ſes ſoins ſe rapportent à l'utilité de la Navigation, il croit important d'avertir que le 26 de Mai, il eut un Courant très fort, qui tournoit au Sud, ſans qu'il puiſſe dire exactement ſur quel point. Par la ligne des Minutes, tout ſon ſillage n'étoit que de quatre-vingt-deux milles ; & par obſervation, la différence de latitude, depuis le 23, à midi, étoit de cent milles, c'eſt à dire, dix huit milles de plus que tout le ſillage. D'ailleurs la route, ſans rien compter pour la dérive, étoit Sud dix ſept degrés Oueſt, ce qui ne donne que ſoixante-ſeize mille de différence de latitude, c'eſt-à-dire, vingt-quatre milles de moins qu'il n'avoit trouvé par obſervation. Au reſte, il s'attendoit au Courant qu'il trouva au Sud, parce qu'il y en a toujours un entre Timor & les Iſles ſituées à ſon Oueſt. Il eſt auſſi probable, ajoûte-t-il, qu'il y en a un dans tous les autres Canaux, entre les Iſles, même depuis l'Eſt de Java, juſqu'au bout de cette rangée d'Iſles, qui court à l'Eſt & à l'Oueſt de Timor. Le 27, il trouva que les dernieres vingt-quatre heures, il

DAMPIER. 1700.

Retour de Dampier dans sa Patrie.

Il ne lui arriva, dit-il, rien de considérable jusqu'au 23 de Juin, qu'étant sur la Côte de Java, & se trouvant à la vûe de l'Isle du Prince, il vérifia, par ses calculs, qu'entre Timor & cette Isle la distance est de quatorze degrés trente-deux minutes. Son séjour, à Batavia, jusqu'au 17 d'Octobre, n'a rien de plus intéressant que sa route, jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, & de-là jusqu'à l'Isle de l'Ascension, où il arriva le 23 de Février 1701 (41). Mais, le jour d'auparavant, il s'étoit fait, à son bord, une si grande voye d'eau, que malgré tous les soins qu'on employa pour la fermer, il se vit dans la triste nécessité de se faire transporter à terre avec ses gens, & tout ce qu'il put sauver du naufrage. Le reste de son Journal, qui sert à faire connoître les ressources qu'une Isle si nue peut offrir aux gens de Mer, dans le plus grand malheur

Son naufrage dans la Baye de l'Isle de l'Ascension.

avoit été neuf milles moins au Sud, que la ligne des Minutes ne donnoit; d'où il conclut qu'il étoit hors du Courant, qui pourroit au Sud. Il vit ici quantité d'Oiseaux du Tropique, & la variation Occidentale étoit de cinq degrés trente-huit minutes Mais il trouva qu'elle augmentoit beaucoup, à mesure qu'il avançoit vers l'Ouest. *Ibidem*, *pages 12 & suivantes.*

(41) Le 29 de Novembre, au matin, un Emerillon vint planer au-dessus du Vaisseau, & se percha sur la vergue du mât de Misene, où il fut pris. La Terre la plus proche étoit Madagascar, à cent cinquante lieues.

qu'ils ayent à redouter, auroit moins de grace dans mes termes que dans les ſiens.

DAMPIER. 1700.

Reſſources qu'il trouve dans cette Isle.

Lorſque je ne vis plus rien à me promettre, ni du travail, ni de l'induſtrie, je fis porter une petite ancre au rivage de la Baye, pour touer mon malheureux Bâtiment juſqu'à trois braſſes & demie d'eau. Après l'avoir bien amarré, je fis faire un Radeau, ſur lequel nos coffres & nos lits furent tranſportés. La plûpart de mes gens ſe rendirent dès le ſoir au rivage. Pour moi, j'attendis, avec mes Officiers, juſqu'au matin du jour ſuivant; & je fis alors détacher les voiles, pour nous ſervir de Tentes. J'avois envoyé, à terre, deux Tonneaux d'eau, avec un ſac de riz pour notre uſage commun; mais, en y arrivant, je trouvai qu'une bonne partie de cette foible proviſion avoit diſparu.

Quelques recherches firent heureuſement découvrir, dans l'Iſle, une ſource d'eau douce, à huit milles du lieu où nous avions dreſſé nos Tentes, au-delà d'une fort haute Montagne, qu'on ne peut traverſer qu'en grimpant. On trouva auſſi de fort bonnes Tortues, à peu de diſtance. Avec ces deux ſecours, nous nous vîmes du

DAMPIER. 1700.

moins ſans crainte, du côté de la ſoif & de la faim. Le 27, je partis avec mes Officiers, pour viſiter la fontaine. Nous paſſâmes la nuit en chemin. Cette eau douce, eſt au Sud-Eſt de la Montagne, à un demi mille du ſommet. Nous trouvâmes, aux environs, quantité de Chevres & d'Ecreviſſes de terre; mais les brouillards, qui s'y élevent continuellement, rendent l'air très froid & fort mal ſain. A deux milles au Sud-Eſt de la ſource, nous vîmes trois ou quatre petits arbres, ſur l'un deſquels on diſtinguoit la figure d'une ancre, taillée dans l'écorce, avec un bout de cable & le nombre Romain de l'année M. DC. XLII. Cinquante ou ſoixante pas plus loin, nous trouvâmes un endroit fort commode, pour ſe mettre à l'abri du mauvais temps. L'air y étoit pur. On pouvoit ſe loger un grand nombre dans les Cavernes des Rochers; & l'on voyoit, aux environs, des Chevres, des Ecreviſſes de terre, des Buſes & des Guerriers. Pluſieurs Matelots prirent le parti d'y faire leur demeure.

Vaiſſeau qui le ramene en Angleterre.

Quelques jours après, ils découvrirent, de cette retraite, deux Vaiſſeaux, qui ſembloient venir vers l'Iſle. Auſſi-tôt qu'ils m'en eurent informé, je fis tourner, ſur le dos, une vingtaine de

Tortues, pour me concilier la faveur des Equipages dont j'attendois l'arrivée; mais ces deux Bâtimens ayant disparu le matin, on remit les Tortues en liberté.

Dampier. 1700.

On ne vit plus de Vaisseaux jusqu'au 2 d'Avril, qu'il en parut onze au-dessus du vent de l'Isle, mais qui passerent sans y mouiller. Le lendemain quatre autres vinrent toucher dans la Baye. Ils étoient Anglois, Dampier monta sur un Vaisseau de Roi, qui se nommoit l'Anglesey, avec trente-cinq hommes de son Equipage, dont le reste fut distribué sur deux autres Vaisseaux de guerre, & retourna heureusement dans sa Patrie.



DESCRIPTION
DE
L'ISLE DE TIMOR.

Grandeur & position de Timor.

L'AFFECTATION des Hollandois, à fermer l'accès de cette Isle aux Vaisseaux de toutes les autres Nations, est seule capable d'exciter la curiosité pour une description à laquelle ils n'ont point de part, & dont la fidélité seroit peut-être suspecte, si c'étoit l'ouvrage de leurs Voyageurs.

Dampier, qui avoit parcouru l'Isle entiere, lui donne environ soixante & dix lieues de long, sur quinze ou seize de largeur. Elle est située, dit-il, à peu près au Nord-Est & au Sud-Ouest; & son milieu est presqu'à neuf degrés de latitude Méridionale. Elle n'a point de Rivieres navigables, ni beaucoup de Havres; mais on y trouve un grand nombre de Bayes, où les Vaisseaux peuvent mouiller dans certaines saisons. La Côte est saine; c'est-à-dire, sans Rochers & sans Bas-fonds. Elle n'a même aucune Isle qu'on ne découvre,

& qu'on ne puiſſe éviter facilement.

Celle d'Anabao, qui la couvre, au Sud-Oueſt, eſt une Iſle haute, longue de dix ou douze lieues, & large de quatre; ſéparée de l'autre par un Canal d'environ dix lieues de longueur, & ſi profond que toutes ſortes de Bâtimens y peuvent paſſer, mais qui n'ayant, en quelques endroits, qu'une lieue de large, n'eſt pas marquée dans la plûpart des Cartes; ce qui a fait croire long-temps qu'Anabao faiſoit partie de l'Iſle de Timor. Ce Canal n'a qu'une petite marée, dont le flux porte au Nord. A l'extrêmité vers le Nord-Eſt, on trouve deux petites Pointes de terre, qui ne ſont pas à plus d'une lieue l'une de l'autre, & dont la Méridionale, qui appartient à Timor, ſe nomme Cupang. Celle qui lui eſt oppoſée, termine l'Iſle d'Anabao, dont la Côte s'étendant de-là vers le Nord, l'eſpace de deux ou trois lieues, fait une grande ouverture vers la Mer, & ſe recourbe enſuite vers l'Oueſt. Après avoir paſſé ces deux Pointes, on entre dans une Baye, qui n'a pas moins de huit lieues de long, ſur quatre de large, & dont le côté Méridional borne pluſieurs petites Anſes.

C'eſt dans cette Baye, une lieue à l'Eſt

DESCRIPT. DE L'ISLE DE TIMOR.

Canal qui la ſépare d'Anabao.

Diſpoſition de ſes Côtes & de ſes Bayes.

DESCRIPT. DE L'ISLE DE TIMOR.

Fort Hollandois de la Concorde.

de la pointe de Cupang, que les Hollandois ont un Fort de pierre, nommé la Concorde, & bâti ſur un Rocher qui touche au Rivage. Une petite Riviere d'eau douce, qui coule à l'Eſt du Fort, offre un Pont de bois fort large, qui lui ſert d'entrée. Au-delà de la Riviere eſt une petite Baye ſablonneuſe, où ſe retirent les Chaloupes & les Barques des Inſulaires, que le Commerce amene au Comptoir de la Compagnie Hollandoiſe. Les Directeurs ont, à cinq cens pas de la Mer, & à deux cens du Pont, un beau Jardin, fermé d'excellens murs de pierre, où l'on voit en abondance toutes ſortes de fruits & de légumes. Il eſt accompagné d'un grand enclos pour les Beſtiaux, après lequel on trouve un aſſez gros Village, composé d'un mêlange d'Inſulaires & d'autres Indiens, attachés au ſervice de la Compagnie, ou dévoués à ſes intérêts. La Garniſon du Fort eſt de quarante Soldats. Il n'a pas d'Edifices plus remarquables que ſon Egliſe, qui eſt aſſez proprement entretenue. Quatre piéces d'Artillerie, qu'on découvre ſur la pointe d'un Baſtion, font juger que les autres ouvrages n'en ſont pas plus mal pourvûs.

Au-delà du Fort, le rivage s'étend

l'espace d'environ sept lieues, jusqu'au bout de la Baye, qui n'en a pas alors plus d'une demie en largeur. Là il tourne au Nord, & du Nord à l'Ouest, formant le côté Méridional. A distance égale, entre le Fort & l'extrêmité de la Baye, on rencontre une petite Isle, à l'Ouest de laquelle le rivage forme insensiblement un coude, & se termine enfin par une Pointe de terre, qui s'avance d'un mille, environnée de Brisans dans la haute marée, mais seche après le reflux. Vis-à-vis de cette Langue, à un demi mille de distance, & à l'Ouest des Brisans, est une autre Isle, assez haute, pierreuse & couverte d'arbres, d'où sort une chaîne de Rochers de corail, qui ne laissent qu'un petit Canal entre les deux Isles. Une lieue au-delà de la derniere, on en trouve une troisiéme, basse, petite & sabloneuse, d'où l'on compte environ trois lieues jusqu'au Fort Hollandois, & trois lieues & demie jusqu'au Cap Sud-Ouest de la Baye. Les Vaisseaux, qui tiennent cette route, doivent passer entre cette petite Isle & la premiere Pointe, avec beaucoup d'attention à ranger l'Isle de près.

Isle de la Baye.

Cette Baye a toutes sortes de profondeurs, depuis trente brasses jusqu'à

Elle se nomme Babao. Ses commodités.

Descript. de l'Isle de Timor.

trois, & présente par-tout un bon fond de vase. C'est le meilleur abri, que l'Isle de Timor ait contre tous les vents. Mais depuis le mois de Mars jusqu'au mois d'Octobre, pendant les vents du Sud, ou même les brises de Mer & de Terre, le plus sûr est de mouiller du côté du Fort; au lieu qu'à l'arrivée des vents du Nord, le meilleur ancrage est entre les deux Isles pierreuses, sur dix-neuf ou vingt brasses d'eau. On y est également en sûreté contre les vents & les flots. Le seul mal, qu'on y ait à redouter, vient des Vers dont cette Mer est remplie, & qui exposent un Vaisseau à d'autres dangers. Ce mouillage se nomme Babao. On n'y manque pas d'eau douce pendant la saison des pluies; parce que la moindre ravine en amene beaucoup au rivage. Dans les temps secs, on est réduit à suivre les Bufles, les Porcs sauvages, & d'autres Animaux, pour découvrir les Etangs & les creux où la soif les conduit soir & matin. Mais on en tire un avantage, qui est de les tirer facilement, & d'en rapporter un bon nombre, du moins lorsque les Chasseurs sont assez bien armés pour se défendre contre les Insulaires; car ces Barbares n'apperçoivent pas plutôt un Vaisseau dans la Rade,

que s'approchant des Côtes, d'où leurs habitations ſont éloignées, ils maſſacrent ſans pitié tous les Européens qu'ils trouvent à l'écart. On ne manque point, dans cette Baye, de Tortues, d'Huitres, & de pluſieurs ſortes de Poiſſons, qu'on prend facilement avec la ſenne.

Depuis la Pointe Nord-Eſt de la même Baye, du côté Septentrional de l'Iſle, le rivage court Nord-Nord-Eſt, l'eſpace de quatre ou cinq lieues; enſuite, Nord-Eſt ou plus à l'Eſt; quatorze ou quinze lieues à l'Eſt de Babao, on rencontre une Pointe, qui reſſemble au Cap de Flambourg pour ceux qui ſont fort près de la terre, mais qu'on prendroit pour une Iſle, lorſqu'on en eſt éloigné de l'un ou de l'autre côté. Quatre lieues plus loin, à l'Eſt, on en découvre une autre, à côté de laquelle s'éleve une petite Iſle, qui couvre l'entrée d'une Baye aſſez profonde & ſabloneuſe, où les Vaiſſeaux peuvent trouver un abri, à l'Eſt d'une Pointe, qui vient en talus des Montagnes, & qui a, des deux côtés, un fort joli Vallon. Elle offre de l'eau douce, en deux ou trois endroits; &, dans les grandes marées, on eſt ſurpris d'y voir des bouillonnemens, qui ne viennent

que du choc des vagues. En continuant de gouverner, à l'Eſt, entre la petite Iſle & la Côte, on arrive cinq ou ſix lieues plus loin, à la vûe d'une grande Vallée. Enſuite, on apperçoit bientôt quelques Maiſons, au-delà deſquelles on découvre une Baye; mais il eſt dangereux de mouiller ici avant que d'avoir doublé la Pointe ſuivante, après laquelle on voit un plus grand nombre de Maiſons. C'eſt un Etabliſſement Portugais, éloigné de Babao d'environ ſeize lieues. On y peut jetter l'ancre en ſûreté, ſur vingt ou trente braſſes d'eau, vis-à-vis des Maiſons, & le plus près de leur Oueſt qu'il eſt poſſible. Ce quartier ſe nomme *Laphao*. La Ville eſt compoſée de quarante ou cinquante Maiſons, dont chacune a ſon Enclos, rempli d'arbres fruitiers, tels que des Tamarins, des Cocotiers & des Toddis. Chaque Enclos a ſon puits. Une Egliſe à demi ruinée, fait le principal ornement de la perſpective. Aſſez près du rivage, une mauvaiſe Plateforme, accompagnée d'un petit Edifice, ſoutient ſix canons de fer, montés ſur des affuts pourris; & quelques hommes y font la garde (42).

Quartier, & Ville Portugaiſe de Laphao.

Portrait des Habitans.

Dampier ne fait pas une peinture

(42) *Ubi ſuprà*, pages 43 & ſuivantes.

avantageuse des Habitans de Laphao. » La plûpart, dit-il, sont nés aux » Indes. Ils ont les cheveux noirs & » plats, & le visage couleur de cuivre » jaune. Leur langue est le Portugais. » Ils se disent Catholiques Romains, » & ne se font pas moins honneur de » leur Religion que de leur origine. » Ils se fâcheroient beaucoup, contre » ceux qui leur refuseroient le nom de » Portugais; cependant je n'en vis que » trois, qui méritassent le nom de » *Blancs;* deux desquels étoient Prê- » tres. Ils ont trois ou quatre petits Bâtimens, qui servent à leur Commerce avec les Insulaires, & qu'ils envoyent même jusqu'à Batavia, pour en tirer des Marchandises de l'Europe. L'Isle leur fournit de l'or, de la cire & du bois de sandal. Quelques Chinois, qu'ils ont parmi eux, attirent de Macao, tous les ans, une vingtaine de petites Jonques, qui leur apportent du riz commun, de l'or mêlé, du thé, du fer, des outils, de la porcelaine, des soyes, &c, & qui prennent d'eux en échange, de l'or pur, tel qu'on le trouve sur les Montagnes, du bois de sandal, de la cire & des Esclaves. Il leur vient quelquefois aussi un Vaisseau de Goa. Tous les Bâtimens, que le

DESCRIPT. DE L'ISLE DE TIMOR.

Leur Commerce.

Descript. de l'Isle de Timor.

Commerce amene à Laphao, commencent à s'y rendre vers la fin de Mars, & ne s'y arrêtent jamais au-delà du mois d'Août. Auſſi-tôt que les vents du Nord-Nord Oueſt commencent à ſouffler, il n'y a point d'ancres ni de cables, qui puiſſent réſiſter à leur violence. Dans la Mouſſon même du Sud-Sud-Eſt, qui eſt la plus favorable, & qui dure depuis le mois de Mars juſqu'au mois de Septembre, on eſt obligé de s'amarrer avec trois cables; deux vers la terre, à l'Eſt & à l'Oueſt, & le troiſiéme vers la Mer, parce que les vents les plus impétueux ſont alors de terre. D'ailleurs leur différence eſt grande, des deux côtés de l'Iſle. Ceux du Sud, ſont foibles, ſur la Côte Méridionale, & très rudes, ſur la Côte du Nord. C'eſt en Octobre que les tempêtes commencent ſur la premiere; au lieu que ſur l'autre, elles n'arrivent qu'au mois de Décembre.

Difficulté des Mouſſons.

Indépendance des Portugais de Timor.

Les Portugais ont un autre Etabliſſement, qu'ils nomment *Porta-nova*, au bout Oriental de l'Iſle de Timor, où leur Gouverneur général fait ſa réſidence; ce qui doit faire juger que Laphao ne tient que le ſecond rang. On aſſura Dampier que dans l'eſpace de vingt-quatre heures, ils pouvoient aſ-

sembler cinq ou six cens hommes, bien armés de fusils, d'épées & de pistolets. Quoiqu'ils se reconnoissent Sujets du Portugal, leur situation approche beaucoup de l'indépendance. On les a vûs pousser la hardiesse jusqu'à renvoyer, chargés de fer, ceux qui leur apportoient des ordres du Viceroi de Goa. Comme ils ne font pas scrupule de s'allier avec les femmes de l'Isle, cette indocilité ne fait qu'augmenter, à mesure qu'ils se multiplient, & que leur sang s'éloigne de sa source.

Descript. de l'Isle de Timor.

De Laphao, le rivage court Est-Quart-de-Nord-Est, l'espace d'environ quatorze lieues, & s'ouvre par plusieurs Bayes sabloneuses, où les Vaisseaux peuvent mouiller, on trouve à cette distance, un petit Port nommé Ciccale, d'où l'on compte soixante lieues, jusqu'à l'extrêmité Sud-Ouest de l'Isle. On l'avoit beaucoup vanté à Dampier; mais l'embouchure en est fort étroite; il est exposé aux vents du Nord, & tous ses avantages consistent dans deux chaînes de Rochers, qui servent à rompre les vagues, aux deux Pointes de l'Est & de l'Ouest.

Port de Ciccale.

L'Isle de Timor est divisée en plusieurs Royaumes, dont chacun a son langage; quoique la ressemblance de

L'Isle de Timor est divisée en plusieurs Royaumes.

DESCRIPT. DE L'ISLE DE TIMOR.

Leurs noms.

Guerres intestines, dont les Hollandois profitent.

la figure, des usages & des mœurs, entre ceux qui les habitent, semblent prouver que tous ces Insulaires ont une origine commune. Les principaux de ces petits Etats se nomment Cupang, Amabie, Lortribie, Pobumbie & Namquimal; auxquels on joint l'Isle, qui porte indifféremment le nom d'Anabao ou d'Anamabao. Chacun a son Roi ou son Sultan, qui jouit de tous les droits du pouvoir suprême, & dont les Sujets sont distingués en plusieurs Ordres. La bonne intelligence est rare entre tous ces Princes. La Compagnie Hollandoise, qui a son Fort & son Comptoir dans le Royaume de Cupang, trouve de l'avantage à nourrir leurs divisions; tandis que vivant en paix avec chaque Puissance de l'Isle, elle tire tous les profits du Commerce. Le Roi de Cupang, ami particulier des Hollandois, est ennemi mortel de tous les autres Rois, qui sont étroitement alliés avec les Portugais. Il tire du Fort de la Concorde, un secours secret d'hommes & de munitions, qui lui est refusé en apparence, comme à tous ses Concurrens, mais qui doit être bien réel, pour le rendre capable de résister à tant de forces réunies, & de causer quelquefois beaucoup d'inquiétude aux Portugais

tugais. La guerre eſt ſi cruelle de la part des Cupangois, que les Nobles du Pays mettent leur gloire à placer, ſur des pieux, au ſommet de leurs Maiſons, les têtes des Ennemis qu'ils ont tués de leur propre main, & que les ſimples Soldats ſont obligés de porter celles qu'ils peuvent abbattre auſſi, dans des Magaſins deſtinés à les recevoir. Le Village Indien, qui eſt voiſin du Fort Hollandois, contient un de ces ſanglans dépôts. On doit juger que la haine des Portugais, qui voyent leurs têtes menacées du même ſort, ne tombe pas moins ſur les Hollandois que ſur le Roi de Cupang, & qu'ils n'épargnent rien pour leur nuire. Ils ſe vantent d'être toujours en état de les chaſſer de l'Iſle, s'ils en avoient la permiſſion du Roi de Portugal; ſeule occaſion, où le reſpect a la force de les arrêter. Mais il paroît que les Hollandois, bien fournis d'artillerie & d'autres munitions, gardées par des Soldats Européens, & ſûrs de recevoir tous les ans de nouveaux ſecours de Batavia, rient des bravades de leurs Ennemis. D'ailleurs, ils ont à peu de diſtance (43), leur Etabliſſement de Solor, dont ils pourroient encore ſe

DESCRIPT. DE L'ISLE DE TIMOR.

Cruauté militaire.

Bravades des Portugais.

Etabliſſement Hollandois de Solor.

(43) A dix-huit degrés de latitude.

DESCRIPT. DE L'ISLE DE TIMOR.

fortifier. Les Portugais en ont un autre aussi, dans l'Isle d'Ende, qui n'est pas plus éloignée ; & leur Ville, qui se nomme Lorantuca, vers l'extrêmité Orientale de cette Isle, est mieux peuplée qu'aucune Place de Timor. Mais, loin de s'entreprêter de l'assistance, les Gouverneurs de leur Nation, dans ces deux Isles, se haissent & se déchirent mutuellement. Ende & Solor font partie d'une chaîne d'Isles, situés au Nord de Timor. Dampier observe que dans le Canal qui les sépare, il y a, pendant toute l'année, un Courant qui tourne à l'Ouest: quoiqu'il y ait des marées proche de l'un & de l'autre rivage : mais comme le flux, qui court à l'Ouest monte l'espace de huit ou neuf heures & que le reflux n'est que de trois ou quatre, la haute marée, en quelques endroits, s'éleve de neuf ou dix pieds (44).

Ende & autres Isles, au Nord de Timor.

Portrait des Insulaires de Timor.

Les Insulaires de Timor ont la taille médiocre, le corps droit, les membres déliés, le visage long, les cheveux noirs & pointus, & la peau fort noire. Ils sont naturellement adroits, & d'une agilité singuliere ; mais une extrême paresse, vice commun à toute leur Nation, leur fait perdre les avantages qu'ils pourroient tirer de ces deux qua-

(44) *Ubi suprà*, page 56.

lités. Ils n'ont de vivacité, ſuivant l'expreſſion de Dampier, que pour la trahiſon & la barbarie. Leurs Habitations ne préſentent que de la miſere. Ils ſont nuds, à l'exception des reins, autour deſquels ils ont un ſimple morceau de toile. Quelques-uns portent un ornement de nacre de perle, ou de petites lames d'or, de figure ovale, & de la grandeur d'un écu, aſſez joliment dentelées. Cinq de ces lames, rangées l'une près de l'autre au-deſſus des ſourcils, ſervent à leur couvrir le front. Elles ſont ſi minces, & diſpoſées avec tant d'art, qu'elles ſemblent enfoncées dans la peau. Cependant les fronteaux de nacre ont plus d'éclat. D'autres portent des bonnets, de feuilles entremêlées.

Leurs uſages.

Ils prennent autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir ; & quelquefois ils vendent leurs enfans, pour ſe mettre en état d'augmenter le nombre de leurs femmes. Leur nourriture ordinaire eſt le bled d'Inde, que chacun plante pour ſoi. Ils ne ſe fatiguent pas beaucoup à préparer la terre. Dans la ſaiſon ſeche, ils mettent le feu aux arbres & aux buiſſons, pour nettoyer leurs champs & les diſpoſer à recevoir leurs grains dans la ſaiſon des pluies. D'ailleurs le goût de la chaſſe, qui les occupe ſans ceſſe,

DESCRIPT. DE L'ISLE DE TIMOR.

leur fait négliger leurs Plantations. Ils ne manquent point de Bufles, ni de Porcs ſauvages. Leurs armes ne ſont que la lance & la zagaye, avec une ſorte de rondache ou de bouclier.

Dampier s'informa de leur Religion. On l'aſſura qu'ils n'en avoient point (45). Il obſerve qu'à la faveur de la langue Malayenne, qui eſt en uſage dans toutes les Iſles voiſines, le Mahométiſme s'étoit répandu dans celles qui faiſoient quelque Commerce, avant que les Européens y fuſſent venus. C'eſt ainſi qu'il eſt devenu la Religion dominante de Solor & d'Ende : mais il ne paroît pas qu'il ait pénétré dans l'Iſle de Timor, ni que les Portugais ou les Hollandois, y ayent obtenu plus de faveur pour le Chriſtianiſme.

Propriétés de de l'Iſle de Timor.

Tout le terrein de l'Iſle eſt inégal, c'eſt-à-dire, coupé par des Montagnes & de petites Vallées. Une chaîne de hautes Montagnes la traverſe preſque d'un bout à l'autre. Elle eſt aſſez bien arroſée, dans les temps même de ſécheresſe, par quantité de ruiſſeaux & de fontaines ; mais elle n'a point de grandes Rivieres, parce qu'étant fort étroite, les ſources qui tombent de l'un & de l'autre côté des Montagnes, ont peu de

(45) *Ibid*, page 52.

chemin à faire jusqu'à la Mer. Dans la saison pluvieuse, les Vallées & les Terres basses sont couvertes d'eau. Alors les ruisseaux paroissent autant de grosses Rivieres, & les moindres cascades se changent en torrens impétueux. Vers le rivage, la Terre est presque généralement sabloneuse, quoiqu'assez fertile, & couverte de Bois. Les Montagnes sont remplies de Forêts & de Savannes. Dans quelques-unes, on ne voit que des arbres hauts, frais & verdoyans ; dans la plûpart des autres, ils paroissent tortus, secs & flétris, & les Savannes sont pierreuses & stériles. Mais plusieurs de ces Montagnes sont riches en or & en cuivre. Les pluies entraînent l'or dans les ruisseaux, où les Insulaires le pêchent. Dampier ne put être informé comment ils tirent le cuivre.

DESCRIPT. DE L'ISLE DE TIMOR.

Son or & son cuivre.

Il s'attacha particuliérement à connoître les arbres de l'Isle. Elle en produit un grand nombre, qui lui étoient inconnus, & pour lesquels il ne se fit pas un vain honneur d'inventer des noms. Mais, il vit des Mangles, blancs, rouges & noirs. Il vit le Maho ; l'arbre à Calebace, qui est ici rempli de piquans, & qui s'éleve fort haut, en diminuant vers la pointe ; au lieu que dans les Indes Occidentales, il est bas,

Arbres qui lui sont propres.

Différentes sortes de Mangles.

Arbre à Calebace.

DESCRIPT. DE L'ISLE DE TIMOR.

Cotonier.

& ses branches s'étendent beaucoup en dehors ; le Cotonier qui n'est pas fort gros à Timor, mais qui est plus dur que celui de l'Amérique ; deux ou trois sortes de Carouges, différens de ceux qu'il avoit vûs dans d'autres lieux, & qui portent une grande fleur blanche, à laquelle succede un fruit qui n'est pas doux.

Carouges.

Cana-Fistula.

Le Cana-Fistula, qui est ici fort commun, a la grosseur de nos Pommiers ordinaires ; mais ses branches ne sont, ni épaisses, ni garnies de feuilles. Cet arbre fleurit, à Timor, pendant les mois d'Octobre & de Novembre. Ses fleurs ressemblent beaucoup à celles de nos Pommiers, & sont presqu'aussi grandes. Elles sont d'abord rouges ; mais lorsqu'elles sont tout-à-fait épanouies, elles deviennent blanches, & jettent une odeur agréable. Le fruit, dans sa maturité, est rond, gros d'un pouce, long d'environ deux pieds, & d'un brun foncé, qui tire sur le rouge. Les cellules du milieu sont entr'elles à la même distance, que celles du même fruit qu'on apporte en Angleterre. On y trouve aussi une petite semence plate. En un mot, il paroît de la même nature : cependant l'Observateur demeura incertain si c'est le véri-

table Cana-Fiſtula, parce qu'il n'y trouva point de poulpe noire.

Tamarins ſauvages.

Il vit des Tamarins ſauvages, qui ne ſont pas ſi gros que les Tamarins francs, quoiqu'ils leur reſſemblent beaucoup par l'écorce & la feuille ; des Figuiers ſauvages, moins gros que ceux de l'Amérique, & dont les Figues ne croiſſent point à part ſur les branches, mais viennent par bouquets de quarante ou cinquante, autour du corps de l'arbre, & de ſes groſſes branches, depuis la racine juſqu'au ſommet. Elles ſont, à peu près, de la groſſeur d'une Pomme ſauvage, verdâtres, & pleines de petits grains blancs, mais ſans ſuc & ſans goût. Le temps de leur maturité eſt le mois de Novembre.

Figuiers de Timor.

Arbres de Sandal.

Entre quantité d'arbres, qui peuvent ſervir à toutes ſortes d'uſages, on trouve, à Timor, le Sandal, dont les plus hauts reſſemblent beaucoup au Pin. Ils ont la tige droite & unie ; mais ils ne ſont pas fort épais. Le bois en eſt dur, péſant & rougeâtre, ſurtout vers le cœur. On voit ici trois ou quatre ſortes de Palmiers, que Dampier n'avoit vûs dans aucun autre lieu. Les troncs de la premiere eſpece ont ſept ou huit pieds de circonférence, & juſqu'à quatre-vingt-dix de hauteur. Leurs branches

Palmiers qui ne ſe trouvent qu'à Timor.

Descript. de l'Isle de Timor.

croissent vers le sommet, comme celles du Cocotier; & leur fruit ressemble aux Noix de Coco; mais il est plus petit, de figure ovale, à peu près de la grosseur d'un œuf de Canne. La coquille en est noire & dure, avant sa maturité. Il est rempli d'une chair si dure qu'on ne sçauroit la manger; quoiqu'il ait un petit vuide au milieu, on y trouve cette eau, ou ce petit lait qui fait rechercher les Noix de Coco. En meurissant, sa coquille devient jaune, molle, charnue, & pleine de petits fibres; mais alors elle tombe, & pourrit à terre, où elle sent fort mauvais.

D'autres Palmiers ne sont pas moins gros & moins hauts que les précédens: leur tronc, comme celui de tous les Palmiers, est droit & sans branches jusqu'à la tête; mais au lieu d'y jetter quantité de longues branches vertes, ceux-ci n'en ont que de courtes, d'un pied de long, à peu près de la grosseur du bras, dont chacune se partage en plusieurs petites verges coriaces, qui pendent chargées de fruit, comme autant de glanes d'Oignons. Ce fruit est aussi gros que nos grosses Prunes, & chaque arbre en porte plusieurs boisseaux. Les branches, qui le soutiennent, ne sortent de la tige qu'à cinquante ou

ſoixante pieds de hauteur ; & le tronc, qui eſt de groſſeur égale juſqu'à cette élévation, diminue peu à peu, de-là juſqu'au ſommet, où n'étant pas plus gros que la jambe d'un homme, il ſe termine en moignon. Comme l'arbre n'a pas d'autre verdure que celle du fruit, il a l'apparence d'un tronc mort.

Eſpece de Pin.

Entre divers arbres de haute futaye, qui ne portent aucun fruit, & dont les tiges ſont fort droites, Dampier en admira un, qui lui parut approcher beaucoup de nos Pins. Il croît en abondance autour de l'Iſle, à peu de diſtance du rivage. Le bois en eſt dur, rougeâtre & peſant.

Les fruits de Timor ſont les mêmes que dans la plûpart des autres Contrées des Indes ; mais il paroît que les Inſulaires en doivent une bonne partie aux Portugais & aux Hollandois, qui les y ont tranſplantés. Dampier y trouva une herbe ſauvage, qui ſe nomme Calalalou, en Amérique, & qui ne lui parut pas moins agréable & moins ſaine que les Epinars. L'Iſle produit naturellement du Pourpier, du Fenouil marin, & d'autres herbes connues des Européens. Le Bled d'Inde y croît avec peu de culture. C'eſt la nourriture commune des Habitans ; mais les Portugais & leurs voiſins ſement un peu de riz.

Herbe nommée Calalalou.

DESCRIPT. DE L'ISLE DE TIMOR.

Animaux terrestres.

Les Animaux terrestres de l'Isle sont les Busles, les Chevaux, les Porcs, les Vaches, les Chevres, les Brebis, les Singes, les Guanos, les Lézards, & quantité de Serpens. Outre les Busles & les Porcs domestiques, on en trouve, dans les Forêts & les Montagnes, une prodigieuse quantité de sauvages, que chacun peut tuer librement. On ne doute point que les Chevaux, les Brebis, & les Chevres n'ayent été apportés, à Timor, par les Portugais & les Hollandois. Il ne paroît pas même qu'ils s'y soient heureusement multipliés. Dampier ne vit des Bœufs & des Vaches, qu'aux environs du Fort de la Concorde. Mais l'Isle n'est que trop peuplée de Singes & de Serpens. On y trouve un grand nombre de Serpens jaunes, de la grosseur du bras, & longs de quatre pieds; moins dangereux apparemment qu'une autre espece, dont la seule description semble annoncer la malignité. Ils ne sont pas plus gros que le tuyau d'une pipe. Leur longueur est de cinq pieds. Ils sont verds partout le corps. Ils ont la tête rouge, plate & de la grosseur du pouce.

Oiseaux d'une beauté distinguée.

Entre les Volatiles, on distingue, par le nombre autant que par la beauté, les Coqs & les Poules sauvages, les

Aigles, les Faucons, deux ſortes de Pigeons, les Tourterelles, les Corbeaux, trois ou quatre ſortes de Perroquets, les Perruches, les Cackatous, & les Merles; ſans compter une infinité de petits Oiſeaux, de diverſes couleurs, qui font retentir les Bois d'une charmante mélodie. Les Anglois du Vaiſſeau de Dampier en nommerent un, l'Oiſeau à répétition, parce qu'il chantoit ſix notes deux fois de ſuite, & que les commençant d'une voix haute & perçante, il les finiſſoit d'un ton aſſez bas. Sa groſſeur eſt celle d'une Allouette. Il a le bec petit, noir & pointu; les aîles bleues; la tête & le jabot d'un rouge pâle, & une raye bleue autour du cou. Les Oiſeaux de Mer ſont le Guerrier, le Boubi, le Faucon pêcheur, le Heron, le Golden, le Chaſſeur d'Ecreviſſes & d'autres eſpeces. On ne voit gueres de Volaille domeſtique, que chez les Hollandois & les Portugais. Les Forêts ſont remplies d'Abeilles, qui produiſent quantité de miel & de cire.

DESCRIPT. DE L'ISLE DE TIMOR.

Oiſeau à répétition.

Mais Dampier, parle avec beaucoup plus d'admiration, des richeſſes de la Mer, quoique les Inſulaires ayent ſi peu de goût pour la Pêche, qu'à peine leur connoît-on quelques Barques employées à cet uſage. On trouve en

Mer féconde en Poiſſon.

DESCRIPT. DE L'ISLE DE TIMOR.

abondance, autour de leurs Côtes, des Muges, des basses, des Brêmes, des Maqueraux, des Brochets, des Perroquets marins, des Gars, des Poissons que les Anglois ont nommés *Ten-Pounders*, parce qu'ils pesent tous dix livres; des Seches, des Raies bouclées, des Raies sauteuses, des Raies dont la peau sert à faire des rapes & des étuis, des Mangeurs d'Huitres, des Cavallis, des Congres, des Rougets, des Chiens marins, & quantité d'autres Poissons. Les Raies sont en si grand nombre, qu'on ne retire jamais la senne, sans en amener plusieurs. Il s'en trouve dont la queue à treize pieds de long. Les Mangeurs d'Huitres ont la figure des Cavallis, & sont à peu près de la même grosseur. Ils ont, dans le gosier, deux os fort épais, durs & plats, avec lesquels ils cassent la coquille, pour avaller ensuite le Poisson qu'elle renferme. Aussi trouve-t'on toujours, dans leur estomac, quantité de ces coquilles en pieces. Il y a trois sortes d'Huitres; des Huitres communes, mais fort plates; de longues, qui viennent en abondance sur les Rochers; & de grosses, dont les écailles sont si bossues & si raboteuses, qu'on ne les distingue pas aisément des pierres. Trois ou quatre suffisent pour

Singularité du Mangeur d'Huitres.

raſſaſier l'homme le plus affamé. Les Petoncles ne ſont pas moins communs. C'eſt un coquillage gras, de bon goût, & de la groſſeur de la tête d'un Enfant, dont l'écaille eſt quelquefois d'une rare beauté. Enfin les Côtes de Timor ſont remplies d'Ecreviſſes, de Chevretes, de Tortues vertes; & l'on y voit auſſi quelques Crocodiles, de l'eſpece que les Voyageurs Anglois ont nommés Alligators (46).

DESCRIPT. DE L'ISLE DE TIMOR.

(46) Dampier, *Ibidem.*



VOYAGE

DE DEUX VAISSEAUX FRANÇOIS,

AUX TERRES AUSTRALES.

INTRODUCTION.

ON a rendu compte, dans l'Introduction générale de cet Article, des motifs d'un Voyage, dont on ne connoît d'ailleurs ni les Associés, ni les Chefs. Il paroît seulement, par quelques observations répétées dans le cours du Journal, qu'il se fit sous les auspices de la Compagnie des Indes de France; que les Officiers, dont l'un est Auteur de cette Relation (47), avoient conjointement sous leurs Ordres, deux Vaisseaux nommés l'*Aigle* & la *Marie*.

DEUX VAISSEAUX FRANÇOIS. 1738.

Ils partirent de l'Orient, le 19 de Juillet, 1738; & sans avoir cessé de trouver des Mers favorables, ils mouillerent, le 11 d'Octobre, à l'Isle de Sainte Catherine.

(47) Elle fut publiée en 1740, sans autre explication, dans le Journal de Trevoux, d'où je la tire, avec peu de changemens. Année 1740, Février, Article XII, *pages* 251 & *suivantes*.

L'arrivée de deux Vaiſſeaux François parut d'abord cauſer de l'ombrage aux Portugais. Diverſes informations qu'ils avoient reçues, depuis la Priſe de l'Iſle de Fernand Noronha, leur firent craindre une attaque, à laquelle ils étoient mal préparés; & des impreſſions ſi peu favorables, qui ne pouvoient être effacés tout d'un coup, joint à la diſette des vivres, cauſée par le paſſage de divers autres Vaiſſeaux, en faveur deſquels l'Iſle s'étoit épuiſée, laiſſerent peu d'eſpérance aux François, d'y trouver les ſecours qu'ils s'y étoient promis. Quelques rafraîchiſſemens qu'ils obtinrent, ne leur furent accordés qu'à prix d'argent; mais ils n'eurent point d'ailleurs à ſe plaindre de la politeſſe du Gouverneur, qui leur fit trouver beaucoup de facilité à prendre de l'eau & du bois.

DEUX VAISSEAUX FRANÇOIS. 1738.

Laiſſons à l'Auteur même, la ſuite d'un récit, peu intéreſſant ſous toute autre forme. Le 13 de Novembre, après divers contre-temps, nous quittâmes Sainte Catherine pour aller chercher, ſuivant nos inſtructions, les quarante-quatre degrés de latitude Méridionale, vers les trois cens cinquante-cinq degrés de longitude, Méridien François. Le 26, à trente-cinq degrés de latitude, & trois cens quarante-

Leur route & leurs obſervations.

DEUX VAISSEAUX FRANÇOIS. 1738.

quatre de longitude, nous commençames à trouver de la brume, qui ne nous quitta presque plus, aussi longtemps, que les deux Vaisseaux ne furent point séparés. Souvent elle étoit d'une épaisseur, qui ne leur permettoit pas de s'entrevoir, à la distance d'une portée de fusil; & quoique les feux manquassent aussi peu dans les ténébres de la nuit, que le bruit du canon pendant le jour, nous eûmes une peine extrême à gouverner de Conserve. Comme il falloit changer souvent de voilure & quelquefois de route, notre plus grande crainte étoit de nous aborder, en faisant toutes ces manœuvres. Mais nous avions d'autres sujets d'inquiétude. La Mer où nous entrions est peu connue. Nous sçavions à la vérité, qu'elle avoit été traversée dans quelques parties; mais nous nous proposions des courses beaucoup plus incertaines, dans des Parages tout-à-fait ignorés. Les deux Vaisseaux étoient mauvais Voiliers, & la saison nous pressoit. Cependant, rien n'étant capable de rallentir notre courage, nous continuâmes de faire route. Je pris l'avant sur l'Aigle, & j'ordonnai à la Marie de suivre. Cet ordre fut observé constamment, dans la suite de notre Naviga-

tion ; & je crus devoir cet exemple à mes gens, qui ne coururent ainsi nul péril, auquel je ne fusse exposé le premier.

DEUX VAISSEAUX FRANÇOIS. 1738.

Le 30 Novembre, à trente-neuf degrés vingt minutes de latitude, & trois cens cinquante & un degrés de longitude, nous commençâmes à voir de cette espece d'herbe, qu'on nomme du Goëmon. Nous vîmes aussi diverses sortes d'Oiseaux. On travailla, sur la Marie, à monter une Chaloupe qu'on y avoit en faisceau. J'en avois fait monter une, à Sainte Catherine, qui nous avoit servi à faire de l'eau & du bois, & je l'avois gardée toute montée sur le Pont de l'Aigle. J'en fis mettre deux autres en six quartiers. Le temps s'ètant éclairci, le 4, nous trouvâmes, par observation, quarante & un degrés dix-neuf minutes de latitude, & trois cens cinquante-deux degrés de longitude. Le nombre des Oiseaux & l'abondance du Goëmon augmentoient de jour en jour. Nous pouvions ètre près de terre, & nous prîmes toutes les précautions convenables à cette crainte.

Depuis quelques jours, nous avions, à bord des deux Vaisseaux, des Vigies au sommet des mâts, du moins lorsque la brume ne les rendoit pas inutiles.

DEUX VAISSEAUX FRANÇOIS. 1738.

Je fis enverguer un jet de voiles neuf, & changer les poulies. A chaque ancre des Bossoirs, je fis étalinguer une touée dans deux cables, que j'avois fait épisser dans cette vûe. La sonde, qui fut jettée à huit heures du soir, ne trouva point de fond à cent quatre-vingt brasses. On continua de sonder chaque jour, à bord de l'Aigle. Le 5 de Décembre, par les quarante-deux degrés quarante minutes de latitude, & trois cens cinquante-quatre de longitude, nous essuyâmes du tonnerre & de la grêle, après avoir mis pour la premiere fois à la Cape, dans une brume si épaisse & si noire, qu'on entendoit les Manœuvres sans les voir le lendemain matin, on appareilla vers trois heures. Mais je fis continuer de mettre en travers toutes les nuits ; & pour peu qu'il y eut de clarté, l'Aigle forçoit de voiles, se mettoit à la vûe, & servoit de guide à la Marie, en faisant un usage continuel de la sonde. Le 6, nous eûmes un fort gros temps, accompagné de pluye & de grêle. On fut consolé par la vûe du feu saint Elme. En effet, le temps devint plus doux à sept heures du matin. Mais nous eûmes beaucoup de peine à nous conserver. l'Aigle dérivoit plus à la Cape que la Marie. Il

falloit arriver de temps en temps l'un sur l'autre, & toujours avec la crainte de recevoir quelques mauvais coups de Mer ; danger d'autant plus redoutable, que les Ponts des deux Bâtimens étoient embarrassés de Bateaux, montés ou en faisceaux.

DEUX VAISSEAUX FRANÇOIS. 1738.

Le 7 Décembre, à quarante quatre degrés de latitude & trois cens cinquante-cinq de longitude, nous fîmes l'Est, pour gagner les sept degrés de longitude par ce Parallele. On apperçut trois ou quatre Oiseaux, qui battoient quelquefois des aîles, comme les Oiseaux de terre. Je leur trouvai assez de ressemblance avec les Poules Maures. La brume continuoit, & le froid étoit vif ; quoique le mois de Décembre soit, dans ce Climat, ce que le mois de Juin est en Europe. Le 8 & le 9 nous amenerent des Poules Maures, avec un assez beau temps, qui fut le premier dont nous eussions joui depuis le 26 de Novembre. Les Equipages en profiterent, pour sécher leurs hardes, qui commençoient à pourrir d'humidité ; car la brume, qu'on avoit eue si longtemps, ne mouilloit pas moins que de la pluie. Le 10, on se trouva par les quarante-quatre degrés de latitude & le premier Méridien. C'est à ce point

DEUX VAISSEAUX FRANÇOIS. 1738.

que plusieurs Géographes placent les Terres Australes. Mais nous n'y découvrîmes aucune apparence de terre. La brume étant redevenue fort épaisse, nous continuâmes de faire route le jour, avec un vent très-favorable, sans autre soin que d'augmenter ou diminuer de voiles, suivant l'épaisseur de la brume. Je conçus, à la fin, que ne pouvant espérer un temps plus clair dans ces Parages, il y avoit trop d'imprudence à s'y arrêter plus long-temps. Le 12, au septiéme degré de longitude, je pris le parti de tourner le Cap au Sud. Si la brume s'éclaircissoit par intervalles, c'étoit pour nous faire retomber bientôt dans les plus épaisses ténébres. Le 13 & le 14 n'y apporterent aucun changement.

Le 15, à la même longitude, & vers quarante-huit dégrés cinquante minutes de latitude, égale par conséquent à celle de Paris, nous apperçûmes entre cinq & six heures du soir, une grosse glace, suivie de plusieurs autres, qui étoient entourées d'un grand nombre de glaçons, de différentes grosseurs. La Marie donna le signal de danger, & se hâta de changer les armures. Je m'avançai, pour lui parler, & je lui déclarai que j'allois continuer la route au Sud.

La vûe de ces glaces, ajoûtai-je, devoit nous réjouir. C'étoit une marque certaine que la Terre n'étoit pas éloignée. J'avois observé du moins que la hauteur des glaces étoit une preuve de celle des Terres, auprès desquelles elles s'étoient formées; & je n'ignorois pas que les Terres hautes sont ordinairement les plus saines. Ces glaces n'avoient pas moins de deux à trois cens pieds de haut. Leur grandeur étoit, depuis un quart de lieue jusqu'à deux ou trois lieues de tour. Je fis plusieurs fois huit lieues, pour arriver à l'extrêmité de celles qui étoient à ma vûe. Elles avoient différentes figures, d'Isles de Forteresses, de Bâtimens. Dans ces circonstances, la Mer nous parut changée. Nous vîmes quantité de Plongeons & d'autres Oiseaux. La sonde ne trouvoit point de fond à cent quatre-vingt brasses. Il fallut avancer tout le jour, au travers des glaces, avec autant d'inquiétude que de danger. A neuf heures du soir, ne trouvant point encore de fond, nous mîmes à la Cape, dans l'endroit qui nous parut le plus favorable pour ne pas dériver sur les glaces, & pour éviter qu'elles dérivassent sur nous. La brume ne diminuoit pas. Nous essuyâmes, pendant toute la nuit, de la neige,

DEUX VAISSEAUX FRANÇOIS. 1738.

de la grêle, & les plus vives pointes du froid.

Depuis que nous nous trouvions dans des Parages inconnus, nous avions pû ſuppoſer, dans la brume, tous les dangers des Mers connues. Mais ce n'étoit qu'une ſuppoſition, dont l'horreur n'approchoit pas de la certitude où nous étions d'en avoir actuellement de beaucoup plus terribles autour de nous. Les glaces étoient autant d'écueils flottans, bien plus à craindre que la Terre, puiſque le malheur de s'y perdre, en les abordant, ne laiſſoit aucun eſpoir de ſe ſauver deſſus. Les glaçons étoient encore plus dangereux que les groſſes glaces, parce qu'étant à fleur d'eau, & confondus avec les vagues, la moindre agitation de la Mer ne permettoit pas de les diſtinguer facilement. Le 10, à quarante-neuf degrés quarante-deux minutes de latitude, nous vîmes quantité de ces Animaux Amphibies, qu'on nomme Pingouins, & qui ont des nâgeoires au lieu d'aîles. A meſure que nous avancions, vers le Sud, les glaces ſe multiplioient. L'après-midi, nous en fûmes tellement environnés, que du Sud, où nous avions mis le Cap, nous fûmes obligés de venir à l'Eſt, pour trouver un Paſſage. Il me parut proba-

ble que si ces redoutables glaces venoient des Terres qui sont plus près du Pôle, vis-à-vis du Cap de Horn, nous en trouverions moins en gouvernant à l'Est. Je considerois encore que s'il y avoit un Cap avancé, seulement jusqu'au quarante-huitiéme degré, tel qu'on pouvoit supposer celui où Gonneville avoit abordé, ce Cap, quel qu'il fût, serviroit comme de barriere aux glaces, & qu'il ne s'en trouveroit plus à l'Est. Je fis part de cette conjecture aux Officiers de la Marie. Il ne se passoit point de jour, où je ne me procurasse l'occasion de leur parler; & j'employois tout ce que je croyois capable de soutenir leur courage. Enfin, de concert avec eux, je fis prendre, à la route, autant de Sud qu'il fut possible. Mais la brume continuelle, les glaces, & les vents contraires ou forcés, nous empêcherent d'élever les cinquante-quatre degrés avant le dernier de Décembre; sans compter que le froid, qui s'étoit fait sentir dès les quarante-quatre degrés de latitude, étoit devenu excessif parmi les glaces. Il est constant que sans l'obstacle de la brume, nous aurions joui d'une clarté continuelle; car le Soleil, dans son plus grand éloignement, ne fait que

DEUX VAISSEAUX FRANÇOIS. 1738.

tourner un peu au-dessus de l'horison. Mais, dans ces Parages, le temps est toujours si bas, qu'il est également rare d'y voir le Soleil, la Lune & les Etoiles.

1739. Découverte du Cap de la Circoncision.

Le premier jour de Janvier 1739, vers trois heures après midi, nous découvrîmes une Terre fort haute, qui nous parut couverte de neige & fort embrumée. Nous lui trouvâmes l'apparence d'un gros Cap, & nous la nommâmes le *Cap de la Circoncision*. Cette Terre nous restoit, à l'Est-Nord Est, à la distance de dix ou douze lieues. Les vents en venoient. Nous nous en approchâmes, pour la reconnoître. La situation du Cap est par les cinquante-quatre degrés de latitude Méridionale, entre les vingt-sept & vingt-huit de longitude. Nous ne devions pas en être passés à plus de trois lieues, le jour précédent. Les deux Vaisseaux avoient été à la Cape, depuis sept heures du matin jusqu'à midi, sans pouvoir se reconnoître, dans l'épaisseur de la brume. A dix heures du soir, elle s'étoit assez éclaircie pour nous laisser voir une très grosse glace, fort près de nous. On avoit mis à la Cape sur l'autre bord. Il y a beaucoup d'apparence que cette glace étoit une de celles, que nous vîmes ensuite

border

Deux Vaisseaux François. 1739.

border la Terre. Nous étions sans cesse exposés aux mêmes risques.

Pour écarter de si fâcheuses réflexions, je fis, à l'Equipage de l'Aigle, la lecture d'un article de nos Instructions, par lequel la Compagnie accordoit des gratifications & des récompenses aux Officiers & aux Matelots, à la vûe des Terres que nous cherchions. Je donnai vingt Piastres au Pilote, qui avoit vû le premier la Terre. Les Matelots, qui alloient en Vigie au sommet des mâts, y souffroient un froid cuisant. J'avois cru devoir les ranimer par des promesses intéressantes. Le 20, on chanta le *Te Deum*, avec des transports de joie; & l'on se crut, par l'Estime, à cinquante-quatre degrés quarante minutes. C'est le plus loin que nous ayions pénétré au Sud. Les glaces, qui nous menaçoient, la brume, qui nous empêcha de tirer parti de nos bordées, & la panne de la nuit, nous firent un peu tomber sous le vent. Cependant, le 30, nous soutînmes la nuit sous nos Huniers, & nous regagnâmes ce que nous avions perdu le jour précédent. J'allai le même jour à bord de la Marie. J'ai lûs, comme j'avois fait sur l'Aigle, l'article des Instructions en faveur des Equipages, & je n'épargnai rien pour

Deux Vaisseaux François. 1739.

relever leurs espérances. La Marie étoit en meilleur état que l'Aigle. Elle avoit, à la vérité, plusieurs Matelots, qui ne faisoient point le Quart ; mais ils n'avoient point d'autres maladies que des rhumes : au lieu qu'à bord de l'Aigle, il y avoit déja quelque temps que le scorbut s'étoit déclaré.

Le 4, on soutint encore la nuit à petites voiles ; & malgré les glaces & la brume, on fit quatre ou cinq lieues. Le 5, la brume eut tant d'épaisseur, qu'elle nous dérobba la vûe de la Terre. Le 6, un peu avant midi, on vit tout d'un coup paroître une prodigieuse quantité d'Oiseaux d'un très beau blanc & de la grosseur d'un Pigeon. La lumiere, qui nous éclaira dans cet intervalle, nous fit appercevoir une grosse glace, à la distance d'un quart de lieue devant nous, & la terre à moins de deux lieues. Les ris étoient dans les Huniers. On n'eut pas le temps d'orienter les voiles, avant le retour de la brume, qui redevenant aussi épaisse que jamais, fit disparoître en un instant la terre & la glace. C'étoient les Courans, qui nous avoient portés si près de la terre, lorsque nous en devions être de trois ou quatre lieues plus loin que la veille. Après avoir reviré pour gagner

DEUX VAISSEAUX FRANÇOIS. 1719.

au large. Il fallut forcer de voiles, dans la vûe de nous élever de la Côte, sans nous trop éloigner. Je voulois demeurer à portée de profiter des premiers instans de lumiere, pour envoyer les Bateaux à terre, avec ordre de la reconnoître. Ces incidens faisoient une terrible impression sur les Equipages, & ce n'étoit pas sans peine qu'on les empêchoit de tomber dans le découragement.

Le 7, une brume très-épaisse se dissipa vers le soir. Nous eûmes des vents d'Ouest favorables, pour reconnoître la terre. Le 8, à la pointe du jour, on s'avança vers la Côte. On la vit dans un instant, avec quelque surprise de s'en trouver plus proche, qu'on ne s'étoit imaginé. A cinq heures du matin, la brume revint & l'on perdit la terre de vûe. On ne laissa pas d'avancer du même côté, dans l'espérance que la brume pourroit tomber. Mais elle s'épaissit, au contraire; & ne voyant pas devant nous la longueur du Navire, nous serrâmes de plus près. A six heures, nous crûmes découvrir une Terre nouvelle, à peu près au Nord-Est du Cap de la Circoncision. Un Banc de glace, qui s'offroit du même côté, sembloit confirmer cette opinion. Il

DEUX VAISSEAUX FRANÇOIS. 1739.

étoit important de ſçavoir ſi cette Terre étoit contigue au Cap, pour ne pas s'abbattre dans un Golfe, où les vents d'Oueſt, ordinaires & violens dans cette Plage, auroient battu en plein. On mit donc le Cap ſur cette Terre ſuppoſée. A ſept heures, la brume redevint fort épaiſſe, & nous continuâmes jüſqu'à neuf heures : mais la brume ne tombant point, nous remîmes à l'autre bord. On avoit porté au Nord, pour s'approcher de cette Terre. A l'entrée de la nuit, on ſe crut obligé de retourner, en faiſant le Sud ſur les Huniers, dans la crainte d'être ſurpris par les glaces.

Le 9, à la pointe du jour, on remit le Cap ſur la même Terre, qu'on crut voir encore. La brume & les glaces obligerent deux fois de revirer, ſans aucun éclairciſſement.

Le 10, un temps clair & fin, entre trois & quatre heures du matin, fit reconnoître que c'étoit un nuage, qu'on avoit pris pour une Terre. On ſe reduiſit à faire route, pour côtoyer la Terre, à l'Eſt du Cap de la Circonciſion. Mais vers cinq heures, la brume reprit toute ſon épaiſſeur. Elle ne ceſſa point le jour ſuivant ; & l'on ſe crut d'autant plus heureux d'être élevés, que le vent chaſſoit vers la Côte.

Depuis qu'on étoit à la vûe de la Terre, on n'en avoit pas retiré d'autre avantage que de l'avoir vûe s'étendre huit à dix lieues vers l'Eſt-Nord-Eſt, & ſix à ſept au Sud-Eſt. On n'avoit pû reconnoître, ſi elle fait partie du Continent, ou ſi c'eſt une Iſle avancée. Le temps n'avoit pas permis, d'y envoyer les Eſquifs. D'un autre côté, la ſaiſon s'avançoit ſans s'adoucir. Une grande partie des Matelots, étoient malades, ou feignoient de l'être. On ne voyoit plus, ſur le Pont, que les Officiers, & quelques jeunes Matelots, que l'honneur & la force de l'âge, ſoutenoient encore; & la plûpart avoient la voix fort éteinte. Ces fâcheuſes conſidérations me déterminerent, à quitter une Terre ſi méridionale, & peut-être inacceſſible, par les obſtacles de la brume & des glaces.

DEUX VAISSEAUX FRANÇOIS. 1739.

Je fis route pour viſiter celle qui pouvoit ſe trouver au Nord-Eſt. Le lieu, où Gonneville eut le bonheur d'aborder, eſt ſitué ſuivant ſa Relation, dans une latitude égale à celle de quelques Provinces de Fr nce. Les plus Sententrionales ſont par les quarante-cinq degrés. Nous élevâmes le parallele des cinquante & un à cinquante-deux, & nous les parcourûmes avec les mêmes incommodités & les mêmes dangers. Le 22, je

Raiſons qui porterent les deux Vaiſſeaux à quitter leur entrepriſe.

Deux Vaisseaux François. 1739.

paſſai encore à bord de la Marie ; & le 25, nous arrivâmes, ſuivant notre Eſtime, par les cinquante & un degrés de longitude. Les fortes variations nous aſſuroient que nous n'étions pas plus à l'Oueſt. Cependant nous avons trouvé à l'atterrage du Cap de Bonne-Eſperance que nous étions alors par les cinquante-cinq degrés. Quand nous euſſions trouvé les Terres à cette longitude, elles euſſent été trop à l'Eſt pour remplir les vûes de la Compagnie. Il étoit temps, d'aller chercher nos Relâches. Elles étoient éloignées. Nos Vaiſſeaux étoient péſans. Nous pouvions être contrariés, & nos Equipages étoient hors d'état de tenir long-temps la Mer. Les vents, à l'Eſt, me portoient encore à prendre ce parti. Je fis donc mettre le Cap au Nord. Ce jour même, pour la derniere fois, nous vîmes une groſſe glace, & notre Pont fut couvert de neige.

En avançant vers le Nord, nous trouvâmes, par degrés, la brume moins épaiſſe & moins fréquente. Le froid devint plus ſupportable, le vent fut preſque toujours orageux, & la Mer groſſe juſqu'au 5 de Février. Un demi calme qui ſucceda, me donna l'occaſion de paſſer à bord de la Marie, & de renverſer les Marchandiſes de ce Vaiſſeau,

DEUX VAISSEAUX FRANÇOIS. 1739.

à bord duquel je gardai douze Soldats, & le Bateau, avec cinq bariques de Charbon, qui s'y trouvoient encore.

Il nous falloit du bois pour une longue route, & nous ne pouvions nous en promettre beaucoup au Cap de Bonne-Esperance. On prit le parti de se séparer. Chacun des deux Vaisseaux fit sa route ; l'Aigle pour l'Isle de France, & moi dans la Marie, pour le Cap de Bonne Esperance.

Leur retour en France.

Je mouillai dans cette Baye, le 28 de Février. Mes premiers soins furent donnés aux Malades ; & je fus assez heureux pour n'en perdre aucun, dans le transport que j'en fis faire au rivage. Deux Vaisseaux de la Compagnie, le Philibert & le Duc de Chartres, étoient alors dans cette Rade, commandés par MM. De Lobry & de la Chesnaye. Quelques jours après, j'y vis arriver MM. de la Porte-Barré & Drias, Commandans des Vaisseaux, le Condé & le Duc d Orleans. Le 31 Mars je remis à la voile avec eux. Mais le lendemain, conformément à mes Instructions, je fis l'ouverture du paquet secret, où je devois trouver de nouveaux ordres. Il m'étoit prescrit d'élever au plutôt le quarante-sixiéme parallele, & de le parcourir jusqu'au

Deux Vaisseaux François. 1739.

premier Méridien, parce que ſuppoſant que nous n'euſſions parcouru que le quarante-quatriéme, nous n'aurions pu ſçavoir ſi le Continent Auſtral ne s'avançoit pas juſqu'au quarante-ſixiéme Parallele. Mais les incidens de Terre nous avoient portés bien plus au Sud; & ce n'étoit plus un doute pour nous, que le Continent ne fût plus reculé vers le Pôle. Nous avions encore l'expérience, qu'une Iſle, dans ces Parages, n'auroit pu fournir un lieu propre à relâcher. D'ailleurs, la ſaiſon avancée, la courte étendue des jours, & l'intempérie des climats, auroient rendu la Navigation trop difficile, pour un Vaiſſeau tel que la Marie; au lieu qu'elle eſt toujours facile en venant d'Europe. Ainſi, je me crus obligé de renoncer à cette entrepriſe, pour entrer dans les vûes de ceux dont je tenois ma Commiſſion.

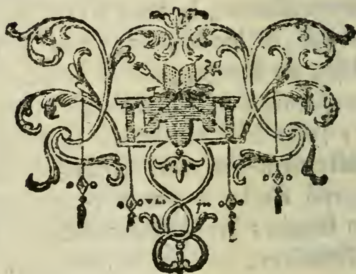
Nous pouvions trouver un lieu de relâche, ſoit à la Côte d'Afrique, ſoit aux Iſles ſituées entre l'Afrique & l'Amérique, qui ſont dans une latitude où regnent les vents aliſés. Je m'arrêtai, au dernier de ces deux partis, comme le plus ſimple. Pluſieurs Géographes marquent, avec diſtinction, deux, & d'autres, trois Iſles différentes, vers

Iſles entre l'Afrique & l'Amérique.

la même latitude Méridionale, de vingt degrés vingt minutes, les Isles de Martin-Vaz, & l'Isle de la Trinité. Nous élevâmes cette latitude dès les treize degrés trente minutes de longitude, & nous la conservâmes jusqu'aux trois cens quarante-huit degrés trente minutes, où nous trouvâmes une Isle, & quatre Islots, qui en sont éloignés de huit ou neuf lieues à l'Est. Le *Flambeau Anglois* la dépeint fort bien, sous le nom d'Isle de la Trinité. Après en avoir eu connoissance, le 29 d'Avril, au soir, j'envoyai, le lendemain, entre les Islots & l'Isle, un Bateau pour la reconnoître, & ne continuant pas moins d'en approcher, jusqu'à la portée du fusil, je vis distinctement les trois quarts de cette Isle, qui n'est, à parler proprement, qu'un Rocher presqu'inaccessible. Un de nos Officiers, qui en fit le tour dans la Chaloupe, me fit la même peinture des parties que je n'avois pas vûes. En 1599, Olivier de Noort, Commandant de quatre Vaisseaux Hollandois, suivit ce parallele de vingt degrés vingt minutes, depuis cette Isle jusqu'à la Côte du Brésil. Ainsi l'on peut conclure qu'il n'y a, sous cette latitude, qu'une seule Isle dans cette Mer, au lieu de deux ou trois qui se trouvent dans la plûpart des Cartes.

DEUX VAISSEAUX FRANÇOIS. 1739.

Le reſte de la Navigation fut ſi tranquille, qu'après une abſence de près d'un an, l'Auteur revit les Côtes de France ſans avoir, à bord, un ſeul Malade. C'eſt le dernier Voyage aux Terres Auſtrales, dont on ait publié la Relation.

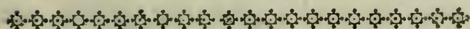


HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES,

Depuis le commencement du XVe. Siécle.

SECONDE PARTIE.

LIVRE QUATRIÉME.



VOYAGES ERRANS, C'EST-A-DIRE, SANS TERME FIXE.

POUR faire sentir le prix du nouveau Plan que je ne cesse pas de suivre, & qu'on doit regretter que les Anglois n'ayent pas observé dans leurs premiers Tomes de ce Recueil, je dois faire remarquer, à ceux qui tiennent compte à un Auteur de sa fidélité pour les Loix qu'il s'impose, que j'ai déja renvoyé, INTRODUCTION.

INTRODUCT.

à la Table hiſtorique, plus de cent Voyageurs obſcurs, & qui ne méritent guéres d'être mieux connus. Il n'y avoit que cette méthode qui pût épargner au Lecteur un ſurcroît de répétitions, & jetter aſſez de jour ſur le reſte de ma carriere, pour me mettre en état d'en fixer les bornes. D'ailleurs la plûpart des Relations, qui ſe trouveront ſupprimées, contribueroient ſi peu au deſſein de cet Ouvrage, qui a toujours été de mêler l'agrément à l'inſtruction, qu'on croit leur faire grace en conſervant leurs noms dans un Index, pour apprendre au Public qu'elles ont exiſté.

On ne doit pas porter le même jugement de celles qui vont compoſer cet Article. Quoiqu'elles préſentent un grand nombre de lieux, avec leſquels on s'eſt familiariſé dans les Parties précédentes; c'eſt avec des circonſtances & des obſervations nouvelles, qui ſemblent leur faire prendre une autre face. Mais, ce qui paroît d'une toute autre importance, des *Voyageurs Errans*, comme j'ai cru pouvoir les nommer, ne s'attachant point à ſuivre les routes communes, & ſe laiſſant conduire, tantôt par la ſeule curioſité, tantôt par le haſard des événemens, il arrive

souvent qu'ils visitent des Pays ignorés, & les parties des Pays connus qui n'avoient jamais été visitées par d'autres Voyageurs ; ce qui devient d'une extrême utilité pour l'Histoire & la Géographie. Cependant entre les Relations même de cet ordre, on ne s'attachera qu'à celles qui méritent une véritable distinction. INTRODUCT.



VOYAGES
DE
GAUTIER SCHOUTEN.

INTRODUCTION.

LE motif de ce Voyageur, dans ses longues & périlleuses Navigations, n'eut rien de plus réglé que ses courses mêmes, ausquelles il semble que le seul hasard ait toujours présidé, sans qu'il s'attribue jamais la moindre vûe dont on puisse faire honneur à son caractere. Cette apparence de légéreté seroit une forte raison de se défier de son jugement & de sa bonne foi, si ces deux qualités n'éclatoient au contraire dans ses récits & dans ses descriptions. Non-seulement les peintures y sont vives & les détails intéressans, mais il y regne un air de candeur & de sagesse, qui plaît autant que la variété de ses avantures.

1658.
Départ de Schouten sur le Nieuport.

Sa curiosité, dit-il, le fit entrer au service de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales. Au mois d'Avril 1658, il s'embarqua au Texel, sur une Flute, nommée le *Nieuport*, qui

n'attendoit qu'un vent favorable pour mettre à la voile. L'habitude qu'il avoit de mener une vie reglée lui fit voir d'abord, avec étonnement, les débauches & les excès de la plûpart des gens de Mer. » Mais il en fut moins ſurpris, » lorſqu'il eut conçu qu'une grande partie de ceux qui font le Voyage des » Indes, n'embraſſent cette réſolution » que parce qu'ils ne peuvent ſubſiſter » dans leur Patrie. Ils y ſont contraints, » ſoit par la miſere dans laquelle ils ſont » nés, ſoit par celle où divers accidens » les ont fait tomber. On fit paſſer à » bord un homme qui avoit joui des » plus grands avantages de la Fortune, » & qui s'étant ruiné par le jeu, étoit » forcé par ſes Parens de ſervir la » Compagnie des Indes, avec la ſimple » qualité de Soldat. Sa femme, qui vint » lui faire ſes adieux ſur le Vaiſſeau, » lui laiſſa un petit coffre, médiocrement garni; ſeul reſte de l'abondance » où il avoit vécu, auquel néanmoins, » ſuivant la réflexion de l'Auteur, il » pouvoit en joindre le ſouvenir.

Quelle ſorte de gens paſſe aux Indes.

La Navigation n'eut rien de plus remarquable, juſqu'au Cap de Bonne-Eſpérance, que la conſtance extraordinaire du beau temps, qui offrit, à Schouten, un amuſement continuel

Spectacle amuſant pour l'Auteur.

GAUTIER SCHOUTEN. 1658.

dans le ſpectacle d'une Mer preſque toujours verte, & d'une armée innombrable de toutes ſortes de Poiſſons & de Monſtres, qui ne ceſſoient pas de ſe faire voir autour du Vaiſſeau. Ceux qu'on nomme Diables de Mer, étoient d'une groſſeur épouvantable, & nâgeoient ſi vîte, qu'ils paroiſſoient voler au travers des flots. On prit des Tons, des Marſouins & des Chiens de Mer, dont la chair n'eſt pas d'un goût délicat, ni de facile digeſtion (48).

Jamais aucun Vaiſſeau ne paſſa la Ligne, avec moins d'incommodité que le Nieuport. Il arriva au Cap, le 23 de Juillet. Les Hollandois y commençoient à recueillir le fruit de la dépenſe & des peines qu'ils avoient employées à cet Etabliſſement. Schouten fut charmé de réunir dans un ſeul coup d'œil, de très hautes Montagnes, des Rochers eſcarpés, d'affreux Déſerts, des Vallées admirables & des Campagnes charmantes. La curioſité, ſon cher motif, auquel il

(48) On ne s'arrête à cette obſervation, que pour y joindre une maniere de les préparer, qui en fait une nourriture agréable & ſaine : c'eſt d'y faire une ſauce abondante de vin de France ou du Rhin. L'Auteur regrette, en faveur de l'Equipage, que tout le monde ne ſoit pas en état de ſuivre cette méthode. Mais les Marſouins, dit-il, ſe mangent fort bien au poivre & au vinaigre. D'ailleurs, les Dorades, les Bonites, les Corettes, & les Poiſſons volans, ſont une très bonne nourriture. *Page* 4.

n'avoit pas encore appris à joindre de la prudence, le fit monter avec l'Ecrivain du Vaiſſeau ſur la *Montagne des Lions*, qui tire ſon nom de la multitude de ces Animaux qu'on y prend ou qu'on y tue. Cette raiſon, qui ne permet qu'aux Chaſſeurs hardis d'en approcher, ne l'empêcha point de monter vers le ſommet. Il y trouva de fort bons herbages, & quantité de fleurs d'une odeur excellente, mais peu d'arbres. En arrivant à la hauteur des nues, il fut arrêté par l'épaiſſeur de l'air, & par des roches fort eſcarpées. Pour deſcendre, il prit vers une belle Vallée, qui eſt entre cette Montagne, & celle de la Table, » où » les bonds des Chevreuils, des Daims, » & d'autres Bêtes fauves qui franchiſ» ſoient les lieux les plus eſcarpés, le » réjouirent beaucoup : mais ce plaiſir » fut bientôt interrompu par la dange» reuſe vûe d'un Lion, qui ſe montra » tout d'un coup, aſſez près de lui, » & qui s'enfonça tranquillement dans » quelques broſſailles. Il comprit quelle » avoit été ſa témérité, de ſe haſarder, » ſans armes, aux périls de la Montagne ; » & cette réflexion lui fit prendre le » plus court chemin pour retourner au » rivage.

Il ſemble que dans le récit de ſes

petites avantures, son dessein soit de faire connoître par quels degrés sa raison & son courage eurent l'occasion de se former. Après son départ du Cap, il reçut bientôt des leçons plus fortes, dans une tempête, dont la nature & les suites forment une description fort singuliere.

Description d'une tempête fort extraordinaire.

On avoit fait environ deux mille lieues, du Texel au Cap; & suivant le compte des Pilotes Hollandois, il en restoit seize cens jusqu'à Batavia. Ils porterent au Sud, pour trouver les vents alisés de l'Ouest, qu'ils rencontrerent en effet, vers trente-neuf & quarante degrés de latitude australe. Alors, courant à l'Est, le Vaisseau fit beaucoup de chemin. Les jours étoient de neuf heures, & les nuits de quinze; le froid fort âpre; le Ciel couvert d'épaisses nuées, d'où il sortoit quelquefois des vents impétueux, de la grêle, & beaucoup de neige. Cependant, la violence des vents ne les rendant pas moins favorables, on n'alloit presque qu'avec la seule Misene sur les ris; & dans l'espace de vingt-quatre heures, on faisoit quarante & quelquefois quarante-huit lieues de chemin. Cet heureux temps dura quinze jours; mais il cessa par une horrible révolution.

Vers la fin d'une nuit, les vents

commencerent à souffler des quatre coins du Monde, en se choquant avec une impétuosité que l'Auteur n'entreprend pas de représenter. Ensuite ils descendoient en tourbillon, comme s'ils se fussent précipités du Ciel, & les flots s'abbaissoient sous le poids. Quand ces tourbillons, remarque Schouten, ne viennent que d'une partie du Monde, quelques violens qu'ils puissent être, on les nomme des queues d'ouragan. Alors, au lieu d'abbaisser les flots, & de causer la perte des Vaisseaux en les faisant pirouetter, ou quelquefois en les enlevant dans l'air pour les faire retomber dans un horrible désordre, ils élevent les vagues & les Navires, jusqu'à faire croire qu'on va toucher le Ciel. Mais ici, les vents sauterent d'abord de rhumb en rhumb, & parcoururent toutes les pointes du Compas, après quoi, s'assemblant en l'air, ils se précipiterent avec une furie qu'on ne peut décrire. Toutes les voiles, qui se trouverent déployées, furent aussi-tôt en pieces. La Mer, qui étoit auparavant fort agitée, redevint unie; & ce qui doit paroître étonnant, le Vaisseau n'en fut pas moins tourmenté, par les violentes secousses qu'il recevoit hors des flots, où les vents faisoient le bruit du tonnerre. Enfin il

Gautier Schouten. 1658.

cargua tellement, que le plat bord étoit dans l'eau. Les efforts qu'on faisoit à la pompe, & pour puiser de toutes parts, n'empêchant point que l'eau ne montât dans le fond de cale, les plus habiles Matelots s'écrierent : nous périssons, nous coulons bas ; Ciel ayez pitié de nous. Ce funeste cri fit cesser presque toute la manœuvre, & chacun se mit en prieres, comme au dernier moment de sa vie. Les vents, qui s'étoient combattus jusqu'alors, se réunirent, pour rouler effroyablement de l'Ouest à l'Est, & pour soulever les vagues jusqu'au Ciel. Ce changement fit relever un peu le Navire. On reprit courage, en voyant qu'il puisoit moins d'eau ; & le beau temps étant revenu à midi, on fit route à l'Est-Nord-Est.

Maladie singuliere, & ses effets.

Mais tout l'Equipage, qui avoit déja beaucoup souffert, fut accablé de cette cruelle fatigue. En peu de jours, cinquante hommes tomberent dans une fiévre ardente. Elle fut suivie d'une espece de contagion, qui infectant bientôt tout le Vaisseau, emporta près de quarante hommes dans l'espace de deux jours. Les plus vigoureux en furent atteints. Ils entroient dans des transports, qui approchoient de ceux de la rage. On leur voyoit sortir le pourpre, avec le

bubon, le charbon & tous les ſymptômes de la peſte. Quelques-uns ſaignoient beaucoup du nez, ſans en recevoir aucun ſoulagement. D'autres vomiſſoient ou ſe déchargeoient par les ſelles; mais ils n'en étoient pas moins tourmentés, & ne laiſſoient pas d'expirer dans leurs douleurs. Il ſe formoit ſur les levres, ſur la langue, à la gorge & au palais, des croutes qui bouchoient les conduits: & qui arrêtoient la reſpiration. Elles étoient noires, comme le tour de la bouche. Si les remedes paroiſſoient un peu les diſſiper, elles revenoient preſqu'à l'inſtant. La fureur, qui poſſedoit une partie des Malades, les portoit à vouloir ſe tuer eux-mêmes; & la plûpart de ceux, qui moururent, jettoient de l'écume par la bouche. Leur corps demeuroit bleu, ou verdâtre; défiguré, couvert de puſtules, qui crêvoient au moindre mouvement, & qui rendoient une puanteur extrême. On perdit, par ce funeſte accident, le premier & le ſecond Pilote, l'Ecrivain, pluſieurs autres Officiers, & quantité de Matelots. Un Volontaire, riche & de bonne famille, ſe jetta dans la Mer, tandis qu'on étoit allé lui chercher quelque ſecours; & toute la diligence qu'on employât pour

GAUTIER SCHOUTEN. 1658.

le fecourir ne put faire retrouver fon corps (49).

Les Hollandois perdent l'efpérance d'arriver à Batavia dans cette Mouffon.

Une autre difgrace mit le comble à l'infortune des Hollandois. Les vents alifés du Sud-Eft, foufflant plutôt qu'ils ne s'y étoient attendus, les firent tomber au-deffous du Détroit de la Sonde, fur la Côte Occidentale de Sumatra. Ils fe crurent auffi peu avancés que s'ils n'euffent fait que partir du Texel, parce qu'il ne leur reftoit plus d'efpérance d'arriver à Batavia, dans une Mouffon, pendant laquelle ils alloient avoir à combattre, jufqu'au mois de Novembre, des Courans auffi contraires que les vents. Cependant ils prirent le parti de mettre du monde à terre, dans une Vallée couverte de verdure, où l'on pouvoit efpérer des rafraîchiffemens pour les Malades. En portant le Cap fur la Côte, on découvrit un Golfe, qui fut reconnu pour la Baye de Sillebar, où les Bois & la forme des Montagnes donnent beaucoup d'agrément au rivage. La mauvaife qualité du fond, à l'entrée de cette Baye, expofa le Navire au danger d'être jetté fur un banc de roches, où la Mer battoit furieufement;

(49) Pages 15 & précédentes. A l'occafion de cette étrange maladie, Schouten déclare qu'il étoit Chirurgien, & qu'ils étoient deux de cette profeffion fur le Vaiffeau.

GAUTIER SCHOUTEN. 1658.

mais les ancres mordirent mieux, dans un autre endroit, qui n'eſt pas éloigné d'un Bourg. Plus loin, dans la Baye, on découvrit un Cap, derriere lequel eſt ſituée la Ville de Sillebar. Les Hollandois ne pouvoient détacher leurs yeux, d'un ſi beau Pays. Mais, ne voyant paroître aucun Habitant, & quantité de feux, qu'ils apperçurent pendant la nuit, leur faiſant juger qu'ils étoient obſervés, ils mirent la Chaloupe en Mer, avec tout ce qu'ils avoient de gens en bonne ſanté. L'Officier, qui la commandoit, fit arborer un Etendart de paix, en approchant du rivage. Les Indiens s'obſtinant à demeurer cachés, il avança juſqu'au-delà du Cap, où il en vit un grand nombre, ſur un rivage couvert d'arbres. Ils étoient fort noirs, & ſans autre habillement qu'un morceau de toile au milieu du corps. Leurs armes étoient des arcs & des fléches. Deux Matelots, qui parloient la langue Malayenne, leur expliquerent la ſituation & les beſoins du Vaiſſeau. Ces perfides répondirent, tous d'une voix, qu'ils avoient diverſes ſortes de rafraîchiſſemens au ſervice des Hollandois, & qu'ils les donneroient au prix courant. Ils montrerent une Riviere bordée d'arbres, où l'on pouvoit faire aiſément de

Ils s'arrêtent dans la Baye de Sillebar.

Gautier Schouten. 1658.

l'eau. Enfin, rien ne paroiſſant manquer aux apparences de bonne foi, ils apporterent eux-mêmes, à la Chaloupe, quelques jarres d'eau pour eſſai. L'Officier ſe hâta de retourner à bord, & ſon récit ſembla rendre la vie aux Malades. Dans la violence du feu qui les dévoroit, ils s'empreſſerent d'obtenir un verre d'eau qu'il avoit apporté. Elle fut diſtribuée avec diſcrétion ; mais ce qu'ils en burent eut tant d'effet pour les rafraîchir, que jusqu'au lendemain, ils ne ſoupirerent qu'après un rémede ſi doux & ſi naturel.

Trahiſon qu'ils eſſuyent de la part des Indiens.

Les Indiens ſe préſenterent le lendemain, avec les mêmes démonſtrations d'amitié. Mais ils étoient en plus grand nombre ; & lorſqu'il fut queſtion de remplir les tonneaux, ils propoſerent de faire avancer plus loin la Chaloupe, ſous prétexte que l'eau y ſeroit meilleure, & que les vivres y viendroient plus facilement de Sillebar. L'Officier Hollandois les remercia de cette offre, & parut ſatisfait de l'eau qui s'offroit dans la Riviere. Son refus déconcerta une troupe de Traîtres, qui avoient réſolu de maſſacrer tout l'Equipage ; ils n'étoient pas capables de déguiſer plus long-temps leur fureur ; & ſur un ſignal, dont ils étoient convenus,

Maſſacre de leurs Interprêtes.

GAUTIER SCHOUTEN. 1658.

nus, les uns se jetterent avec des cris effroyables, sur les deux Interprêtes Hollandois, tandis que les autres décocherent une multitude de fleches sur la Chaloupe. Les Interprêtes se dégagerent d'abord assez heureusement, & coururent vers le rivage pour se jetter dans les flots, mais ils furent arrêtés & percés de coups. Leurs têtes furent coupées, roulées dans le sable, enlevées par les cheveux, & placées sur la pointe de deux piques, où elles demeurerent exposées. Dans l'état où la maladie avoit réduit les Hollandois, ils ne purent tirer vengeance de cette détestable trahison, qu'en faisant une décharge de leurs Mousquets au travers de leurs Ennemis. Ils apprirent ensuite, à Batavia, que depuis quelques mois un autre Vaisseau de leur Nation avoit été surpris, par les mêmes artifices, sur la Côte de Palinbam, & que tout l'Equipage avoit été cruellement égorgé. La Compagnie Hollandoise s'en étoit vengée par la ruine de cette Ville (50).

Nouvelle tempête qui les surprend.

Cependant les Malades du Vaisseau perdoient toute espérance de secours, comme ils avoient déja perdu celle d'arriver à Batavia. Dans un conseil, où la raison présida moins que le déses-

(50) *Ibidem*, page 24.

Gautier Schouten. 1658.

poir, on résolut de faire route contre vent & marée. A peine eut-on quitté la Baye de Sillebar, qu'il s'éleva une tempête, accompagnée de tout ce que la Mer a d'horrible. Le tonnerre tomba proche du Vaisseau ; & la violence des vents, qui souffloient vers la Côte, tint assez long-temps les Hollandois dans la funeste attente de s'y briser, ou de retomber entre les mains de leur barbares Ennemis, qui avoient fait des feux sur le rivage, & qui faisoient sans doute des vœux pour leur perte. Mais l'orage cessa vers le jour. On leva l'ancre, pour courir au large. Il fut impossible de surmonter la force réunie de la Mer & du vent. On se vit réduit à courir des bordées. Le long de la Côte de Sumatra. Cette manœuvre dura jusqu'au mois d'Octobre. Ensuite, les vents & les Courans ayant commencé à varier, on doubla le bas Cap, pour enfiler le Détroit de la Sonde, où, tantôt louvoyant ; tantôt étallant la marée, on dérivoit souvent par les calmes. Aprés des peines extrêmes, on se rendit à la Côte de Java, où l'on comptoit de trouver des rafraîchissemens : mais cette espérance fut encore trompée. La Côte dépendoit du Roi de Bantam, qui étoit en guerre avec les

Hollandois. Il fallut continuer la Navigation avec de nouvelles fatigues, en mouillant jusqu'à huit fois en vingt-quatre heures. On doubla l'Isle de Cracatau, dont les arbres sont d'une hauteur extraordinaire, & les Isles voisines, telles que Sibbesée, Besié, la Traversine & Toppershoutié, qui sont toutes au milieu du Détroit. Ensuite, rangeant la Côte d'Anyer, on rencontra heureusement, vers Bantam, deux Navires Hollandois, qui croisoient dans ce Parage, & dont on reçut quelques rafraîchissemens. Enfin, le 25 d'Octobre, on jetta l'ancre devant Batavia.

GAUTIER SCHOUTEN. 1658.

Isles de Cracatau, de Sibbesée, de Besié, de la Traversine & de Toppershoutié.

Ce fut dans une si rude Navigation, que Schouten acquit diverses qualités, qui lui manquoient, & dont il étoit destiné à faire un long exercice. Cet Exorde a paru nécessaire, pour faire connoître les fondemens de sa constance, dans une infinité d'occasions dont on commence le récit. Il y joignit le secours de l'exemple, dès les premiers jours de son arrivée, à Batavia, & ce trait de la vérité duquel il ne veut pas qu'on ose douter, mérite aussi de servir de prélude à ses propres Avantures.

Un Vaisseau, nommé le Dragon, a

GAUTIER SCHOUTEN. 1658.

Avanture qui instruit Schouten.

qui venoit de Hollande aux Indes, avoit fait nauffrage ſur les Côtes d'une Terre auſtrale inconnue. A la premiere nouvelle de cet accident, qui fut apportée par quelques Officiers, échappés dans une Chaloupe, on envoya dans le même lieu, ſous leur conduite, une Flute de la Compagnie, pour ramener les reſtes de l'Equipage, & les effets que les flots pouvoient avoir épargnés. Elle alla mouiller près d'une Côte déſerte, que ſes guides reconnurent pour le théâtre de leur naufrage, & la Chaloupe alla vers le lieu où ils avoient fait dreſſer des Tentes, pour ceux qu'ils n'avoient pu ramener, & qui devoient y attendre un Bâtiment proportionné à leur nombre. On trouva les Tentes briſées ; & l'on ne découvrit, ni les Hollandois, ni même un ſeul Habitant dans le Pays. On chercha des traces, auxquelles on pût reconnoître ſi l'on avoit conſtruit quelque Barque ſur le rivage. Cette recherche ne fut pas moins inutile. Il ne ſe trouva pas la moindre indication, qui pût faire du moins conjecturer ce qu'étoient devenus tant de Matelots, qu'on y avoit laiſſés.

Cependant, comme les reſtes du Vaiſſeau, dont les flots n'avoient en-

core emporté que les bordages, & tout ce qui n'avoit pû résister à leur violence, sembloient capables seuls d'avoir arrêté ces malheureux Hollandois dans quelque retraite voisine, on entreprit de les chercher plus loin dans les Terres & le long du rivage. Mais plusieurs troupes, qui prirent divers chemins, ne revinrent pas avec plus de succès que la premiere. On alluma des feux sur des Terres élevées, on poussa des cris, on tira un grand nombre de coups. Tant de soins n'eurent aucun effet. Il ne restoit pas d'autre parti que de retourner à Batavia, d'autant plus que les vents forcés & les tempêtes commençoient à menacer la Flute. Dans cette résolution, la Chaloupe fut envoyée pour faire de l'eau. Ceux, qui la conduisoient, n'apporterent point toute la diligence qu'ils devoient à leur commission. Il s'éleva, dans leur absence, une si furieuse tempête, que la Flute fut obligée de se mettre au large, où elle passa quelque-temps : mais ne voyant pas revenir la Chaloupe, qui étoit arrêtée dans une petite Riviere par la crainte du danger, on conclut qu'elle avoit péri, & l'on reprit tristement la route de Batavia.

Après l'orage, elle s'efforça de retour-

GAUTIER SCHOUTEN. 1658.

ner à bord. La Flute avoit déja disparu. Il fallut retourner au rivage pour se mettre à couvert de l'impétuosité des flots. Mais on étoit sans vivres, & le Pays n'offroit rien qui pût servir de nourriture. Les Montagnes étoient des Rochers, & les Vallées de vrais déserts. Les Plaines n'étoient composées que de sable ; le rivage, plus affreux encore, étoit bordé de Roches, contre lesquelles la Mer brisoit avec d'effroyables mugissemens.

Les Hollandois de la Chaloupe étoient au nombre de treize, déja fatigués & fort affoiblis. La faim les pressoit. Le froid & l'humidité augmentoient leurs souffrances. Ils se regarderent comme des victimes dévouées à la mort. Cependant à force de recherches, ils découvrirent entre les Rochers diverses sortes de Limaçons, qui parurent excellens à des estomacs affamés. Comme ils n'avoient ni feu ni bois, pour les préparer, l'usage continuel qu'ils firent d'un aliment si crud les incommoda beaucoup. Ils comprirent qu'une si foible ressource ne suffiroit pas long-temps pour conserver leur vie ; & ne voyant de toutes parts qu'une mort certaine, ils prirent la résolution de s'exposer aux flots ; dans l'idée que

s'il ne se présentoit rien de plus favorable sur Mer, un naufrage infaillible les délivreroit plutôt de leurs peines. D'ailleurs ils se flattoient encore de pouvoir aborder à quelque autre Côte, où la Nature leur offriroit des alimens plus propres à des Créatures humaines.

Ils employerent tout ce qui leur restoit de force, à calfater la Chaloupe, à remplir leurs tonneaux, à se pourvoir de Limaçons ; & mettant en Mer, ils abandonnerent des lieux où ils n'avoient rien vû qui fût capable de respiration. Le premier coup de vent les jetta bientôt en haute Mer. Ils avoient heureusement, avec eux, le second Pilote de la Flute, qui les guida par le cours des Astres. Cependant, comme ils n'ignoroient pas que leur Voyage, jusqu'à la Côte Septentrionale de Java, étoit d'environ quatre cens lieues, le courage leur manquoit à cette idée. Dans le beau temps, & pendant le jour, ils croyoient avancer avec assez de succès ; mais à la moindre agitation des flots, sur-tout lorsque la nuit devenoit fort obscure, ils perdoient toute connoissance de leur route ; & les vagues passant par-dessus leurs têtes, ils n'espéroient pas de voir le jour suivant. Leur

GAUTIER SCHOUTEN. 1653.

plus cruelle Avanture fut la néceſſité de jetter leurs Limaçons, qui commencerent bientôt à ſe corrompre. Il ſe virent réduits à l'eau pour tout aliment. La nuit, ils reſſentoient un froid inſupportable; & le jour, ils étoient brûlés des ardeurs du Soleil. Enfin, le travail de la Navigation & le retranchement abſolu de leur nourriture avoient entiérement épuiſé leurs forces; lorſqu'un jour au matin, ils découvrirent des Terres, qu'ils reconnurent pour les Montagnes Méridionales de la grande Java. Dans le tranſport de leur joye, ils gouvernerent droit vers la Côte, au haſard de ſe perdre mille fois ſur les Rochers qui la bordent. Un heureux haſard les fit tomber devant une belle Plaine, arroſée d'une belle Riviere & plantée d'un grand nombre de Cocotiers. Mais lorſqu'ils eſpéroient de deſcendre dans un lieu ſi convenable à leurs beſoins, ils s'apperçurent que la Mer briſoit ſi violemment contre le rivage, qu'ils ne pouvoient en approcher ſans un naufrage certain. De treize qu'ils étoient, neuf, qui ſçavoient nâger, ſe jetterent bruſquement dans les flots; & n'écoutant, ni leur foibleſſe, ni les cris de leurs Compagnons, ils gagnerent heureuſement la Terre. Là, ſans prendre

un inſtant pour reſpirer, ils coururent aux Cocos, dont ils ſe raſſaſierent, avant que d'entrer en délibération ſur leur ſort. Enſuite, tournant les yeux vers la Mer, ils virent leurs Compagnons, qui dans l'impuiſſance d'arrêter plus long-temps la Chaloupe, les exhortoient par des ſignes à revenir à bord. Mais les Briſans rendoient cette entrepriſe fort difficile ; & tandis que des deux côtés, on raiſonnoit apparemment ſur les obſtacles qui empêchoient les uns de quitter le rivage, & les autres d'y arriver, la nuit vint couvrir la Mer & la Terre de ſes voiles.

Ceux qui étoient demeurés dans la Chaloupe, attendirent le jour avec une extrême impatience. Ils le virent paroître ; mais ce fut pour leur apprendre que la force des Courans les ayant fait dériver, ils étoient devant une autre Côte, où ils ne voyoient plus de Vallée. C'étoient au contraire de hautes Montagnes, d'affreux Déſerts, des Bois épais, un rivage en écore, & bordé de Rochers inacceſſibles. Cependant, lorſque le vent fut diminué, ils s'approcherent aſſez facilement d'une ouverture qui faiſoit l'extrêmité d'une Vallée. Ils y débarquerent, & s'étant efforcés d'aſſurer leur Chaloupe, ils entrerent dans

GAUTIER SCHOUTEN. 1658.

le Bois, pour y manger les meilleures feuilles des arbres. Cet aliment, le seul qu'ils trouverent dans ce lieu désert, leur rendit assez de forces pour leur faire entreprendre de chercher leurs Compagnons. Deux d'entr'eux demeurerent à la garde de la Chaloupe, pendant que les deux autres se mirent à suivre le rivage, dans l'espérance de retrouver l'agréable canton qu'ils avoient perdu de vûe pendant la nuit: mais leur marche fut interrompue par des Roches escarpées, & par une profonde Riviere qui coupoit la Côte pour se rendre dans la Mer. Cet obstacle les força de retourner sur leurs traces. Ils se rembarquerent; quoiqu'à peine capables de pousser leur Chaloupe & de la mettre à flot. Tandis qu'ils s'efforçoient de traverser le Brisant, qui la repoussoit, une lame la jetta si violemment contre une roche, qu'elle en demeura fracassée. Cet accident leur parut sans remede. Ils retournerent sur le rivage, la tristesse dans le cœur, avec le surcroît de fatigue & d'épuisement que le travail venoit de leur causer. » Les prieres du Chrétien, observe » pieusement Schouten, ne tournent » jamais à lui sans effet. Celles de ces » Infortunés pénétrerent au plus haut

» des Cieux. Dieu fortifia leur courage, » & leur inſpira l'idée de ſuivre la Côte » Orientale, oppoſée à celle où ils » avoient cherché leurs Compagnons. Ils marcherent, pendant tout le jour, entre la Mer qu'ils avoient à gauche, & des Montagnes fort déſertes ; mais ils trouverent du moins des herbages, des racines, & de l'eau fraîche dans quelques petits ruiſſeaux. Le ſoir, il s'arrêterent ſous des arbres, où ils paſſerent tranquillement la nuit. Après avoir continué, le lendemain, de marcher pendant quelques heures, ils découvrirent, ſur le rivage, deux petits Canots, vers leſquels ils ne balancerent point à deſcendre. En chemin, ils apperçurent, dans l'herbe, un ſentier battu, qu'ils ſuivirent, & qui les conduiſit près d'une Hute. C'étoit la demeure d'un vieil Hermite Indien, auquel leur figure Européenne cauſa moins de frayeur que d'étonnement. Ils ſçavoient un peu de Malay. Le récit qu'ils firent de leur avanture excita ſa compaſſion. Il leur préſenta du Poiſſon ſec, qui étoit le fruit de ſa pêche ; & du riz, qu'il cultivoit de ſes propres mains. Un accueil ſi charitable leur fit prendre la réſolution de paſſer quelque temps avec lui : mais, dans la crainte que ſa charité

GAUTIER SCHOUTEN. 1658.

ne se refroidît, en leur voyant consumer ses provisions, ils s'exercerent à la pêche, dans les petits Canots, & ils prirent beaucoup de Poisson. L'Hermite leur apprit diverses méthodes, pour surprendre les Chevres sauvages, & d'autres Animaux des Montagnes. La Chasse ne leur réussissant pas moins que la Pêche, ils fournissoient abondamment des vivres à leur Hôte, qui leur accordoit l'usage de sa Hute pour la nuit. Ils s'accoutumerent si facilement à cette vie, que non-seulement ils traversoient les Bois & les brossailles avec autant de légereté que les Indiens, mais qu'après avoir rétabli leurs forces, jusqu'à prendre de la couleur & de l'embonpoint, ils ne penserent point à quitter un lieu tranquille, dans lequel ils trouvoient continuellement de quoi satisfaire à tous leurs besoins.

Cependant leur tranquillité fut troublée par une troupe de Brigands, qui ne vivant que de rapines, erroient dans les Bois & le long du rivage, & tuoient sans pitié tout ce qui tomboit de vif entre leurs mains. Ces Furieux (51) attaque-

(51) Leur genre de vie leur fait donner le nom de *Vagans*. Pour s'exciter au meurtre & au pillage, ils prennent de l'Amfion ou de l'Opium. L'Auteur raconte que dans les Villes mêmes, il leur arrive souvent de commettre les mêmes désordres. » Lors-

rent la Hute ; & ne trouvant pas de résistance dans quatre hommes sans armes, qu'ils reconnurent pour des Européens, ils voulurent sçavoir comment ils avoient fait naufrage, & quels effets ils avoient sauvés. Ainsi l'espérance qu'ils eurent, de tirer quelque profit de cette rencontre, sauva les Hollandois, en les dérobbant à leurs premiers transports. L'Hermite, moins tremblant pour lui-même que pour ses Hôtes, se jetta à genoux, les mains élevées vers le Ciel ; & par une vive peinture de leurs infortunes & de leur pauvreté, il toucha si vivement ces Barbares, que loin d'exercer leur fureur ordinaire, ils offrirent de conduire les quatre Etrangers à Japara, Pays le plus voisin, où l'on voyoit souvent des Vaisseaux de leur Nation. Cette offre parut si sincere aux Hollandois, qu'ils ne firent pas difficulté de l'accepter. Après avoir re-

» que l'Opium commence » à produire son effet, ils » se mettent à crier, » Amoek, Amoek, qui » signifie massacre ; & » le sabre ou le poignard » au poing, ils tombent » sur tout ce qui se trou- » ve exposé à leurs coups. » Schouten en vit exécu- » ter trois, dont la rage » s'étoit exercée jusqu'au » milieu de Batavia. On » leur coupa d'abord les » mammelles ; ensuite on » les roua, en commen- » çant par le bas du corps. » Malgré la crainte qu'on » tâche de leur inspirer » par de si cruels suppli- » ces, leurs fureurs se » renouvellent souvent » dans les Villes & au- » dehors. *Page* 40.

Gautier Schouten. 1658.

mercié l'Hermite, ils se mirent en chemin avec leurs Guides, par les Déserts & des Bois affreux : mais, en entrant de-là dans des Plaines agreables & bien cultivées, ils arriverent dans la Ville du Mataram, Empereur de l'Isle, d'où ils se rendirent sans peine au Comptoir de Japara. Les Directeurs donnerent quelque récompense aux Brigands qui les avoient conduits. Schouten vit ces quatre hommes à Batavia, où ils avoient été renvoyés depuis peu ; mais il n'a pas sçu qu'on ait jamais entendu parler de leurs Compagnons (52).

Passion de l'Auteur pour les Voyages.

Son goût pour les Voyages n'ayant fait que s'enflammer par les avantures d'autrui & par les siennes, il apprit, avec une satisfaction extrême, qu'on équipoit deux Vaisseaux, qui devoient partir, sous la conduite de Guillaume Reyersz, pour aller découvrir de nouvelles Régions, dans les Mers les plus reculées au Sud. Ces deux Bâtimens furent munis de vivres pour dix-huit mois, chargés de précieuses marchandises, & montés d'un fort gros Equipage. Quantité de Volontaires y prirent parti, sans autre motif que la gloire. Schouten conçut une passion si violente, pour obtenir la permission de

(52) Pages 51 & précédentes.

s'embarquer, que ne s'étant pas rebuté de plusieurs refus, il eut le bonheur d'être employé par l'ordre de Reyersz même, sur une Flute nommée, le Cerf rouge, qui devoit accompagner les deux Vaisseaux.

GAUTIER SCHOUTEN. 1658.

Cette petite Escadre partit de Batavia au mois de Mars 1659, & prit son cours à l'Est, le long des Montagnes de Java, qui sont toutes revêtues d'arbres. Dix jours après, elle jetta l'ancre devant la Ville de Japara, dont l'Auteur prit plus de connoissance, dans l'espace de quelques jours, qu'on n'en a tiré jusqu'ici de toutes les autres Relations de ce Recueil.

1659.

Il s'embarque pour une Expédition inconnue.

La vûe de la Ville, & des belles Campagnes qui sont au-delà, l'ayant porté à descendre au rivage, il trouva, dit-il, que Japara est fort bien murée, surtout du côté de la Mer. Ses maisons sont bâties de pierre & de chaux. Elle est arrosée d'une Riviere qui descend des Montagnes, & qui venant se jetter dans la Mer, forme à son embouchure un très-bon Port. Les rues, les remparts, les Places publiques, & la plûpart des Edifices, sont ornés comme, les Campagnes, de beaux arbres & de Jardins remplis de fruits. Les Places, où se tient le Marché, causerent de l'admira-

Observations sur Japara.

GAUTIER SCHOUTEN. 1659.

tion à Schouten, par la diverſité des Nations qui s'y trouvoient réunies ; Perſans, Arabes, Guzarates, Chinois, Habitans des Côtes de Coromandel & d'Achem, Malais, Peguans, &c. On y voyoit auſſi toutes ſortes de marchandiſes étrangeres, ſans excepter celles de l'Europe. Il y a peu de belles rues, parce que les maiſons ſont iſolées, avec de ſpacieux Enclos, qui n'ont aucun alignement, & qui forment une eſpece de Labyrinthe. La jalouſie des Javans & des Chinois rend ces détours fort dangereux pour les Etrangers. Les femmes du Pays ſont ſi coquetes, qu'elles perdent toute retenue, lorſqu'elles rencontrent des hommes, ſurtout des Européens, autour de leurs Jardins & de leurs Maiſons ; & ſi l'on refuſe de ſatisfaire leur paſſion, elles deviennent capables de toutes ſortes d'emportemens. Cependant elles ſont ſi laides & ſi déſagréables, qu'avec le deſir même de s'abandonner à la débauche, les Hollandois ne ſont guéres tentés d'accepter leurs avances (53).

Danger que l'Auteur évite dans la Cour d'une Moſquée.

Le Mahométiſme étant la Religion dominante à Japara, on y voit une Moſquée, qui parut moins remarquable à Schouten par ſa beauté, que par la

(53) Page 53.

rigueur extraordinaire avec laquelle on en éloigne ceux qui ne ſont pas profeſſion de la même Loi. Il ne leur eſt pas même permis d'entrer dans la Cour qui l'environne. Idolâtres ou Chrétiens, ils ſont pourſuivis en Juſtice par les Prêtres Maures, qui demandent leur mort par le feu, ou par quelqu'autre ſupplice. La Moſquée paſſe alors pour ſouillée ; & ſi l'on ne ſe hâte de la purifier par des cérémonies éclatantes & par des prieres publiques, il faut qu'elle ſoit détruite auſſi par le feu. Schouten & quelques autres Hollandois, qui n'étoient pas informés de ce rigoureux uſage, ſe laiſſerent conduire par leur curioſité, dans un lieu fort agréable dont ils virent la porte ouverte. C'étoit malheureuſement la Cour de la Moſquée, qui étoit bien plantée d'arbres, & qui contenoit divers Edifices, pour le logement & les fonctions des Prêtres Maures. Il y avoit autour de la Moſquée même un beau Canal, où pluſieurs femmes ſe lavoient, avec peu d'égard pour la pudeur. Elles prirent la fuite ; ce qui n'empêcha pas Schouten & ſes Compagnons de paſſer ſur un Pont, bordé d'une baluſtrade à hauteur d'appui. Ils touchoient à la porte de la Moſquée, & leur indiſcrétion les

GAUTIER SCHOUTEN. 1659.

alloit faire entrer, lorſqu'ils ſe virent tout d'un coup environnés d'une troupe de Javans, qui ſembloient ne reſpirer que vengeance. Ces furieux tirerent leurs poignards ; & ſe ſaiſiſſant des Hollandois, ils paroiſſoient prêts à leur percer le ſein. Schouten, qui ne pouvoit ni leur parler, ni les entendre, n'eut pas d'autre reſſource que de ſe jetter à genoux. Il crut comprendre qu'ils ne s'accordoient pas entr'eux, & que les uns vouloient une punition ſanglante, tandis que les autres ſe laiſſoient toucher à la pitié. Enfin quelques Prêtres vinrent leur repréſenter que la Moſquée n'étoit pas encore profanée, puiſque les Etrangers n'y étoient pas entrés, & qu'il falloit pardonner quelque choſe à leur ignorance. Schouten ſe crut ſauvé par un miracle ; d'autant plus, dit-il, que les Habitans de cette Ville ont plus de haine & de cruauté pour les Hollandois, qu'aucun autre Peuple de l'Orient. Il n'y avoit rien d'ailleurs de ſingulier dans cette Moſquée. C'etoit un eſpace quarré, avec une chaire environnée de bancs. l'Edifice étoit quarré auſſi par le dehors, & s'élevoit comme une Tour, avec quatre ou cinq Plateformes, les unes au-deſſus des autres (54).

Les Hollandois ſont déteſtés à Japara.

(54) Pages 59 & 60.

GAUTIER SCHOUTEN. 1659.

L'Escadre Hollandoise ayant remis à la voile, on eut bientôt la vûe de l'Isle Célebes. Après avoir passé entre son extrêmité Méridionale & l'Isle de Salcyer, on reconnut, au commencement du mois d'Avril, les hautes Montagnes de Thamahoo, dont le sommet se cache dans les nues. Elles sont dans l'Isle de Bourro, au Sud de laquelle il falloit passer, pour traverser le Détroit qui la sépare de l'Isle d'Anblau. Les Hollandois employerent plus de trois semaines à ce passage, tantôt arrêtés par les calmes, tantôt combattus par les vents & la marée. Le rivage, qui est fort escarpé, sur une profondeur qu'on ne peut sonder, ne permettant pas d'y jetter l'ancre, ils étoient repoussés avec une violence qu'ils ne pouvoient vaincre. Enfin ils arriverent dans le Détroit, à la vûe d'un petit Fort que les Hollandois ont sur la Côte d'Anblau. Le Commandant de cette Place vint à bord, avec le Roi de l'Isle, pour saluer le Chef d'Escadre. On leur présenta de l'Arrak & du Gingembre confit. Le Roi n'eut pas plutôt jetté les yeux sur cette Confiture, que la prenant pour de la chair de Porc, & rejettant ce qu'il tenoit déja dans sa main, » il fit un » saut, & s'écria : ô Peuple Hollan-

Montagnes de Thamahoo.

Simplicité du Roi d'Anblau.

GAUTIER SCHOUTEN. 1659.

» dois, pourquoi m'offenſez vous ? » Pouvez-vous ignorer que je ne man- » ge point de lard ? Cette exclamation » fit rire tout l'Equipage. Cependant, » comme le Roi paroiſſoit perſuadé » qu'on avoit voulu lui faire inſulte, » on crut devoir le déſabuſer. L'Ecri- » vain du Vaiſſeau, le prenant par la » main, lui dit : Qu'avez-vous, Roi » d'Anblau ; Pourquoi rejettez-vous » nos civilités ? Ce n'eſt pas du lard » qu'on vous préſente, ni rien qui ſoit » défendu par la Loi de Mahomet. » Goûtez-en, & vous fiez à moi. Ce » diſcours ayant appaiſé le *Roitelet*, il » prit des Confitures & en mangea » très-bien ; puis il but de l'Arrak, & » paroiſſant fort gai, il ſe mit à ſauter & » à cabrioler.

Comment les Hollandois traitent les Rois Indiens.

Si le deſſein de l'Auteur, dans un détail de cette nature, étoit de faire ſentir quel air de familiarité les Hollandois prennent avec les Rois Indiens qui ſont dans leur alliance, d'autres récits, dont une grande partie de ſon Journal eſt composé, n'apprennent pas moins avec quelle hauteur ils traitent les Rois qui s'oppoſent aux intérêts de la Compagnie. De nouveaux ordres ayant fait changer la deſtination de l'Eſcadre, Schouten ſe vit employé ſur une autre

Gautier Schouten. 1659.

Flotte, qui porta la guerre à quantité d'Isles dont les Hollandois avoient reçu divers sujets de plaintes. Il nomme particuliérement Goram, Sallowaki, Mannabocki, Cerambau, & la Partie Orientale de la grande Isle de Ceram, où ils commirent toutes sortes de barbaries, par les mains de trois mille Indiens, qu'ils avoient pris à leur service. Ensuite, formant les plus hauts projets, ils entreprirent la conquête de l'Isle Célebes; & cette expédition ne leur réussit pas moins heureusement. On se dispense de répéter ce qu'on a déja traité avec assez d'étendue dans la description de cette Isle; mais on croit devoir observer que Schouten n'attribue pas, comme Tavernier & d'autres Voyageurs, l'entreprise de la Compagnie Hollandoise à son ressentiment contre les Jesuites (55).

Cause de leurs guerres continuelles.

» Il n'y a point de Peuple, dit-il, qui » ait jamais marqué tant d'infidélité & » de barbarie, contre les Hollandois, » que celui de Macassar, ni qui ait tant » de fois violé sa foi & ses promesses. » L'expérience a fait connoître que lors- » qu'ils nous flattoient le plus & qu'ils » nous témoignoient le plus d'amitié,

(55) Ils les accusoient d'avoir fait manquer le succès de leur Ambassade à la Chine. *Voyez*, ci-dessus, Tome XXXIX.

GAUTIER SCHOUTEN. 1659.

» Ils étoient ſur le point de faire écla-
» ter quelque nouveau trait de perfidie.
» Il eſt vrai qu'outre leur naturel, ils
» y étoient excités par les Portugais,
» qui ſous prétexte de les ſecourir, ſe
» mettoient en poſſeſſion de leurs For-
» tereſſes, en bâtiſſoient de nouvelles,
» & nous repréſentoient comme des
» troupes de Pirates & de Voleurs,
» l'écume des Peuples, gens qui vou-
» loient vivre ſans Princes & ſans
» Rois, & qui ſe croyoient tout permis,
» mais qu'on pouvoit aiſément détruire,
» ſi les Macaſſarois vouloient l'entre-
» prendre (56) ». Ainſi la guerre, qu'on portoit à l'Iſle Célebes, n'étoit qu'une vengeance, contre les Inſulaires mêmes, d'autant plus importante pour la Compagnie, qu'elle s'accordoit avec l'intérêt de ſon Commerce. Schouten ne dit rien non plus du projet concerté par le Conſeil de Batavia, pour ſuſciter, à l'Iſle, des Ennemis dans ſon propre ſein : mais il convient que le ſecret de l'entrepriſe fut gardé long-temps, & qu'au départ de la Flotte le bruit couroit encore qu'elle alloit à Solor & à Timor, pour chaſſer les Portugais des petites Fortereſſes qu'ils occupoient dans ces deux Iſles (57). L'armée Hollan-

(56) Page 120. (57) Page 121 & 126.

doiſe étoit de trente-trois voiles, qui conſiſtoient en vingt-deux Vaiſſeaux, trois Galions, & huit Chaloupes, ſur leſquelles on avoit embarqué douze cens Européens, diviſés en Compagnies de cinquante hommes, & plus de quatre mille Noirs d'Amboine, d'Oomi & de Naſſalau. Schouten admira les impreſſions de la crainte, dans le changement qui ſe fit tout d'un coup parmi ces Indiens, lorſqu'après avoir compté d'aller à Solor & à Timor, pour y combattre une poignée d'Ennemis, ils entendirent nommer Macaſſar, dont ils connoiſſoient les Habitans pour une Nation fort belliqueuſe. » Ils demeurerent » auſſi interdis, que s'ils euſſent été » condamnés à la mort. Un de leurs » principaux Capitaines, qui mangeoit » à la table des hauts Officiers Hol- » landois, n'avoit pas voulu goûter de » viande, parce qu'il avoit fait vœu, » diſoit-il, que la premiere qu'il man- » geroit, ſeroit la cervelle rôtie & les » yeux des Ennemis qu'ils auroient » tués: mais il devint muet comme les » autres, en apprenant qu'on alloit à » Macaſſar; & chacun d'eux ſe crut mené » à la boucherie (58).

GAUTIER SCHOUTEN. 1659.

Forces de l'Armée où ſe mit Schouten.

On n'empruntera ici, de Schouten,

(58) Page 152.

GAUTIER SCHOUTEN. 1659.

Récit de la défaite des Portugais.

que les circonſtances du combat contre les Portugais, pour mettre le Lecteur en état de les comparer avec celles qu'on a lûes dans la Deſcription de l'Iſle Célebes. C'eſt par le témoignage des Partis oppoſés, qu'on éclaircit les événemens. » Le 10 de Juin 1660,

1660.

» nous joignîmes, dit Schouten, au » commencement de la nuit, & au » clair de la Lune, les deux Navires » de nos Amiraux, qui avoient tou- » jours gardé l'avant. Lorſque nous » eûmes mouillé autour d'eux, ils nous » firent ſçavoir ce qui s'étoit paſſé. Ils » avoient trouvé, au quartier des Por- » tugais, ſix Vaiſſeaux de cette Na- » tion, richement chargés, qui étoient » venus depuis peu de Macao, pour ſe » remettre en Mer au premier jour, & » continuer leur route vers Goa. Cette » priſe étoit trop avantageuſe, pour la » laiſſer échapper. Il fut donc réſolu » qu'on feroit voir un échantillon du » courage des Hollandois, devant le » Palais du Roi de Macaſſar, à la vûe » & aux yeux de toute ſa Cour, & qu'on » ne donneroit pas aux Portugais le » temps de ſe reconnoître, pour éprou- » ver, s'ils ſçauroient ſoutenir, comme » ils l'avoient tant de fois publié à cette » Cour, que les Hollandois n'étoient » que

» que des Faquins & des Lâches ». Dès que le jour eut commencé à luire, les deux Amiraux Hollandois porterent ſur la Flotte Portugaiſe ; & pour compliment, ils lui envoyerent toutes leurs bordées. Les Portugais étoient déja en état de défenſe ; & d'abord ils firent aſſez bien leur devoir. On ne vit que feu & flammes autour des combattans. La Ville de Macaſſar & la Fortereſſe, nommée Samboupo, retentiſſoient du fracas de l'artillerie ; & le Roi voyoit que ſous ſes yeux, deux Vaiſſeaux en oſoient attaquer ſix des Portugais, dans ſes Ports & ſous ſes Remparts. Des millions d'Habitans attendoient ſur le rivage de quel côté la victoire alloit ſe déclarer, lorſqu'une étincelle, qui tomba ſur la poudre de l'Amiral des Portugais, le fit ſauter en l'air.

GAUTIER SCHOUTEN. 1660.

Deux autres de leurs Vaiſſeaux, qui ne purent ſe garantir de la flamme, brûlerent juſqu'à fleur d'eau, & ſauterent auſſi ; tandis que les Equipages, s'étant jettés à la Mer, ou dans de petits Bâtimens, gagnerent aſſez heureuſement le rivage. Enfin, deux autres ſe firent échouer ſur la Côte ; & le ſixiéme, qui ſe nommoit Notre-Dame des Remedes, fut le ſeul qui tomba au pouvoir des Hollandois. Ils le trouverent chargé

GAUTIER SCHOUTEN. 1660.

d'étoffes de soye, de bois de Sandal, & d'autres Marchandises de la Chine. Après l'avoir fait armer, ils changerent son nom de Notre-Dame des Remedes, en celui de *Remedes Hollandois.* La perte de leur côté ne monta qu'à quatre hommes; mais le nombre des blessés fut plus grand. Ils ignorerent combien il étoit mort de Portugais, quoiqu'ils ne pussent douter que l'artillerie & les flammes n'en eussent fait périr un grand nombre (59).

Barbaries des Hollandois & des Macassarois

Le récit de l'attaque de la Ville, & du reste de cette guerre, s'accorde assez fidélement, dans Schouten, avec celui qu'on a donné sur le témoignage des Portugais. Il ne déguise pas même les excès de barbarie auxquels sa Nation s'emporta (60). Macassar fut réduite en cendres, & les Portugais chassés de

(59) Page 134.

(60) Entre plusieurs traits fort odieux, il raconte qu'après une mêlée, d'où les Insulaires se retiroient, » un Soldat Hollandois » acharné au combat, » furieux sans doute, » dit-il, & transporté hors » de lui-même, trouvant » dans son chemin une » femme de Macassar, » avec un enfant entre » ses bras, qu'elle tâchoit » de conserver, le lui » arracha & lui perça » inhumainement le cœur. » La mere, transportée à » son tour, prit un cri, » qui est le poignard de » l'Ile, & l'alla plonger » dans le sein du Soldat, » qui tomba mort d'un » seul coup. Mais cette » généreuse femme fut » tuée à l'instant par » d'autres Hollandois, qui » presque tous n'étoient » plus maîtres d'eux-mê» mes. *Page* 143.

GAUTIER SCHOUTEN. 1660.

l'Isle. La paix, qui succéda, & qui mit la Compagnie Hollandoise en possession de tout ce que les Portugais y avoient occupé, ne laissa pas d'être violée, pendant le séjour que Schouten continua de faire aux Indes. Les Insulaires furent battus autant de fois qu'ils prirent les armes : mais s'il faut juger de leur soumission présente par les fureurs qui l'ont précédée (61), elle ne durera qu'autant que les Hollandois l'entretiendront par la rigueur.

Schouten part pour Arrakan.

Après le retour de la Flotte à Batavia, Schouten reçut ordre de remonter

(61) La bonne foi de Schouten éclate dans ses peintures. Ces Perfides, dit il, n'ont pas laissé de rompre cette paix par des fourberies & des cruautés, telles qu'ils en avoient déja exercé contre notre Nation. Plusieurs de nos gens, échappés du naufrage, ont été massacrés par leurs mains. Ils ont attaqué nos Forteresses. Ils ont enlevé nos Marchandises. Ils ont envoyé des Flottes contre nous, jusqu'à Button, avec dix mille hommes de débarquement. Ils nous pressoient avec une fureur incroyable, en 1666, lorsque l'Amiral Corneille Spelman, qui fut envoyé de Batavia avec une Armée navale, au secours de cette Isle, remporta sur eux une glorieuse victoire. Le Roi de Macassar, affoibli, demanda encore la paix : mais elle ne dura pas plus que les précédentes. Toutes les parties de l'Isle conspirerent la perte des Hollandois, en 1669. Le même Spelman, qui fut employé à dissiper cette tempête, n'en vint à bout qu'après des exploits extraordinaires, dont la mémoire méritoit d'être perpétuée par une Histoire particuliere. Enfin, conclut Schouten, les Macassarois furent réduits, & la grande & puissante Isle de Célebes est maintenant soumise à la Compagnie. *Pages* 160 *&* 161.

GAUTIER SCHOUTEN. 1660.

ſur le même Vaiſſeau pour le Voyage d'Arrakan, qui eſt, dit-il, à ſix cens lieues de cette Capitale des Indes Hollandoiſes. C'étoit flatter ſon unique paſſion. On mit à la voile, le 12 de Septembre. Cette route, juſqu'au Golfe de Bengale, n'eut de remarquable que la rencontre d'un Navire Hollandois, qui avoit été commis pour chercher la nouvelle Iſle de Sainte Helene, & qui revenoit ſans avoir pû la trouver. Mais, en entrant dans le Golfe, Schouten apprit à connoître l'orage annuel que les Européens, comme les Habitans de ces Contrées, nomment l'Eléphant.

Eléphant, nom d'une tempête extraordinaire.

C'eſt une tempête extraordinaire, qui ſurvient tous les ans au mois d'Octobre & de Novembre, & qui court tantôt le long de la Côte d'Arrakan, tantôt le long de celle de Tanaſſeri, du Pegu, du Bengale, ou le long de la Côte Occidentale d'Orixa & de Coromandel. Elle eſt ſi terrible, qu'il n'y a point d'ancres capables d'arrêter les Vaiſſeaux; & s'ils ſont ſurpris en Mer, ils évitent rarement leur perte (62). Après avoir couru les plus horribles dangers, Schouten arriva heureuſement à l'embouchure de la grande Riviere d'Arrakan, qu'il falloit

(62) Page 163.

GAUTIER SCHOUTEN. 1660.

remonter l'eſpace d'environ dix-huit lieues. On jetta l'ancre devant l'Iſle de Butting, pendant un courant fort rapide, qui vient de la Riviere ; & le lendemain, on continua de remonter, en voyant des Campagnes fort agréables, des Bois, des Villes, des Bergers & des Bergeres avec leurs Troupeaux, & des Montagnes couvertes de verdure, juſqu'au ſommet, qui ſembloient s'élever au-deſſus des nues. On fut obligé de mouiller, pour étaler la marée ; & le jour ſuivant on paſſa devant Oryenton, Ville célébre par ſa Pagode, qui attire ſans ceſſe un grand nombre de Pélerins, de toutes les parties de l'Orient & de l'Occident. Enſuite, on traverſa des Campagnes de riz, diverſifiées par des Jardins, des Vergers, des Bois & de gros Bourgs ; & vers la nuit, on mouilla devant Bandel, Ville fort peuplée, où les Hollandois ont leur Comptoir, à dix-huit lieues de la Mer, & à une grande lieue de la Capitale du Royaume. La Riviere a ſi peu d'étendue, dans cet endroit, que pendant le vif de l'eau, ſa largeur n'excéde pas la longueur du Navire.

Ville d'Oryenton.

Il fallut ſe conformer à la Loi du Pays, qui oblige de ſaluer le Roi, à cette diſtance de la Capitale, d'où il

GAUTIER SCHOUTEN. 1660.

peut entendre facilement le bruit du canon. A peine le Soleil fut-il levé, qu'on vit arriver, de ſa part, des Syckes & des Conſeillers d'Etat, pour répondre à cette politeſſe. Ils étoient dans les *Jelyaſſes*, ou les Galeres à rames du Roi, qui s'avancerent parées des Pavillons, de Flammes & de Girouettes, au ſon des flutes, des trompettes & d'autres inſtrumens. Le principal Sycke paſſa d'un air grave ſur le bord Hollandois, & fut ſuivi des autres Seigneurs, qui n'entrent dans la Chambre de Pouppe qu'un moment après lui. Ils avoient à leur ſuite un ſi grand nombre de Courtiſans, de Pages, de Sécretaires, d'Ecuyers, de Laquais, & d'autres Domeſtiques que le Vaiſſeau en étoit rempli. Quelques-uns d'eux, qui n'étoient peut-être que des Valets, voyant pluſieurs Hollandois ſur le demi-Pont, tandis qu'ils paſſoient deſſous pour ſuivre leurs Maîtres, s'en plaignirent comme d'un affront. Ils demanderent à Worburg, Préſident du Comptoir, pourquoi ils étoient ſi peu reſpectés? Il leur demanda grace pour des Etrangers, qui ne connoiſſoient pas les uſages du Pays; & ſe tournant vers les Hollandois du Vaiſſeau, il leur dit d'un air fort ſérieux: Amis, paſſez un peu

Les Syckes d'Arrakan viennent ſur le Vaiſſeau Hollandois.

Leur bizarre point d'honneur.

à côté, ou descendez; car c'est un point d'honneur, dans le Pays où nous sommes, de ne pas passer sous un Pont lorsqu'il se trouve quelqu'un dessus (63). Il n'y a point de peuple au monde, observe Schouten, qui soit plus rempli de vanité que celui d'Arrakan. La plûpart des Seigneurs étoient des hommes âgés, gros & épais, de bonne mine, & qui s'attiroient du respect : mais leur fierté se déclaroit dans leur contenance & leur démarche, autant que dans leurs discours. Ils ont le teint fort brun, sans être aussi noirs que d'autres Peuples de l'Asie. Ils étoient magnifiquement vêtus, & leurs habits exhaloient une odeur très-agréable. Le Capitaine Hollandois prit la Lettre dont le Gouverneur de Batavia l'avoit chargé pour le Roi, & la mit entre les mains de Worburg, qui la tint élevée, suivant l'usage du Pays, pour la faire voir à tout le monde, comme un témoignage de la continuation de l'alliance entre les deux Nations. Ensuite, on fit des présens aux Seigneurs & aux principales personnes de leur suite : c'étoit du poivre, du girofle, du maïs, des noix muscades, de la canelle, & un grand miroir doré, dont ils paru-

Leur figure.

Présens des Hollandois.

(63) Page 168.

GAUTIER SCHOUTEN. 1660.

rent extrêmement ſatisfaits. Chacun ſaiſit ſa part, avec une avidité que l'Auteur compare à celle des Fourmies, qui entraînent leur grain. L'excès de leur joye déconcerta, dit-il, toute leur gravité; & dans ce tranſport, ils firent cent grimaces, qui démentoient l'air avec lequel ils étoient entrés. Les préſens furent portés bruſquement dans les Jelyaſſes, ſans aucune attention à ce qui ſe paſſoit ſur le demi-Pont: mais lorſqu'il fut queſtion de porter la Lettre au Comptoir, où elle devoit être en dépôt juſqu'au jour de l'Audience, les airs graves recommencerent; & pour éviter de la faire paſſer ſous les Tillacs & les Ponts, on la donna, de la main, à quelques Officiers qui l'attendoient dans une Barque. Il y avoit, ſur le rivage, pluſieurs Eléphans richement équipés, pour ſervir de monture aux Seigneurs, qui la porterent au Comptoir. De-là, ils continuerent leur route, par terre, vers Arrakan.

Avec quelle joye ils ſont reçus.

Auſſi-tôt que les Hollandois furent avertis de ſe rendre à l'Audience, ils partirent de Bandel, dans l'ordre dont on leur fit une Loi. Le Kutual, ou le premier Magiſtrat de cette Ville, marchoit le premier, monté ſur un Eléphant, & vêtu d'une toile blanche.

Marche des Hollandois vers la Capitale.

Il étoit entouré d'Archers, de Valets & d'Esclaves, qui marchoient pieds nuds, le long d'une digue herissée de petites pointes de Roches, & sur un terrein pierreux. Le *Roos*, ou le second Magistrat, suivoit son Supérieur, avec le même habillement & le même cortege. Une troupe de Musiciens, qui étoient sur les aîles, firent entendre leurs instrumens pendant tout le chemin. Les Hollandois formoient une autre troupe, avec leurs présens, qui consistoient en divers ouvrages de vernis du Japon, en miroirs, en étoffes d'écarlate, & en épiceries. Worburg étoit assis sur un grand Eléphant; & tenant d'une main la Lettre qui étoit pour le Roi, il l'élevoit souvent au-dessus de sa tête, pour la faire voir aux Spectateurs. Quantité d'Huissiers de la Cour, & les Matelots Hollandois, marchoient autour de lui, pour écarter le Peuple. Il étoit suivi de Moocker, Capitaine du Vaisseau, & de Dirk-Fracy, Commis du Comptoir, assis tous deux sur un même Eléphant; & la marche étoit fermée par quelques Mousquetaires Hollandois, qui faisoient de temps en temps leur décharge.

GAUTIER SCHOUTEN. 1660.

Ce bizarre Cortege ayant traversé la Ville d'Arrakan jusqu'à l'entrée du

Ils arrivent au Palais.

GAUTIER SCHOUTEN. 1660.

Palais, on fit descendre le Président, le Capitaine & le Commis. Ils passerent par plusieurs grandes Portes, & par d'autres lieux, qui les conduisirent à la Salle d'Audience, où le Kutual leur déclara que le respect ne leur permettoit pas d'entrer chaussés. Ils laisserent leurs souliers à la Porte. Quantité de Sickes & d'autres Seigneurs étoient assis dans cette Salle, sur de magnifiques tapis, les jambes croisées & richement vêtus. On obligea les Hollandois de s'incliner, ou plutôt de s'accroupir, & de baisser le visage jusqu'à terre avec les mains jointes sur le front. Ces humbles révérences furent répetées plusieurs fois. Ensuite le Roi parut, sortant d'un Cabinet; & chacun, tenant alors les mains jointes sur le front, baissa la tête, pour se reconnoître indigne de contempler la Majesté Royale. Les trois Hollandois, qui avoient peine à garder cette posture, ne purent s'empêcher de lever un peu la tête: mais quelques Valets de Chambre, qui les observoient, les forcerent de la baisser. Un Interprête ayant reçu la Lettre, & les Présens, les remit entre les mains d'un autre Officier, & fit aux Hollandois quelques civilités de la part du Roi. Alors on apporta aussi les Présens que ce Prince vouloit leur faire. Ceux

Humiliations ausquelles ils sont assujettis.

Présens du Roi.

qui étoient pour le Gouverneur de Batavia parurent les premiers, & furent posés sur la tête courbée des trois Hollandois, qui n'oserent même se tourner pour les voir. C'étoit quatre petites piéces de toile grossiere du Pays, qui valoient à peine trois Risdales. Quatre autres piéces, qui étoient pour les trois Hollandois mêmes, furent mises aussi sur leurs têtes; & leur remerciement se fit par de nouvelles inclinations.

Figure de ce Monarque.

Avec quelque soin qu'ils fussent observés, ils ne laisserent pas de regarder, du coin de l'œil, le Monarque d'Arrakan, qui leur parut âgé d'environ dix-huit ans, robuste, déja chargé d'embonpoint, & d'un teint assez blanc. Il avoit des brasselets, des boucles d'oreilles, & un collier d'or, enrichis de quantité de diamans & d'autres pierreries. Lorsqu'il eut assez consideré les Hollandois, il rentra dans le Cabinet d'où il étoit sorti; & ce ne fut qu'après son départ, qu'il leur fut permis de lever la tête. Ils se releverent si engourdis de cette violente posture, qu'à peine pouvoient-ils se tenir sur leurs jambes; & lorsqu'ils furent retournés à bord, il leur en resta des douleurs, qui les obligerent d'avoir recours au Chirurgien (64).

(64) Pages 183 & précédentes.

GAUTIER SCHOUTEN. 1660.

Les Hollandois visitent le Pays.

Ils avoient fait ce Voyage, pour acheter du riz & des Esclaves. Mais le riz, qui étoit encore dans les Campagnes, les obligeant d'attendre le temps de sa maturité, ils employerent cet intervalle à visiter diverses parties du Royaume. Worburg leur prêta son Lakno, espece de Galere à quarante Rameurs, d'où leurs regards pouvoient s'étendre dans le Pays; & quelquefois ils la quittoient pour entrer dans les Terres. D'une Montagne, qui est à la droite de Bandel, ils decouvroient la Ville d'Arrakan, & les toits dorés du Palais. De l'autre côté, ils eurent la vûe d'une très spacieuse Campagne, qui contenoit des Bourgs, des Villes, & qui offroit le plus beau Paysage du monde. Une infinité de ruisseaux, dont le Royaume est arrosé, forment, entre les Champs de verdure, des Etangs presque tous quarrés, de cinquante, soixante, & jusqu'à cent perches de tour. On vante la vertu de leurs eaux, pour la santé des Hommes & des Bêtes. Les Hollandois en firent plusieurs fois l'expérience. Ils virent quantité de vastes Ecuries, dans chacune desquelles on entretenoit dix-huit, vingt, ou vingt cinq Eléphans. Chaque fois qu'ils descendoient à terre, ils étoient surpris, non-seulement de la

fertilité & des agrémens du Pays, mais encore plus du nombre de ses Habitans, que Schouten trouva *prodigieux*, & qui lui fit douter si le monde a quelqu'autre Pays aussi peuplé.

Le Roi ne se fait voir à ses Sujets qu'une fois en cinq ans.

De cinq en cinq ans, le Roi sort de son Palais & se fait voir au Public. Ce jour, qui est ordinairement le 15 de Décembre, est le seul auquel il soit permis de le regarder ; ou du moins cette faveur n'est accordée, en d'autre temps, qu'aux principaux Seigneurs de l'Etat, parce que dans la nécessité où ils sont d'être souvent avec leur Maître, il est impossible de faire autrement. Lorsque Schouten arriva dans le Royaume, on avoit dépêché des Couriers de toutes parts, pour annoncer cette cérémonie & porter l'ordre, à tous les Sujets de l'un & de l'autre sexe, depuis dix-huit ans jusqu'à soixante, de se rendre dans la Capitale, pour voir le Roi, sous peine d'une amende pécuniaire d'environ dix sous : plaisant usage, observe Schouten, pour lever des sommes immenses, dans un Pays si peuplé ; car le nombre de ceux qui font ce Voyage ne monte pas, dit-il, à la dixiéme partie des Habitans. L'amende est trop légere pour les effrayer. Cependant, la curiosité seule, & le plaisir de voir une

Profit qu'il en tire.

GAUTIER SCHOUTEN. 1660.

Fête célébre, suffisent toujours pour attirer une multitude innombrable. Schouten décrit un spectacle, dont il fut témoin.

Cérémonies de ce grand jour.

Le jour de la cérémonie, on vit, dès le matin, toutes les Places voisines du Palais, garnies d'échaffauts, d'amphitéâtres, & de préparatifs pour les feux d'artifice. Les principales rues avoient été soigneusement nettoyées, & la plûpart étoient bordées d'appuis ou de balustrades. On avoit distribué, à des distances réglées, quantité d'Huissiers & de Soldats, pour contenir le Peuple & faire regner l'ordre. Le Roi sortit du Palais, au son des tambours, des trompettes & des flutes, monté sur un Eléphant de médiocre grandeur, vêtu d'habits superbes, la tête couverte d'un riche Turban, sur lequel il portoit une couronne d'un prix inestimable. Il étoit assis, les jambes croisées sous lui & conduit par un Seigneur, qui étoit placé sur le cou de l'Animal. Les harnois étoient bordés de perles & d'or. Plusieurs Seigneurs soutenoient, sur la tête du Monarque, une espece de Dais ou de Parasol. Autour de lui marchoient, à pied, un grand nombre des principaux Officiers du Royaume, avec les Gardes. A peine étoit-il passé, au

milieu de toutes ſortes d'inſtrumens de Muſique, qu'on voyoit paroître, ſur un autre Eléphant, le premier Seigneur de la Cour, entouré de ſon propre cortege. Après lui venoient ſucceſſivement tous les autres Sickes, montés auſſi ſur des Eléphans, chacun ſuivant l'ordre de ſa naiſſance ou de ſa dignité, & tous avec le même air de richeſſe & de ſplendeur. On employa beaucoup de temps à mettre en ordre des Equipages ſi nombreux, & à les faire ſortir de la Fortereſſe & du Palais. Les Talapoins & les Muſiciens fermoient la Marche (65).

Serment de fidélité.

Le Monarque d'Arrakan alla paſſer dans les principales rues des différens Quartiers de la Ville, & dans toutes les Places & les Promenades publiques. A ſon retour, il s'arrêta dans une vaſte

(65) » Je ne crois pas, » dit Schouten, qu'on ait » jamais vû, en aucun » lieu du monde, une » ſi grande parade de » richeſſes, de joyaux » exquis, de perles, de » pierreries, d'or, d'ar- » gent, & de toutes ſortes » d'ornemens, de vête- » mens riches, d'étoffes » de ſoye & de broderies. » Les armes n'étoient pas » moins enrichies que tous » les autres ornemens des » Hommes & des Elé- » phans; & pour tout » dire en un mot, la » richeſſe, la ſplendeur » & la magnificence de » cette Fête ſurpaſſe tout » ce qu'on s'en peut ima- » giner Jamais on n'a vû » tant de Drapeaux, de » Banderolles, de Para- » ſols d'un ouvrage exquis » & de ſuperbes étoffes. » Jamais on n'a tant vû » de diverſes ſortes de » figures & de modes dans » les ajuſtemens, & dans » tous les ornemens qui » furent étalés. *Page* 193.

GAUTIER SCHOUTEN. 1660.

Eſplanade, qui eſt devant la Fortereſſe; & ſes Gardes formerent une haye fort épaiſſe autour de lui. Au-delà du cercle étoient les Spectateurs. Là, on leur fit prêter ſerment de fidélité, ſuivant l'uſage qui s'obſerve auſſi tous les cinq ans. Au milieu des acclamations, les inſtrumens de Muſique, le Canon, les Pierriers & la Mouſqueterie ſe firent entendre avec un bruit épouvantable, parmi lequel on fit jouer les feux d'artifice. Il n'y a point de Peuple en Orient, qui l'emporte ſur celui d'Arrakan, pour cette invention. Vers le ſoir, on termina la Fête par des Spectacles, des Danſes & des Concerts de Muſique. Le Roi n'en attendit pas la fin, pour rentrer dans ſon Palais; & le lendemain, tous les Spectateurs reçurent ordre de retourner à leurs demeures.

Spectacles dont il eſt ſuivi.

Allarmes qui ſe répandent dans le Royaume d'Arrakan.

Pendant que la Nation étoit encore remplie de ces idées, il ſe forma, du côté de l'Oueſt, un nuage qui la jetta dans de vives allarmes. Cha-Suſa, ſeul fils de Cha-Jean, qui fut échappé aux armes de ſon frere Aureng-zeb, ſe vît forcé de quitter le Bengale, par l'Armée victorieuſe de l'Emir-Jemla, & de chercher une retraite, ſous quelque protection puiſſante. Il s'étoit propoſé de s'embarquer à Daca, Place ſituée ſur

la frontiere Orientale du Pays qu'il abandonnoit, & de ſe rendre à Mocka, dans la Mer rouge, pour aller implorer de-là le ſecours du Roi de Perſe. Mais n'ayant pas trouvé de Vaiſſeau à Daca, la crainte de tomber entre les mains de ſes Ennemis, lui fit prendre le parti de paſſer dans le Royaume d'Arrakan, avec lequel les Bengalois étoient en guerre. Cette réſolution doit faire juger de ſon déſeſpoir. Schouten, qui étoit alors à Bandel, fut témoin des dernieres infortunes de ce Prince. Il en prend occaſion d'en raconter l'Hiſtoire d'Aureng-zeb & de toute la famille Impériale de l'Indouſtan. Mais, ſon récit n'ajoûtant rien à celui de Bernier & de quelques autres Voyageurs, on doit borner ici ſon témoignage à quelques circonſtances moins connues, qui regardent Cha-Suſa, & qui ſe paſſerent ſous ſes yeux.

GAUTIER SCHOUTEN. 1660.

Cha-Suſa, frere d'Aureng-zeb, y vient chercher un azile.

Ce malheureux Prince arriva ſur la frontiere du Royaume d'Arrakan, avec toute ſa famille, & cinq cens de ſes plus fidéles Sujets. Le Roi, ſur la premiere nouvelle de leur marche, leur envoya ordre de s'arrêter, & leur fit demander dans quelle vûe ils oſoient entrer armés dans ſes Etats? » Cha-Suſa répondit qu'il » étoit le Prince de Bengale, qui, pour

1661.

Réponſe qu'il fait aux Envoyés du Roi.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

» éviter la furie d'un impitoyable Vain-» queur, venoit se jetter aux pieds du » Roi d'Arrakan, & lui demander sa » protection; qu'il regrettoit amére-» ment de l'avoir offensé, en lui décla-» rant la guerre, & que malgré cette » offense, il avoit une si haute opinion » de sa générosité, qu'il aimoit mieux » se livrer volontairement entre ses » mains, que de tomber dans celles de » son frere: qu'il s'y livroit sans réserve, » & qu'il étoit libre au Roi d'user à son » gré du pouvoir qu'il lui donnoit sur » lui-même & sur ce qu'il avoit de plus » cher; mais qu'il ne doutoit pas qu'un » si grand Monarque ne fût touché de » l'infortune d'un homme de son rang, » & qu'il ne lui donnât quelques mar-» ques de compassion (66).

Il est bien traité.

Le Roi d'Arrakan, & toute sa Cour, ne balancerent point à prendre la protection du Prince fugitif. Il reçut un accueil honorable dans la Capitale: mais cette disposition dura peu, & les promesses auxquelles il avoit pris confiance furent bientôt retractées. L'aversion naturelle pour les Bengalois, qu'un rayon de générosité avoit comme suspendue, fut ranimée par la vûe des trésors que le Prince avoit apportés

(66) Page 250.

dans sa suite. Toute la pitié qu'on avoit marquée pour ses malheurs, se convertit en haine. On affecta néanmoins de cacher de si noirs sentimens, tandis qu'on cherchoit un prétexte pour les faire éclater : mais Cha-Susa s'apperçut de ce changement, & se vit réduit à fuir encore, pour conserver sa vie. La prudence étant nécessaire à ses résolutions, il fit représenter au Roi que l'air d'Arrakan nuisoit à sa santé, & qu'il avoit besoin, pour se rétablir, de faire quelque séjour à la Campagne. On ne put lui refuser cette faveur. Son dessein étoit d'envoyer secretement par divers chemins, une partie de ses Bengalois vers la Frontiere, & de prendre ensuite le temps de la nuit pour les joindre avec sa famille, dans l'espérance de passer sur les Terres du Pegu. Il en fit partir environ quatre-vingt. Mais, quelques mesures qu'ils eussent apportées à l'exécution de ses ordres, ils ne purent se rassembler sans faire naître des soupçons. On leur demanda où ils alloient. Ils répondirent qu'ils étoient Sujets de Cha-Susa, & qu'étant chargés, par leur Prince, d'une commission fort importante, ils demandoient la liberté du passage. Elle leur fut offerte, à condition qu'ils remettroient leurs armes. Une Loi

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

On change de sentimens pour lui.

Tentatives qu'il fait pour s'évader.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

si honteuse leur paroissant plus insupportable que la mort, ils entreprirent de passer malgré ceux qui s'y opposoient.

Sort des gens qu'il employe.

Le désespoir les rendit terribles ; mais, aprés avoir résisté long-temps aux efforts d'un grand nombre d'Ennemis, ils ne virent plus d'autre espérance de se sauver, qu'en mettant le feu aux Maisons. Un vent de Nord-Est, qui souffloit avec violence, la proximité des Maisons, dans un Pays où les Campagnes ont l'apparence continuelle d'une Ville, & la sécheresse des matériaux dont elles sont composées, donnerent tant d'impétuosité aux flammes, qu'en peu d'heures, tous les édifices, qui étoient sous le vent, furent consumés jusqu'à la Riviere.

Incendie de plusieurs lieues d'étendue.

De-là, le feu se communiquant le long du bord alla jusqu'au Vaisseau Hollandois, qui étoit descendu vers Oryenton, & mit les Matelots dans la nécessité de couper les cables, pour s'éloigner promptement de la rive. Il ne fut arrêté, dans cet endroit, qu'après avoir détruit une rangée de plus de mille Maisons, dans l'espace de plusieurs lieues. Mais cette fureur ne tourna point à l'avantage des Bengalois. La plûpart furent tués, & ce ne fut pas les moins heureux ; ceux, qui ne purent éviter

d'être pris, furent empalés, & brûlés vifs ſur le pieu (67).

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

Cha-Suſa diſparoît.

Cha-Suſa, quoique mortellement affligé du ſort de ſes Serviteurs, ne ceſſa point de chercher de nouvelles voyes, pour ſe délivrer d'un dangereux eſclavage. Il fit partir encore quelques Bengalois, avec ordre de lui ménager une retraite ignorée, chez quelque Habitant du Pays même; ſoit dans les Montagnes, ou dans une Province éloignée de la Cour. Cet expédient lui réuſſit. Il diſparut, avec les principaux de ſa ſuite; & ſes précautions furent ſi juſtes, qu'il emporta heureuſement ce qu'il avoit de plus précieux.

Il eſt pourſuivi par une armée de ſon frere.

Dans le même-temps, on apprit que l'Emir-Jemla, réſolu de le pourſuivre dans toutes ſes retraites, s'étoit avancé, avec une Armée redoutable, juſqu'à la Ville de Diange, ſur les Frontieres du Royaume d'Arrakan. La conſternation fut auſſi vive, à la Cour, que dans les Provinces. Les Hollandois mêmes tinrent conſeil; & de deux partis, dont l'un panchoit à ſe retirer ſur le champ, l'autre à ſe hâter moins, mais à ſe tenir ſur ſes gardes; le ſecond fut embraſſé. Un ordre du Roi, pour la levée des Troupes néceſſaires à ſa défenſe, fit

(67) Page 234.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

bientôt paroître deux puiſſantes Armées, qui marcherent vers Diange. Jemla, ſurpris de cette diligence, ne ſe haſarda point à pénétrer dans un Pays entrecoupé de Rivieres & de Canaux. Ses plus grandes hoſtilités furent quelques pillages & quelques incendies, par leſquels il ſe flatta d'engager les Armées d'Arrakan à ſe réunir, pour quelque action déciſive.

Cependant le Roi d'Arrakan n'épargnoit rien, pour découvrir le Prince de Bengale; & toutes les Gardes des Frontieres avoient ordre de ne laiſſer paſſer aucun Maure, ſans un Paſſeport de ſa main. Les Hollandois furent obſervés avec tant de rigueur, que non-ſeulement on fit défenſe aux Maures & aux Sujets du Royaume d'aller à leur Vaiſſeau, ſous le prétexte ordinaire du Commerce, mais qu'on viſita ſoigneuſement les moindres Barques, qui prenoient cette route. Le temps vérifia, néanmoins, qu'on les avoit ſoupçonnés mal-à-propos d'avoir entrepris de conduire le Prince à Batavia. Il fut enfin découvert, & mené dans la Ville d'Arrakan, où le Roi ſe crut autoriſé par ſa fuite à lui faire donner la mort. Les Bengalois, qui furent arrêtés, eurent le même ſort que leur Maître; & ſes tréſors tombe

On découvre ſa retraite.

Il reçoit la mort.

rent entre les mains du Roi, à l'exception de ce qui fut détourné par les Gardes, qui s'étoient saisis de sa personne, ou par les Sujets d'Arrakan, qui avoient favorisé son évasion. Schouten assure que l'année suivante, les Hollandois qui retournerent au Comptoir de Bandel, en apporterent de précieux restes, qu'ils acheterent de diverses personnes qui n'en connoissoient pas le prix (68).

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

Après ces tragiques événemens, qui arriverent à la fin de l'Année 1661, Schouten, curieux de visiter encore une fois la Ville d'Arrakan, & les lieux voisins, remonta dans le Lakno de Worburg, avec quelques Officiers de son Vaisseau. Ils passerent d'abord entre deux Rochers fort élevés, qui semblent avoir été séparés pour faire passage à l'eau, & qui forment de chaque côté comme un rempart. Bientôt ils entrerent dans la Ville, qu'ils traverserent d'un bout à l'autre, sans faire arrêter leurs Rameurs; & continuant de remonter avec la marée, qui les poussoit rapidement, ils arriverent au Quartier des Chrétiens Portugais, qui en est à deux lieues. Les Portugais de cette Colonnie étoient alors au service du Roi d'Arrakan, dans ses Guerres contre le

1662. Schouten visite la Ville d'Arrakan & le Quartier Portugais.

(68) Pages 237 & précedentes.

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

Bengale, Siam & le Pegu. La plûpart commandoient des Jelyasses ; & la paye, qu'ils recevoient de la Cour, leur fournissoit une subsistance honnête. Schouten, sans nous apprendre leur nombre, ni quel hasard les avoit amenés dans le Royaume, fait une peinture agréable de leur demeure & de leur situation. Ils étoient établis, dit-il, dans un Bourg très riant, au milieu d'une fertile Plaine, proche de la grande Riviere, sans être gênés dans l'exercice de leur Religion. Quelques-uns étoient mariés avec des femmes Portugaises. D'autres, ayant épousé des femmes idolâtres, les avoient engagés à recevoir le Baptême. Leur vie paroissoit fort douce. Ceux qui tiroient leur solde du Roi étoient alors à l'armée. Les autres firent beaucoup de caresses aux Hollandois ; sur quoi Schouten observe que malgré la différence d'opinions, qui partage les Chrétiens, tous ceux, qui se rencontrent dans ces Régions éloignées, ont les uns pour les autres plus de confiance & d'affection que pour les Idolâtres, du moins lorsque ces sentimens ne sont pas suspendus par quelque animosité particuliere (69).

Situation des Portugais dans le Royaume.

Description de la Capitale.

En revenant à la Ville, les Hollandois

(69) Page 241.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

dois y entrerent, à pied, par une grande Porte, bâtie sur une éminence de Roche. Outre les murs, qui sont de pierre & d'assez belle hauteur, Arrakan est fortifiée, de chaque côté, par des Rochers escarpés, qui en rendent l'accès fort difficile. Schouten y observa des rues fort marchandes & plusieurs belles Places, qui conduisent au Palais; mais son admiration tomba particuliérement sur l'affluence du Peuple, qu'on y rencontroit de toutes parts. Un Sécrétaire du Kutual de Bandel, qui conduisoit les Hollandois, & sans lequel ils n'auroient pas eu la liberté d'entrer dans la Ville, leur fit voir quelques parties de la Forteresse, qui renferme le Palais du Roi. Ils distinguerent, dans l'éloignement l'appartement de ce Monarque & celui de ses femmes, dont les toits dorés s'élevent au-dessus de tous les autres. La Ville d'Arrakan est à peu près de la grandeur d'Amsterdam. Elle est entourée de Fauxbourgs, qui ont quelques lieues de longueur. Schouten ne se lasse point de répéter qu'il n'a jamais vû de Ville, où les Maisons soient si serrées & les Habitans en si grand nombre. » Il » semble, dit-il, que les Bâtimens des » Riches & des Pauvres soient entassés

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

» les uns ſur les autres : mais la plûpart » ſont ſi bas, qu'ils ne répondent guéres à la vanité de la Nation. Dans la » Ville, dans les Fauxbourgs, & dans » toutes les parties du Royaume que » j'ai viſitées, elles n'avoient pas plus » de quatre, ou cinq, ou ſix pieds de » hauteur. La plûpart ſont conſtruites de Gabbagablas, de branches de Palmier, de Roſeaux & de feuilles de Cocotier. Elles ont beaucoup de fenêtres & de jolis appartemens, dont les communications ſont bien diſtribuées. On n'y voit pas de foyers, de Greniers ni de Caves. La Cuiſine ſe fait hors des Appartemens, ſous de petits Auvents, qui ſont proche des Portes, où les femmes font cuire les alimens dans des pots de terre. On couche ſur des tapis & des nattes ; & l'on n'employe que des Cabaies de toile & de coton, pour ſe garantir du froid. Mais le principal agrément du Pays conſiſte dans la beauté de ſes Payſages. Les Bois, les Campagnes, les Jardins fort verds pendant toute l'année, quoique l'hyver y dure depuis le mois d'Avril juſqu'au mois d'Octobre, & ſe paſſe en pluies & en orages. A ce mauvais temps ſuccede une ſaiſon charmante, pendant laquelle on recueille les fruits de la

terre, qui produit en abondance tout ce qui eſt néceſſaire à la vie (70).

Retour de Schouten à Batavia.

Le retour de Schouten, à Batavia, lui fit apprendre une nouvelle, dont l'affection qu'il devoit à ſa Patrie l'obligea de partager le chagrin, avec tous les véritables Hollandois. Une Frégate, qui venoit de Tajouan, rapporta que cent Jonques Chinoiſes, commandés par l'Amiral Coxinga, étoient venues ſurprendre l'Iſle Formoſe, & que les Chinois s'en étoient rendus maîtres. Tous les Hollandois de l'Iſle s'étoient retirés dans leur Fort, qui ſe nommoit Zélande, & s'y défendoient avec courage. Mais il y avoit peu d'apparence qu'ils puſſent réſiſter long-temps à quarante mille hommes, qui les tenoient aſſiégés. Un de leurs Vaiſſeaux avoit ſauté en lair, dans un combat contre les Jonques, & les autres avoient pris le chemin du Japon; tandis que la Frégate étoit venue faire, à Batavia, le récit de cette diſgrace.

Nouvelle qu'on y reçoit de la perte de Formoſe.

Flotte équipée pour ſecourir les Hollandois.

L'allarme fut ſi vive, dans le Conſeil, qu'on y donna ſur le champ des ordres, pour faire partir dix Navires, qui furent équipés avec une diligence ſurprenante. Schouten ne ſe ſentit aucun penchant, pour une Expédition

(70) Page 247.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

militaire. Il s'engagea dans un autre Voyage, qui eut plus d'attraits pour sa curiosité : mais ayant appris, au retour de la Flotte, tout ce qui s'étoit passé dans cette importante occasion, il en peut parler, dit-il, avec autant de certitude, sur le témoignage de plusieurs personnes, également intelligentes & sinceres, que s'il y eût été lui-même (71).

Récit de cet événement.

L'Isle que les Européens nomment Formose, & qui porte, à la Chine, le nom de Pacanda, n'a pas moins de cent quarante lieues de tour. Sa forme est longue. Elle est située sous le Tropique du Cancer, & s'étend depuis les vingt & un jusqu'au-delà des vingt-cinq degrés de latitude du Nord. C'étoit des Portugais qu'elle avoit reçu le nom de Formose ; & sa beauté l'en rendoit digne, avant que les Chinois l'eussent désolée. Elle avoit plusieurs grands Bourgs, extraordinairement peuplés, & tant de bonnes choses en abondance, que les Hollandois, suivant l'expression de l'Auteur, s'y croyoient dans un Paradis terrestre. La plus grande partie étoit au pouvoir de leur Com-

(71) Page 265. On ne prendra de sa narration, que ce qui manque à l'Article de la Chine, Tome XIX de ce Recueil 4.

pagnie des Indes, qui n'avoit rien épargné pour y répandre les lumieres du Christianisme. Elle y avoit bâti plusieurs Forts, pour se conserver la Possession d'une Isle, d'où son commerce pouvoit tirer de grands avantages. Schouten ajoûte » que les Insulaires, ayant reconnu la bonne foi des Hollandois, » leur témoignoient de l'affection, & » leur obéissoient volontairement. Le » nombre des Chrétiens augmentoit de » jour en jour. Il falloit leur bâtir souvent de nouvelles Eglises, & multiplier le nombre des Ecoles. Quantité » de Chinois alloient s'établir à Formose & à Taiouan, pour y exercer » leur Commerce sous la Régence des » Hollandois. Les Marchandises qu'ils y » recevoient de Chincheo & d'Aimoi, » étoient transportées, par les Hollandois, en Europe, au Japon, & dans » toutes les Indes.

Comment les Hollandois étoient établis à Formose.

Ainsi l'Isle de Formose étoit déja florissante, & les Chinois mêmes sembloient avoir quelque intérêt à l'enrichir. Mais, la face de cet Empire ayant changé par la Conquête des Tartares, Coxinga, fameux Pirate (72), qui avoit succedé à la puissance de Chinchilung, & qui

(72) *Voyez*, la fortune & les avantures de ce Chinois, dans l'Article de la Chine.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

haïssoit les Hollandois, parce qu'ils s'étoient souvent opposés à ses brigandages, entreprit de ruiner leur établissement pour s'enrichir de leurs dépouilles. Il vint fondre sur les Taiuanois avec toutes ses forces.

Présages qui les avertissent de leur ruine.

Schouten remarque, avec autant de gravité que de confiance, que divers présages avoient annoncé ce malheur à Formose. Au mois de Janvier de la même année, on avoit senti les secousses d'un furieux tremblement de terre, qui avoit fait crouler tous les Montagnes de l'Isle, & tomber trente & une Maisons à Taiouan. Les épaisses murailles du Fort de Zélande en avoient beaucoup souffert. En même-temps les flots de la Mer s'étoient soulevés avec une violence, qui sembloit menacer l'Isle de sa ruine. Le 15 d'Avril, à minuit, on avoit entendu, sur un Bastion du Fort de Zélande, d'effroyables bruits qui avoient éveillé toute la Garnison. Elle avoit pris les armes, pour courir au lieu d'où ce fracas s'étoit fait entendre : mais, avec beaucoup de recherches, on n'y avoit rien trouvé, & cet accident avoit causé une surprise incroyable. Il y avoit, dans la Rade de Baxamboi, trois Vaisseaux à l'ancre, sur lesquels on vit, de terre, une heure

avant le jour, des flammes épaisses, qui s'élevoient par intervalles, comme d'un canon qui auroit tiré ; tandis que du côté des Vaisseaux, on voyoit la même chose au Fort de Zélande ; & tous ces Phénomènes, qui ne furent accompagnés d'aucun bruit, disparurent à la pointe du jour. Le 29 du même mois, en plein midi, on vit, devant les nouveaux ouvrages du Fort, sortir trois fois de l'eau, & rentrer autant de fois, un Homme, ou quelque Animal de figure humaine, qui disparut après ces trois apparitions. L'après-midi, du même jour, on apperçut, sous un des Bastions du Fort, une Syrene, qui avoit de longs cheveux blonds, & qui parut aussi trois fois. L'Auteur ne combat, ni la vérité des faits, ni l'opinion de ceux qui les regardoient comme un avertissement du Ciel.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

Ils sont attaqués par le fameux Coxinga.

Le matin du dernier jour d'Avril, lorsque le Soleil eut dissipé un brouillard fort épais, qui couvroit l'horizon, on vit, du Fort de Zélande, la Mer couverte d'une Forêt de mâts. Cette grande Armée se divisa aussitôt en trois Escadres ; la premiere, passant devant le Fort, alla jetter l'ancre trois lieues au-dessus, du côté du Sud. La seconde gouverna au Nord, vers le passage de

GAUTIER HOUTMN. 1661.

Lagimoi, qui eſt entre Formoſe & le Banc long & étroit de Baxamboi. La troiſiéme demeura vis-à-vis du Fort, à la portée du canon des Vaiſſeaux Hollandois, qui étoient dans la Rade. Un grand nombre de troupes ayant auſſi-tôt débarqué, ſe répandirent dans l'Iſle, & commirent toutes ſortes d'hoſtilités. Les Inſulaires & les Chinois mêmes ne furent pas plus épargnés que les Hollandois. Quatre cens hommes, qui furent envoyés pour la défenſe du Fort de Kijkam, furent coupés & taillés en pieces. Une partie de ceux, qui échapperent au maſſacre, entra dans la Place; l'autre ne put ſe ſauver, qu'en repaſſant à la nâge dans le Fort de Zélande. Les Ennemis ſe hâterent d'aſſiéger Kijkam. On ſe défendit courageuſement: mais la diſette d'eau & de vivres ayant bientôt rebuté les Aſſiégés, ils ſe rendirent à diſcretion. Le traitement, qu'ils eſſuyerent, fut un cruel eſclavage.

Exemple de la tendreſſe paternelle.

Au Fort de Zélande, Pedel, qui commandoit la Garniſon, fit dreſſer trois batteries dans un Fauxbourg de la Place, pour battre le long du rivage. Le lendemain, on lui apporta ſon fils, qui s'étant trop avancé avec ſon Précepteur, avoit eu le bras coupé d'un coup de

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

ſabre, & n'avoit eu que la force de ſe rapprocher des murs. Le Précepteur avoit été maſſacré, en voulant favoriſer ſa retraite. Pedel, tranſporté de douleur, demanda au Gouverneur du Fort la permiſſion de ſortir à la tête de deux cens hommes, pour chercher les Aſſaſſins de ſon fils, & l'ayant obtenue, il marcha le long du rivage, ſoutenu de pluſieurs petits Bâtimens qui raſoient de terre, & qui portoient des pierriers. Les Chinois, qui le virent paroître, firent marcher contre lui une Armée entiere. Loin d'en être effrayé, il fondit ſur cette légion d'Ennemis, dont il fit un grand carnage; mais accablé par le nombre, il fut tué, avec la plus grande partie de ſes gens. Le reſte, au nombre de quatre-vingt, ſe ſauva par le ſecours des petits Bâtimens, ou à la nâge, & rapporta cette triſte nouvelle au Fort. Pendant ce combat, les trois Vaiſſeaux Hollandois ſe battoient auſſi ſur Mer. Mais, le feu ayant pris aux poudres de l'Hector, & l'ayant fait ſauter en l'air, avec plus de cent hommes, les deux autres, qui ſe trouverent trop foibles, ſe retirerent ſous le canon du Fort. Le Gouverneur, dans la cainte de les voir enlever ſous ſes yeux, fit partir l'un pour le Japon, & dépêcha l'autre à Batavia.

Un Vaiſſeau Hollandois ſaute en l'air.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

Barbaries de Coxinga.

La ſituation des Hollandois paroiſſoit d'autant plus déſeſperée, que les Inſulaires & les Chinois habitués ayant pris la fuite, ou fléchiſſant ſous des forces ſupérieures, ils n'avoient à ſe promettre que des ſecours éloignés, qui ne pouvoient arriver aſſez-tôt pour leurs beſoins. Coxinga fit paſſer au fil de l'épée. Tout ce qui ſe trouva ſous les armes. Cette rigueur, qui n'excepta ni l'âge ni le ſexe, ayant hâté la ſoumiſſion des Habitans, il ſe vit bientôt en état de former lui-même le ſiége de Zélande. Mais, après avoir ſerré ce Fort, il y envoya un Miniſtre Hollandois, nommé Hambrouk, qui étoit tombé entre ſes mains, pour offrir une bonne compoſition au Gouverneur (73), & lui déclarer, que s'il refuſoit cette offre, on n'épargneroit ni les Priſonniers, ni même les Enfans qui étoient à la mammelle. Perſonne ne ſe trouva diſpoſé à ſe fier aux promeſſes d'un Pirate. Hambrouk, dont la femme & les enfans étoient au pouvoir de l'Ennemi, ne peut ſe réſoudre à les abandonner. Il embraſſa ſes amis pour la derniere fois; & retournant au Camp de Coxinga, il y eut la tête tranchée.

(79) Il ſe nommoit Coyer, & ſon nom a paru dans d'autres Relations.

Les autres Prisonniers Hollandois eurent le même sort. Leurs femmes furent violées à leurs yeux, & mises en pieces à coups de sabre.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

Les Hollandois se défendent dans leur Fort de Zélande.

En se retirant dans le Fort, avec tout leur Canon, les Assiégés avoient mis le feu aux Maisons de la Ville qui en étoient les plus proches : mais les Chinois l'éteignirent, & trouverent, dans quantité de Magasins, de quoi satisfaire leur ardeur pour le pillage. Ensuite, remplissant de terre les paniers & les caisses, ils les employerent à faire des retranchemens dans les rues. Ils éleverent des Cavaliers, sur lesquels ils placerent des batteries & plusieurs sortes de feux d'artifice. Enfin ils se mirent en état de battre le Fort, avec tant de violence & de tant de côtés, qu'ils se flatterent d'y faire bréche. Cependant leur espérance fut trompée. Les Hollandois firent une sortie, dans laquelle ils enclouerent tout le canon qui les menaçoit. Ils firent jouer aussi des grenades. Les Chinois, qui ne connoissoient point encore cette invention militaire, couroient vers les lieux où ils les voyoient tomber, & n'en revenoient pas sans être blessés. Un de leurs Mandarins eut la tête tranchée, pour en avoir marqué quelque frayeur. Ils

Gautier Schouten. 1661.

ne laisserent pas de continuer vivement leurs attaques. Baxamboi, dont les Assiégés s'étoient conservé la communication jusqu'alors, fut occupé par l'ordre de Coxinga, qui y vint élever de nouvelles batteries, & le Fort fut ainsi battu de toutes parts.

Arrivée de la Flotte qui vient les secourir.

Il ne restoit plus d'autre ressource, aux Hollandois, que de mourir les armes à la main; lorsqu'ils virent paroître une puissante Flotte de leur Nation, qui s'avançoit à pleines voiles, avec toute la confiance que donnent le nombre & la force. C'étoit l'armement de Batavia, qui avoit été favorisé des vents, dans toute sa navigation, & dont ils se flatterent que la seule vûe feroit lever le siége. Mais, suivant la pieuse refléxion de Schouten, en vain les hommes comptent sur leurs forces, si le Ciel n'a pas béni leurs desseins. A peine cet agréable spectacle eut-il frappé les yeux des Assiéges, à peine les douze Vaisseaux eurent jetté l'ancre, qu'il s'éleva une horrible tempête, qui obligea de couper les cables & de courir au large, où toute la Flotte fut emportée si loin, qu'ils perdirent l'espérance de recevoir un secours assez prompt. D'ailleurs une Flute, nommée l'Urck, ayant eu le malheur de

Malheurs qui tombent sur elle,

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

toucher, tomba au pouvoir des Chinois, qui en tirerent, à leur gré, des informations sur tout ce qu'ils avoient à redouter.

Plusieurs autres disgraces des Hollandois

Cependant tous les Vaisseaux, s'étant rapprochés du rivage, débarquerent des troupes & des vivres. Cauf, qui les commandoit, en posta cinq derriere la Ville, pour battre en enfilade dans les rues : mais les Ennemis y étoient si bien retranchés, qu'au lieu d'être incommodés par l'Artillerie Hollandoise, leurs propres batteries forcerent les cinq Vaisseaux de se retirer. Pendant cette manœuvre, le Krukerke, gros Navire Hollandois, toucha aussi, & fut presqu'aussi-tôt brûlé par les feux d'artifice des Chinois. Toute la pouppe sauta en l'air. Une partie de l'Equipage fut taillée en pieces. Quelques Matelots, qui se laisserent prendre furent jettés vifs dans les flammes qui sortoient du Vaisseau embrasé ; & la plûpart des autres s'étant noyés, il s'en sauva très peu. Ensuite une petite Flute, nommée le Kornhof, toucha encore. Le Capitaine ayant sauté dans le Canot, avec une partie de ses gens, un mouvement si brusque fit tourner ce petit Bâtiment, & les ensevelit dans les flots. Des autres, on ne revit que

GAUTIER SCHOUTEN, 1661.

ceux qui purent ſe ſauver à la nage. Cauf, impatient de tant de diſgraces, arma les Chaloupes, pour attaquer les Jonques Chinoiſes, dont les Vaiſſeaux ne pouvoient approcher. Il chargea ſes gens de grenades & d'autres feux d'artifices, dans l'eſpérance que des Bâtimens ſi légers ne réſiſteroient pas aux flammes. Mais leur grand nombre, & l'adreſſe de leurs Matelots à les conduire, mirent les Chinois en état d'enfermer les Chaloupes, & d'en prendre trois, dont les Equipages demeurerent Priſonniers. D'ailleurs, ils eurent l'habileté de recevoir les Grenades dans de grandes piéces de voiles, & de les rejetter auſſi-tôt dans les Bâtimens Hollandois, où elles cauſoient beaucoup de déſordre. L'Officier, qui les commandoit, prit le parti de ſe retirer, avec perte de trois cens quatre-vingt hommes, ſans y comprendre les bleſſés; tandis que les Ennemis, coupant le nez, les oreilles & les parties naturelles aux Maures qui tomberent entre leurs mains, ſe faiſoient un barbare amuſement de les jetter à ceux qu'ils voyoient fuir (74).

Avec quel courage ils ſe réſiſtent à la Fortune.

Ainſi, pour employer les termes de Schouten, le Ciel, les Elémens, l'Air,

(75) Pages 279 & précédentes.

les vents, les Courans, le Feu, la Terre, tout ſe déclaroit contre la Compagnie de Hollande ; tout étoit favorable à ſes Ennemis. Juſqu'alors, les Aſſiégés avoient eu la communication libre avec leur Flotte. Les Chinois entreprirent de leur couper le paſſage : mais le Gouverneur du Fort, pénétrant leur deſſein, fit élever une petite Redoute de bois, dont la batterie incommoda beaucoup ceux qui tenterent de prendre poſte entre la Fortereſſe & les Vaiſſeaux. D'un autre côté, il prit un petit Bâtiment de la Flotte, qu'il mit en Brûlot, ſans aucune marque extérieure dont l'Ennemi pût ſe défier. Les Chinois s'étant avancés pour le combattre & le prendre, on affecta de l'abandonner, avec diverſes apparences de frayeur. Ils le conduiſirent au milieu de leurs Jonques, où ſautant tout d'un coup avec beaucoup de fracas, il en fit périr un grand nombre.

Trahiſon de quelques-uns de leurs gens.

Cette conſtance à ſe roidir contre l'infortune, auroit pû ſoutenir les Hollandois, & forcer Coxinga à lever le Siége, ſi la perfidie de leurs propres gens n'eut fourni des armes pour leur ruine. Un Sergent, nommé Hans-Jurian, & quelques autres Soldats, à ſon exemple, paſſerent au camp des

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

Chinois, par une lâche désertion. Ils s'y firent un mérite, non-seulement de representer l'état du Fort, mais encore de découvrir les desseins du Gouverneur. Sur leurs informations, trois Vaisseaux Hollandois, qu'on envoya aux Isles Piscarodes, pour y acheter des Bestiaux & du Poisson, furent coupés par les Ennemis, & brûlés après un sanglant combat, dans lequel presque tous les gens des Equipages périrent glorieusement. Dix, ayant été pris dans l'eau, & sur le rivage, les Chinois leur couperent le nez, les oreilles & la main droite; & dans cet état, ils les renvoyerent au Fort, pour joindre l'insulte à la plus barbare inhumanité.

Barbarie des Chinois.

Les Hollandois implorent en vain le secours des Tartares.

Il ne restoit rien à se promettre, de sept Vaisseaux, ausquels la Flotte étoit réduite, contre une multitude de Jonques, qui n'avoient presque rien souffert, & qui avoient l'avantage continuel d'être à couvert, sur un rivage inaccessible aux gros Bâtimens. L'Amiral Cauf prit le parti d'en laisser deux sous le Fort, pour toutes sortes d'événemens, & de se rendre à la Chine, avec cinq autres, pour y demander du secours aux Conquérans Tartares. Mais une nouvelle tempête ayant dispersé sa petite Escadre, il fut jetté, avec

trois Vaiſſeaux, ſur la Côte de Siam, d'où il les fit repaſſer à Batavia. Les deux autres allerent à la Chine, où toutes leurs ſollicitations ne leur firent rien obtenir.

Le Fort de Zélande eſt menacé de l'aſſaut.

Coxinga ne ceſſant point de faire battre la Redoute, ſur laquelle il avoit déja tiré plus de dix-ſept cens coups de canon, les Hollandois ſe virent contraints de l'abandonner. Ce ne fut pas ſans un dernier effort, qui peint vivement leur déſeſpoir. Ils laiſſerent, près de la poudre, une méche allumée, qui, faiſant ſon effet au moment que les Chinois entrerent dans la Redoute, en fit ſauter plus de cent. Mais ces opiniâtres Ennemis y éleverent auſſitôt un Cavalier, ſur lequel ils mirent des Pieces de trente-ſix livres de balle; & le mur du Fort n'ayant pas réſiſté long-temps, ils ſe diſpoſerent à donner l'aſſaut.

Il capitule.

Les Hollandois n'étoient pas en état de le ſoutenir. La dyſſenterie & le ſcorbut régnoient dans la Place. Depuis le commencement du Siége, on avoit perdu plus de ſeize cens hommes. Les Egliſes & les Magaſins étoient remplis de Malades. Il falloit capituler ou périr. Dans cette extrêmité, on réſolut de tenter les diſpoſitions de Coxinga, par

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

deux Officiers, qui furent envoyés dans son Camp. Il ne se fit pas presser pour recevoir leurs propositions, ni même pour envoyer des ôtages ; & le Traité fut conclu sous les conditions suivantes : Que de part & d'autre les Prisonniers seroient rendus : Que le Fort de Zélande seroit remis entre les mains des Chinois, avec tous les effets, l'argent & le Canon de la Compagnie (75) : Que les Assiégés, sains & malades, au nombre d'environ neuf cens hommes, sortiroient avec leurs armes, & les Enseignes déployées.

Conditions du Traité & départ des Hollandois.

Avant que les Chinois prissent possession du Fort, Coxinga voulut qu'on fit encore une décharge générale de l'artillerie, dans la crainte qu'elle ne fût empoisonnée (76). Les Hollandois s'embarquerent assez librement sur les Vaisseaux qui leur restoient, & se firent transporter à Batavia.

Schouten part pour Bantam & Ceylan.

Schouten en étoit parti, avant leur arrivée, sur le lion rouge, Vaisseau de la Compagnie, qui avoit ordre de se

(75) L'argent montoit à quelques tonnes d'or, c'est-à dire, à plusieurs centaines de mille florins. Le nombre du canon étoit de quarante pieces. L'Auteur n'évalue point les effets. Mais, en regrettant la perte que sa Nation fit de l'isle Formose, il l'appelle, « un riche Fleuron, » qui fut arraché de la » couronne de l'illustre » Compagnie des Indes. *Page* 282.

(76) Page 281.

rendre à Bantam ; d'où il remit à la voile, le 12 d'Août 1661, pour l'Isle de Ceylan. Les Hollandois ne se croyoient point assez vengés, des outrages qu'ils prétendoient avoir reçus des Portugais ; ou plutôt, ils ne croyoient point encore leur propre puissance assez bien établie dans les Indes, par la prise de Colombo, de Point-de-Galle, de Negapatan, de Malaca, & d'une infinité de Forts, qu'ils leur avoient enlevés. Les Villes de Cochin, de Grancanor, Cananor & Coylan, sur la Côte de Malabar, incommodant beaucoup leur Commerce, ils pensoient à s'en rendre maîtres ; & le Conseil de Batavia n'attendoit que les nouvelles forces, qu'on lui faisoit espérer de Hollande, pour en former l'entreprise. Dans l'intervalle, il rassembloit d'avance tous les Vaisseaux qu'il avoit aux Indes, & le Rendez-vous étoit à Colombo : sur quoi Schouten admire que la perte de Formose & d'une Flotte presqu'entiere ne changeât rien au progrès de la Compagnie des Indes, & que dans ses disgraces comme dans ses prospérités, elle trouvât les mêmes motifs pour s'aggrandir & se fortifier par des Conquêtes.

Projets de Conquête des Hollandois.

Ce ne fut qu'au mois de Novembre, après avoir relâché dans plusieurs Ports,

Armée qu'ils forment à Colombo.

Gautier Schouten. 1661.

que Schouten mouilla dans la Rade de Colombo. Il y trouva l'armée Hollandoise, déja composée d'un bon nombre de Vaiſſeaux de guerre, qui formerent bientôt une Flotte de vingt grands Navires, & de quelques autres Bâtimens de moindre grandeur. On y embarqua toutes ſortes de munitions & d'uſtenciles de guerre. Il arrivoit auſſi, tous les jours, des troupes de Manar, de Jafanapatan, de Negombo, de Calture, de Point-de-Galle, de Negapatnam, & des autres Etabliſſemens Hollandois. Schouten employa le temps, qu'il paſſa dans la Rade, à viſiter la célebre Ville de Colombo, où l'on voit les débris de pluſieurs grands Edifices, tombés de vieilleſſe, ou ruinés par les Guerres & les Siéges. Des rues entieres n'offrent que de l'herbe & des ronces. Cependant, il en reſte encore de très belles, dont les Maiſons ſont ſpacieuſes, claires bien exhauſſées, & bâties de pierre. Il y reſte des Egliſes & d'agréables Promenades. Colombo eſt ſituée preſqu'au ſeptiéme degré de latitude du Nord, ſur la Côte Occidentale de Ceylan. Il y avoit cent trente ou quarante ans qu'elle avoit été bâtie & peuplée par les Portugais, lorſqu'en 1656, les Hollandois s'en rendirent

Schouten viſite Colombo. Ses obſervations.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

maîtres, après un Siege de ſept mois. La conquête de cette Ville étonna beaucoup les principaux Rois des Indes, qui la regardoient comme une Place imprenable. Depuis que la Compagnie Hollandoiſe en a pris poſſeſſion, la difficulté de la garder, ſans une garniſon fort nombreuſe, lui a fait prendre le parti d'en diminuer l'étendue & d'en faire une Fortereſſe réguliere. On y voit de bonnes Portes, des Remparts, des Baſtions, un Foſſé plein d'eau, beaucoup d'artillerie, & tout ce qui peut la rendre capable d'une longue réſiſtance. Derriere la Ville, à l'Eſt, & au Nord, les Campagnes ſont agréables & bien cultivées, avec un mêlange de Bois, pleins de Canelle, d'Etangs, de Marais & de Rivieres (77).

Départ d'une Flotte Hollandoiſe, pour ſe ſaiſir des Villes du Malabar.

Auſſi-tôt que toutes les troupes furent embarquées, elles furent diſtribuées en vingt ſept Compagnies, ſous le commandement du Général Van-Goens, qui portoit le Pavillon au grand mât, & la flamme deſſous. On mit à la voile ; ce ne fut qu'après avoir fait route aſſez loin, qu'Adrien *Rothaos* fut déclaré Amiral, Isbrandt *Godskens*, Vice-Amiral, & Pierre *Waar*, Capitaine Major. Chacun de

(77) Page 309.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

ces trois Généraux montoit un Vaiſſeau particulier, qui portoit les Pavillons de ſon Commandement. On avoit attendu le même temps, pour diſtribuer les Matelots ſous des Drapeaux. Les Maîtres Canoniers, & ceux qui devoient ſervir le canon ſous eux, reçurent auſſi leurs ordres ; & chaque partie des Equipages eut ainſi ſes Commandans, ſes Vice-Commandans & ſes Capitaines. Enfin, par un mouvement de piété qui ne demandoit qu'une meilleure cauſe, on ordonna que de quinze en quinze jours il y auroit, dans l'Armée, un jour de Prieres extraordinaires, pour attirer la bénédiction du Ciel ſur une entrepriſe qui devoit ſervir à l'augmentation des richeſſes & des forces de la Compagnie.

Elle paſſe devant Tutocorin & Calipatnam.

Le 20 de Novembre, on paſſa devant Tutocorin, petite Ville célébre par la pêche des Perles, & dont les Hollandois étoient en poſſeſſion depuis 1658, qu'ils l'avoient enlevée aux Portugais. On y prit des rafraîchiſſemens en abondance, & toute la Flotte alla mouiller devant Calipatnam, où elle ſe fournit d'un grand nombre de Bâtimens plats, propres à débarquer ſur la Côte de Malabar. De-là on détacha quatre Vaiſſeaux, pour aller prendre

poste devant la Ville de Coylang ; & le Lion rouge, que Schouten n'avoit pas quitté, fut de ce nombre. Ils y arriverent le premier de Décembre 1661, & s'étant placés à une petite lieue l'un de l'autre, pour fermer l'entré du Port, ils remarquerent, sur le rivage, beaucoup d'ardeur à former des batteries & des retranchemens : mais ils ne virent pas un seul Bâtiment qui eut la hardiesse de paroître en Mer (78).

Son arrivée à Coylang.

Quatre jour après, les travaux des Portugais furent interrompus par l'arrivée de toute la Flotte, qui parut avec ses Pavillons, ses Flammes, ses Girouettes & ses Enseignes, au bruit du canon & de la mousqueterie, au son des tambours, des trompettes, & des instrumens militaires d'une troupe de Lascarins de Ceylan. Les Portugais n'en montrerent pas moins de courage. Ils furent les premiers qui commencerent les hostilités, par quatre volées de canon.

Ses prétentions sur cette Ville.

La Ville de Coylan, ou Coulang, est située sur une pointe de terre qui s'avance en Mer. C'est une des premieres que les Portugais ayent bâties dans

(78) Page 317. On ne connoît pas d'autre récit de cette importante Expédition, que celui de Schouten ; ce qui rend cet Article précieux.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

les Indes. Après l'avoir gardée près de cent cinquante ans, ils se l'étoient laissée enlever par les Hollandois : mais, depuis quelques années, Henri Gluwinck, Gouverneur pour la Compagnie des Indes, étant à se promener hors des murs avec quelques-uns de ses Officiers, avoit été massacré par les Habitans, qui avoient rappellé aussi tôt leurs anciens Maîtres (79). Ainsi, c'étoit la vengeance, autant que l'intérêt, qui portoit les Hollandois à commencer leur expédition par cette Ville. Ils se disposerent à faire leur descente, en s'approchant fort près du rivage ; & tous les canons de chaque Vaisseau ayant été rangés sur le flanc qui regardoit la terre, toute l'Armée, en ligne, occupoit un si grand espace, qu'elle pouvoit battre toutes les parties du rivage. Dans une disposition si redoutable, on se promit de trouver peu d'obstacles. En effet, le 7 de Décembre, au matin, pendant que l'artillerie fit un feu terrible, toutes les troupes descendirent dans les petits Bâtimens, & s'avancerent vers la terre sans y trouver la moindre résistance. Leur nombre étoit d'environ quatre mille hommes, qui furent divisés en trois corps.

Comment elle fait sa descente.

(79) Page 318.

tandis

Tandis qu'ils ſe mettoient en ordre ſur le rivage, un Déſerteur Négre, qui ſortit d'un Bois, pour les venir joindre, apprit au Général qu'il étoit attendu, entre la Ville & la Mer, par ſept ou huit mille hommes, Portugais & Malabares; que cette Armée s'étoit poſtée fort avantageuſement ſous de grands arbres, où elle ſe tenoit cachée pour ſurprendre les Hollandois dans leur marche; qu'elle étoit ſoutenue par une batterie, dont elle eſpéroit que le premier feu les mettroit en déſordre; après quoi elle devoit fondre ſur eux avec toutes ſortes d'armes, & les mettre hors d'état d'inſulter jamais les Places Portugaiſes (80).

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

Avis qu'elle reçoit d'un Déſerteur.

Sur ce rapport, le Général fit camper vers le ſoir; & le lendemain, toute la Flotte s'avança devant les troupes de terre, pour s'accommoder à leur marche, & s'approcher peu à peu de la Ville, juſqu'à ce qu'elle fût vis-à-vis de la batterie des Portugais. Alors ils commencerent à la faire jouer: mais les petits Bâtimens Hollandois, s'étant avancés juſqu'au bord du rivage, firent un ſi grand feu ſur elle, que l'ardeur de ceux qui la ſervoient parut diminuer. On tira beaucoup auſſi, de la Ville & des retranchemens extérieurs. Les trou-

Les Hollandois ſont attaqués par les Naïres.

(80) Page 329.

pes Hollandoiſes prirent ce temps pour s'approcher de la batterie, non par devant, comme l'Ennemi ſe l'étoit imaginé, & comme elles auroient ſait, ſi l'avis du Déſerteur n'eût ſervi à les guider, mais du côté qui les mettoit à couvert du canon. Les Malabares ne les attaquerent pas avec moins de furie; & l'Opium qu'ils avoient pris les rendant comme inſenſibles aux bleſſures, ils hacherent à grands coups de ſabre tout ce qui s'offroit à la portée de leurs bras. L'action devint fort ſanglante; & le feu des Vaiſſeaux fut néceſſairement interrompu, parce que dans cette confuſion les coups ſeroient également tombés ſur les deux Partis. Mais les Hollandois s'étoient fait ſuivre de quelques petites pieces de campagne, chargées à cartouches. Ils s'ouvrirent, au ſignal qui leur fut donné, & la premiere décharge fit tomber un grand nombre de leurs Ennemis. Cependant les autres ſe rebutoient ſi peu, que ſautant par-deſſus les Morts, ils continuoient de charger avec la même réſolution. Un Commis Hollandois, s'étant un peu écarté de ſes voiſins, eut la tête abbatue d'un ſeul coup de ſabre. Enfin les Naïres commencerent à s'ébranler; & s'étant tout-à-fait rompus, ils prirent la fuite en confu-

Combat ſanglant.

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

ſion. Alors les Hollandois tirerent le ſabre à leur tour, & les pourſuivirent en bon ordre. Après avoir achevé de les diſperſer, ils ſe rendirent maîtres de leurs batteries & de leurs retranchemens, où ils trouverent pluſieurs pierriers, des fuſils, des ſabres, & d'autres armes, mais peu de poudre. Ils compterent leurs Morts, qui n'étoient qu'au nombre de treize, & trente bleſſés. Mais la terre étoit couverte de Malabares. Schouten ne fut pas ſurpris de leur perte, après avoir vû l'aveugle fureur avec laquelle ils ſe précipitoient eux-mêmes ſur la pointe des piques & devant l'Artillerie.

Feſtin des Hollandois après la Victoire.

Les Hollandois, ayant enlevé pluſieurs ſortes de Beſtiaux dans quelques Villages voiſins, qu'ils trouverent déſerts, firent ſur le Champ de bataille un feſtin ſans apprêt. Les quartiers de Bœuf & de Mouton furent rôtis entiers, avec le poil & la peau. On fit ſervir les épées de broches; & les piques, encore teintes du ſang humain, tinrent lieu de landiers. Les Cocotiers, ſous leſquels on étoit aſſis, fournirent d'excellentes Noix, dont l'agréable liqueur échauffa la joie du triomphe. Enſuite l'Armée ſe remit en ordre de bataille, & marchant le long

GAUTIER SCHOUTEN. 1661.

du rivage, elle s'approcha des murailles de Coylang. Les Portugais continuoient de faire jouer leurs batteries ſur les Vaiſſeaux, dont quelques-uns avoient mouillé à la portée de leur canon. Mais, lorſqu'ils virent arriver leurs Ennemis, enſeignes déployées & tambours battant, leur ardeur ſe refroidit. Ils firent ſortir deux Malabares, avec un Drapeau blanc, & une Lettre pour le Général Hollandois, par laquelle ils propoſoient de rendre la Place à des conditions qui furent rejettées. Le mauvais ſuccès de cette Négociation leur cauſa tant d'épouvante, qu'abandonnant auſſi-tôt la Ville, ils envoyerent leurs femmes & leurs enfans à Cochin, pour ſe donner le temps de joindre les Naïres, & d'en former une nouvelle Armée.

Ils trouven Ville déſerte.

Le Général Hollandois, ne voyant perſonne qui ſe préſentât ſur les murs, comprit qu'il y trouveroit peu de réſiſtance. Il y fit filer des troupes, avec beaucoup d'étonnement de voir la Ville entiérement déſerte. On y planta le Pavillon des Provinces-Unies, & la victoire fut célébrée par une décharge du canon. Les précautions furent ſuperflues, pour régler l'ordre du pillage. Tous les effets des Portugais avoient été tranſportés à Cochin, & ceux des

Malabares ne méritoient pas l'attention du Vainqueur. Coylang avoit encore ſept grandes Egliſes, bâties de pierre; mais il n'y reſtoit qu'un petit nombre de maiſons. Les principales rues & les autres édifices étoient tombés en ruine, depuis la décadence des Portugais dans les Indes. L'herbe & les ronces y croiſſoient de toutes parts; & pour Habitans, les Hollandois ne trouverent que des Crapaux & des Serpens dans les mazures.

Van-Goens accorda deux jours de repos à ſes Troupes, après leſquels, il entreprit de marcher contre les Naïres, qui s'étoient raſſemblés en aſſez grand nombre, commandés par le Roi de Coylang, ſous la direction des Portugais. Il les découvrit bien-tôt; & les ayant mis en fuite, avec une ardeur qui emporta les Hollandois juſqu'au Palais du Roi, il acheva de les défaire près d'une Idole dorée, dont ils s'étoient flattés que la protection rappelleroit la victoire ſous leurs Enſeignes. Le butin fut aſſez conſidérable, ſurtout en Artillerie, dont il fit enlever quatorze pieces. Mais cette glorieuſe Journée, qui établit la Compagnie Hollandoiſe à Coylang, coûta plus de ſang, que celle qui lui avoit ouvert l'entrée de la Ville.

Ils achevent de diſſiper les Naïres.

Pillage du Palais du Roi.

Gautier Schouten. 1661.

La ſaiſon preſſoit. Une tempête, qui maltraita beaucoup tous les Vaiſſeaux de la Flotte, fit employer beaucoup de tems à les radouber. Van-Goens, ayant mis une garniſon dans Coylang, rembarqua toutes ſes troupes, pour ſe hâter, avant l'Hyver, de joindre à ſa conquête celle de Cranganor & de Cochin. Il arriva bientôt devant la ſeconde de ces deux Villes; mais la réſervant pour la fin de ſa Campagne, il ſe contenta d'y laiſſer trois Navires, pour en fermer l'entrée à toutes ſortes de ſecours. L'Armée continua ſa route, & mouilla dans la Rade de Cranganor, le premier jour de

1662. l'année 1662. Tous les Pavillons furent arborés, avec une extrême affectation de confiance.

Deux Cranganors. Leur ſituation.

Cranganor n'eſt qu'à cinq lieues de Cochin au Nord, à la diſtance d'une lieue du rivage. Une groſſe Riviere baigne ſes murs, du côté qui regarde la Mer. Celui de la Terre offre des Plaines cultivées, des Etangs, & des Campagnes couvertes de verdure. Une autre Ville de même nom, qui appartient aux Malabares, & qui n'eſt pas éloignée de celles des Portugais, s'avance un peu plus vers la Mer. Schoute confeſſe ici, » que la ſeule Ville dn » Cochin avoit été l'objet de l'armee

Politique des Hollandois.

» ment. Mais qu'il n'étoit pas aisé de » la prendre. Il auroit fallu beaucoup » de troupes pour l'investir. On avoit » déja la Ville de Coylang, qui est au » Midi; & le Roi de Calicoulang étant » dans les intérêts de la Hollande, on ne » craignoit pas que de ce côté-là Cochin » reçût la moindre assistance. Mais, du » côté opposé, les Portugais de cette » Ville en pouvoient recevoir beaucoup » de Cranganor. La prudence obligeoit » de leur ôter cette ressource, avant que » de les attaquer dans le centre de leurs » forces; sans compter qu'il étoit im- » portant de couper le passage aux » secours qui pouvoient leur venir de » Cananor, de Goens, & de divers » autres lieux (81).

Cette politique Hollandoise servit en effet à priver Cochin, de celui qu'elle auroit pû tirer d'une Ville si voisine: mais Van-Goens ne consideroit pas que c'étoit laisser, aux Portugais, le temps de se fortifier dans leurs murs. D'ailleurs, avec quelque facilité qu'il comptât d'emporter Cranganor, la perte qu'il avoit faite à Coylang, dans son dernier combat contre les Naïres, devoit lui faire craindre une nouvelle diminution de ses propres forces, qui le mettroit

(81) Pages 337 & 338.

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

hors d'état de pouſſer ſes attaques, avec la vigueur, que l'importance même de ſon entrepriſe & la fin de la ſaiſon ſembloient demander.

Viſite que les Rois du Pays rendent à bord de la Flotte.

Auſſi-tôt que les ancres furent jettées, le Samorin de Calecut, le Roi Malabar de Cranganor, & d'autres Princes, vinrent viſiter la Flotte, & déclarerent au Général qu'étant Ennemis des Portugais, bien diſpoſés au contraire pour la Nation Hollandoiſe, ils promettoient de guider les troupes par des chemins commodes, de leur fournir des vivres, & d'y joindre un bon nombre de leurs Naïres. Le lendemain, Van-Goens, ayant débarqué toutes ſes forces, les diſtribua, comme à Coylang, en trois Corps, auſquels il donna les mêmes Officiers. Elles marcherent ſous les Cocos, dont les chemins étoient bordés; & paſſant à la vûe du Palais & de la Ville, elles allerent camper dans une grande Plaine, aſſez proche des murs. Van-Goens s'étoit imaginé que dans cette ſituation, il ne reſtoit qu'à les eſcalader, & que la Ville feroit emportée au premier aſſaut; mais il reconnut bientôt que les Portugais n'ayant rien négligé pour la défendre, elle demandoit un Siége dans les formes. Il ne perdit pas un inſtant. Le gros canon, les mortiers, les bom-

Les Hollandois ſentent les difficultés du Siége de Cranganor.

bes, les grenades, & toutes les machines de guerre furent débarquées par les Matelots. On dreſſa des batteries. On ouvrit des tranchées. Les Soldats furent diſtribués dans les ouvrages; & déja le feu du canon étoit fort animé de part & d'autre.

Schouten eſt preſſé de la faim.

Mais les Hollandois manquoient de vivres; & les promeſſes des Princes ne s'exécutoient pas. Schouten proteſte, que dans tous ſes Voyages, il n'a jamais tant ſouffert, de la faim, que pendant les quatre ou cinq premiers jours qui ſuivirent ſon débarquement. Il avoit de l'argent, dit-il; mais de quel ſecours l'argent eſt-il, contre les beſoins d'un eſtomac affamé? Il auroit donné volontiers tout ce qu'il poſſedoit pour un morceau de biſcuit moiſi (82). Lorſque le Général fit des reproches au Samorin & aux autres Princes, de l'embarras où ils laiſſoient ſes troupes, ils lui répondirent que la crainte d'être inſultés empêchoient leurs Sujets d'apporter des vivres au Camp. Sur cette réponſe, on prit le parti d'envoyer divers détachemens dans les Villages voiſins, ſurtout à la Ville Malabare de Cranganor, où l'on eut la liberté d'acheter tout ce qui s'y trouvoit.

(82) Page 344.

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

Approches & travaux.

Cependant les travaux étoient continués avec tant d'ardeur, que les Portugais ne pouvoient plus se montrer sur leurs remparts, sans essuyer une grêle de balles. On avoit poussé les tranchées, jusqu'à pouvoir entendre leurs discours. Chaque jour au soir, après le coucher du Soleil, ils faisoient une sortie, qui emportoit beaucoup de monde aux Assiégeans : mais ils ne laissoient pas d'y être toujours repoussés. Souvent on les laissoit avancer assez loin, pour se trouver exposés au canon des batteries Hollandoises, qu'on faisoit jouer alors, & qui leur tuoit quantité de braves gens. Van-Goens reçut enfin un Corps assez nombreux de Naïres, fort bien armés, qui lui étoient envoyés par le Samorin. Ils allerent à la tranchée d'assez bonne grace; mais ce n'étoit que de jour, & pour quelques heures. D'ailleurs ils étoient mal exercés à l'usage des armes à feu. Comme ils ne miroient point leurs coups, & que pour tirer, ils ne faisoient que tourner un peu la tête, leurs balles se perdoient en l'air sans aucun effet. Dans le cours des attaques, rien ne chagrina tant les Hollandois, que de s'entendre accabler d'injures, par les Déserteurs de leur Nation. Ces Perfides, que l'Auteur

Haine des Déserteurs Hollandois pour leur Nation.

appelle une race dégénérée, défendoient une Contrefcarpe, vers la Riviere. Ils n'avoient pas honte de répéter fans ceffe à leurs Compatriotes, qu'ils s'occupoient à nouer des cordes & à faire des gibets pour les pendre (83).

Après quinze jours d'un fiége fort animé, Van-Goens fit fommer la Place par un Trompette. Les Portugais répondirent qu'il reftoit trop de fang dans leurs veines, pour ne le pas répandre avant que de confentir à cette lâcheté. Cette réponfe fit redoubler le feu de part & d'autre. Le lendemain, à la pointe du jour, tandis que les Cloches de la Ville fonnoient pour appeller le Peuple à la Meffe, Van-Goens, irrité de fe voir arrêter fi long-temps, & fentant l'importance du délai, prit la réfolution de faire donner l'affaut. Ses troupes reçurent ordre de demeurer tranquilles jufqu'à midi, pour laiffer aux Travailleurs le temps de faire les préparatifs. Alors, laiffant leurs Drapeaux fur les retranchemens & les batteries, dans la vûe de ne faire naître aucun foupçon, elles marcherent fans bruit vers un endroit de la Ville, qu'un Naïre du Pays avoit marqué pour le plus foible, tandis que pour donner une

Van-Goens fait donner l'affaut à Cranganor.

(83) Page 347.

Gautier Schouten. 1662.

fausse allarme, on fit jouer le canon de l'autre côté, avec un mouvement extraordinaire d'armes & d'instrumens. On ne laissa pas de battre aussi le côté, par lequel on vouloit commencer l'attaque; & les Hollandois, couverts de la fumée s'avancerent jusqu'aux ouvrages des Ennemis. Ils monterent sur le bastion: mais ils y trouverent une résistance, qui les força de se retirer. Les Portugais qui gardoient ce Poste, firent des prodiges de valeur. Cependant les Hollandois, étant remontés en plus grand nombre, renversent tout ce qui s'opposoit à leurs efforts, & se virent sur le point d'entrer aussi-tôt dans la Place.

Valeur du Gouverneur Portugais.

L'arrivée du Gouverneur, qui se nommoit *Urbano Fialho Ferreira*, fit recommencer le combat avec une vigueur surprenante. Schouten lui attribue » des » actions de valeur, qui méritent de » n'être pas oubliées. Il parut sans cesse » à la tête de ses gens. Il les anima par » ses exhortations & par son exemple; » & leur courage se soutint merveil- » leusement, jusqu'à ce que ce gene- » reux Chef tomba percé de coups. Ils » perdirent l'espérance à cette vûe; & » se retirant par degré jusqu'à l'Eglise » des Jésuites, ils demanderent quar- » tier. Les principaux sortirent de l'E-

» glise, une Banniere blanche à la main.

Gautier Schouten. 1662.

Reddition de la Place, & sort des Assiégés.

Van-Goens, qui se présenta devant eux, leur accorda une meilleure composition qu'ils n'avoient osé l'espérer. Il leur permit de sortir de la Ville, avec leurs femmes & leurs enfans. Mais une partie des Soldats demanda d'être transportés en Europe. Les autres furent embarqués sur les Vaisseaux Hollandois, & conduits dans la suite à Goa, pour y faire, au Peuple, le récit des pertes que les Portugais souffroient aux Indes, & qu'on lui cachoit soigneusement. Cet assaut leur coûta cher. Ils y perdirent cent quatre-vingt-dix Blancs, avec un grand nombre de Naïres, d'Esclaves & d'autres Domestiques. Il s'en étoit sauvé une partie, qui avoit passé la Riviere d'où ils se rendirent à Cochin. Les Hollandois eurent soixante-dix hommes de tués, entre lesquels ils compterent plusieurs bons Officiers. Le nombre de leurs blessés fut si grand, que tous les Chirurgiens de la Flotte employerent trois jours & trois nuits à leur donner les premiers secours de leur art, sans pouvoir trouver un seul moment pour dormir (84). Les uns avoient une partie du corps brûlée par les grenades. Les autres avoient perdu une main, un

Perte des deux Partis.

(84) Pages 350 & précédentes.

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

bras, une jambe. Presque tous avoient la tête, la poitrine ou le ventre, percés de plusieurs balles.

Ordre qui regne aussi-tôt dans la Ville.

Le 18 de Janvier, Van-Goens reçut la visite du Samorin, du Roi de Cranganor, & de plusieurs autres Princes; accompagnés d'un nombreux cortege, qui vinrent le féliciter de sa Conquête. Ils parurent surpris que dans un espace si court, il eût déja fait régner l'ordre autour de lui. Leur admiration tomba particuliérement sur le soin qu'on donnoit aux Malades, dans les Eglises qui leur servoient d'Hôpitaux; sans en excepter les Négres, qui étoient servis avec autant de zéle & d'attention que les Hollandois. Ce spectacle leur causa tant de satisfaction, que dès le même jour ils envoyerent, dans la Ville, des Brebis, des Poules, des œufs, du lait, & toutes sortes d'herbages.

Les Portugais blessés, à qui l'on avoit accordé la vie, furent portés avec les Hollandois, dans la même Eglise, & pansés comme eux; outre quantité de blessures, le vaillant Gouverneur avoit une jambe rompue. On se donna beaucoup de peines pour sa guérison; mais, toute l'habileté des Chirurgiens n'ayant pû lui sauver la vie, le Général Hollandois, qui sçavoit honorer la vertu jusques

dans un Ennemi, lui fit faire d'honorables funérailles (85). Les Déserteurs de la Nation, qui s'étant échappés de l'Isle de Ceylan & d'autres lieux, avoient embrassé les intérêts du Portugal, & s'étoient rendus encore plus coupables par les imprécations ausquelles ils s'étoient abandonnés contre leur Patrie, devoient s'attendre au châtiment de leur trahison; mais, cette crainte leur ayant fait tout risquer pour prendre la fuite, ils passerent la Riviere à la nage & se retirerent à Cochin. On n'en arrêta qu'un, qui fut envoyé au supplice.

GAUTIER SCHOUTEN. 1652.

Les Hollandois vont à Cochin.

Après avoir donné les ordres nécessaires pour la conservation de Cranganor, Van-Goens prit la route de Cochin, par terre, avec sa petite Armée, & suivit l'Isle de Vaiping, qui s'étend, dans une longueur de cinq lieues, depuis le côté Septentrional de la Riviere de Cranganor, jusqu'au côté Méridional de celle de Cochin. Les Vaisseaux remirent en même-temps à la voile, pour s'approcher de Cochin, & fermer les passages par Mer. Cette Ville est fort longue. Elle est située sur le bord Méridional de la Riviere de même nom, qui la sépare de l'Isle de Vaiping; & par un de ses bouts, elle s'étend

Situation de cette Ville. Isle de Vaiping.

(85) Page 254.

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

jusqu'au rivage de la Mer. Les Hollandois, s'étant avancés jusqu'à la pointe de l'Isle, y trouverent une Eglise Portugaise, accompagnée d'une grande Maison, qui appartenoit à l'Evêque. Ils y bâtirent, en très peu de temps, un Fort, qu'ils nommerent Orange, d'où les balles de mousquet pouvoient porter jusques dans Cochin ; & les batteries, qu'ils y dresserent aussi-tôt, commencerent à jouer sur la Place. Van-Goens y mit huit cens hommes ; & s'étant embarqué avec le reste de ses troupes, il suivit la Côte, pour aller descendre de l'autre côté de Cochin. Le Roi Malabare du Pays vint lui offrir, à bord, son secours pour cette Expédition, en lui demandant, pour unique grace, d'épargner ses Terres. Ce Prince étoit le véritable Roi ; mais les Portugais, lui ayant reconnu du penchant pour la Nation Hollandoise, avoient fait tomber le pouvoir Souverain entre les mains de la Reine douairiere, sa tante, qui étoit dévouée à leurs intérêts. Après le débarquement, il offrit, au Général, de servir de guide à ses troupes, & de lui faire apporter des vivres. Sa taille étoit belle, & ses manieres caressantes. Il avoit les cheveux en boucles, & noués, comme ceux des femmes ; des anneaux

Roi Malabare de Cochin. Ses qualités.

d'or, & quelques pierreries aux oreilles, des braſſelets du même métal, une bague à chaque doigt, & une chaîne d'or autour du corps, qui étant nud juſqu'à la ceinture, n'étoit couvert, par le bas, que d'une toile blanche de coton, qui lui deſcendoit juſqu'aux pieds. Son âge paroiſſoit d'environ trente-quatre ans. Il entendoit fort bien le Portugais; & s'il avoit le corps fort agile, il n'avoit pas l'eſprit moins ſouple & moins adroit.

Marche des Hollandois.

L'Armée diviſée en trois corps, marcha le long du rivage, juſqu'aux murs d'une petite Ville Malabare, dont les Habitans ſe raſſemblerent, après avoir donné quelques marques de frayeur, & fournirent, ſur la parole de leur Roi, toutes ſortes de rafraîchiſſemens aux Hollandois. Ce Prince engagea auſſi tous les Naïres, qui lui étoient attachés, à ſe déclarer pour une Nation qui venoit les rétablir dans leur ancienne liberté. L'après-midi, on ſe remit en marche, ſans s'effrayer de quelques retranchemens, que les Ennemis avoient élevés ſur le rivage, dans l'opinion que la deſcente ſe feroit à moins de diſtance de la Ville. On continua d'avancer, juſqu'à une petite lieue des murs, & l'on ne trouva pas plus de réſiſtance. La vûe d'une grande Egliſe, qui s'offroit

Gautier Schouten. 1662.

en pleine Campagne, au milieu d'une multitude de Cocotiers, & de plusieurs Maisons, qui rendoient le Paysage fort agréable, porta les Hollandois à s'y arrêter vers l'entrée de la nuit. Les Habitans avoient pris la fuite; mais ils revinrent, sur le témoignage du traitement qu'on avoit fait à leurs voisins. Le soir, un vieux Portugais, accompagné de sa femme, & de deux filles nubiles, vint demander en grace d'être présenté au Général. Il lui représenta, qu'il habitoit ce lieu depuis plusieurs années, sans être engagé au service de sa Nation, & sans avoir pris part aux guerres du Pays. Dans cette disposition, qu'il vouloit conserver, il le supplia d'ordonner qu'on ne lui fît aucune insulte, ni à sa femme, ni à ses filles, & qu'on respectât leur Maison. Van-Goens lui accorda sa demande. Le lendemain, il revint se jetter aux pieds du Général, & se plaindre, avec beaucoup de larmes, que des Soldats, entrés chez lui les armes à la main, avoient violé ses filles. On lui répondit que s'il pouvoit faire connoître les Coupables, il feroit témoin de leur supplice. Mais, ne pouvant les découvrir par aucune marque, il se vit dans la nécessité de retourner chez lui sans vengeance. Schouten,

Ils violent deux jeunes Portugaises.

touché de l'infortune de ses filles, lui reprocha l'imprudence qui les lui avoit fait amener dans un Camp, parées, dit-il, d'ornemens recherchés, qui relevoient leur jeunesse & leurs agrémens, pour les donner, comme en spectacle, aux yeux d'une Armée (86).

Eglise où ils se logent.

Après avoir passé la nuit dans ce lieu, les Hollandois reprirent leur marche le long du rivage, tandis que la Flotte régloit ses manœuvres sur leurs mouvemens, & s'avançoit à mesure qu'elle les voyoit approcher de la Ville. Ils furent surpris d'appercevoir un tourbillon de flammes, qui s'élevoit d'une Eglise, à une portée de mousquet des murs. Mais comprenant que l'Ennemi même y avoit mis le feu, pour empêcher qu'ils ne s'y logeassent, & qu'ils ne la fissent servir à battre la Place, ils s'efforcerent d'y arriver aussi-tôt pour l'éteindre. Elle étoit déja réduite en cendres, à la réserve des murs, qui étoient de pierre, & de l'épaisseur de ceux d'une Forteresse. Van-Goens ne laissa pas de s'en saisir, parce qu'il la jugea propre à la défense de l'Aiguade, & pour faire apporter de ses Vaisseaux, les munitions & les autres secours. Il en fit approcher la Flotte,

(86) Page 362.

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

avec ordre de jetter l'ancre auſſi près de la terre qu'il ſeroit poſſible.

Ils campent à la vûe de la Ville.

De ce lieu, l'Armée paſſa dans une Campagne fort ouverte, malgré le feu des Ennemis, qui ne ceſſa pas ſur leurs remparts. Mais leurs boulets paſſoient deſſus les troupes Hollandoiſes, & ſervoient à les amuſer, par les bonds qu'ils alloient faire entre les arbres. Ainſi, rien ne les empêcha de s'avancer juſqu'au pied des murs, d'où la prudence lés obligea néanmoins de ſe retirer, pour s'aſſeoir tranquillement ſur l'herbe, à la vûe des Portugais, pendant que le Général aſſignoit les poſtes.

Après Goa, la Ville de Cochin étoit la plus grande que les Portugais poſſedaſſent dans les Indes Orientales. Elle a peu de largeur; mais ſa longueur eſt d'une demie-heure de chemin, vers les Terres. C'étoit du même côté, que la vieille Reine avoit ſon Palais, aſſez près d'une bonne Aiguade. La plûpart des Naïres, du Pays, engagés par cette Princeſſe à prendre parti pour les Portugais, s'étoient raſſemblés dans ce lieu & formoient un corps aſſez nombreux.

Combat des Hollandois contre les Naïres de Cochin.

Van-Goens entreprit de les réduire, avant que d'attaquer une Ville qu'ils pouvoient ſecourir continuellement d'hommes & de vivres. Il fit marcher,

vers eux, les deux tiers de l'Armée. Mais les Naïres l'ayant bientôt apperçu, se mirent en ordre de bataille, & s'avancerent d'un air furieux, après avoir pris beaucoup d'Opium. Ils étoient soutenus de quelques grosses pieces de canon, qui firent un feu terrible; pendant qu'au mépris des piques & des balles de mousquet, ils se jetterent sur l'Ennemi, avec de grands sabres qu'ils tenoient à deux mains, & dont la pointe étoit aussi redoutable que le tranchant. Ils tuerent beaucoup de monde, & ils en blesserent encore plus. Cependant les Hollandois, animés par un danger si pressant, firent, de leur côté, tant d'efforts, qu'après en avoir tué un grand nombre, ils pousserent les autres jusques dans le Palais, qui étoit voisin du Champ de bataille. Là, les Naïres se rallierent, & firent face avec beaucoup de courage : mais ayant moins d'espace pour l'usage du sabre, ils se virent contraints par les Mousquetaires, qui étoient entrés après eux, d'abandonner les Salles & de sauter par les fenêtres. Ainsi, les Hollandois demeurerent maîtres du Palais. Schouten assure que le sang y couloit à grands flots; & que soit dans les Chambres,

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

Sanglant carnage.

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

ou dans les Avenues, on compta plus de quatre cens Naïres, morts ou expirans (87). Le reste avoit pris la fuite & s'étoit dispersé.

Le Palais est pillé, & la Reine tombe entre les mains des Vainqueurs.

On trouva, dans ce Palais, plusieurs pieces de gros canon, de la poudre, du plomb, des fusils, des sabres, & d'autres munitions de guerre. Les pendans d'oreilles des Naïres, leurs anneaux & leurs chaînes d'or, furent abandonnés aux Soldats : mais dans cette confusion, ils observerent fidélement l'ordre qu'ils avoient reçu de ne faire aucune insulte au Peuple ; & la confiance des Malabares étoit déja si bien établie, que loin de fuir, ils s'étoient postés en divers endroits pour être spectateurs du combat, sans prendre le moindre intérêt à la perte des Naïres. La vieille Reine fut arrêtée, parce qu'elle favorisoit trop hautement les Portugais. Cependant, le Général ordonna qu'elle fût traitée avec beaucoup d'égards. Le Roi même, qu'elle avoit détrôné, interceda généreusement pour elle. On se contenta de lui donner des Gardes, sans craindre, observe Schouten, qu'elle les corrompît par sa beauté ; car elle étoit vieille & laide : ce qui n'empêchoit pas qu'elle

(87) Page 366.

ne fût extrêmement parée de chaînes d'or & de joyaux, qui donnoient une ſorte d'éclat à la noirceur de ſon teint (88). Pendant que Van-Goens étoit occupé de ces ſoins, il reçut avis, d'une brigade qu'il avoit laiſſée devant les murs de la Ville, que les Portugais avoient fait ſur elle une vigoureuſe ſortie ; mais qu'ayant été repouſſés avec perte, tout le mal qu'ils avoient fait aux Hollandois ſe réduiſoit à quelques Bleſſés.

Aſſaut donné à la Ville.

Le jour ſuivant, on prit la réſolution d'aller à l'aſſaut. Le temps preſſoit. La Mouſſon des pluies n'étoit pas éloignée ; & les forces d'ailleurs étant fort diminuées, par tant de combats, & par les Garniſons qu'on avoit laiſſées dans pluſieurs Places, on ne pouvoit tenir long-temps le reſte des troupes expoſé aux injures de l'air, & à d'autres fatigues qu'elles n'étoient pas capables de ſupporter. La priſe du Palais ſembloit donner de la facilité pour l'attaque, par cette partie de la Ville. Van-Goens marqua l'endroit & le jour.

Was, Capitaine Major, fut chargé de cette importante entrepriſe ; & tandis qu'il devoit commencer ſes opérations, d'autres reçurent ordre d'aller

(88) Page 367.

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

donner l'allarme dans un autre endroit des murailles. Mais les Assiégés furent informés de ce plan. Ils se trouverent en si grand nombre, à la principale attaque, qu'ayant comme enfermé les Hollandois, lorsqu'ils s'efforçoient de franchir quelques vieux murs, & de pénétrer dans le Fauxbourg, ils les forcerent de tourner tous leurs efforts à se dégager. Ensuite, mettant le feu à quelques maisons, par lesquelles ils leur voyoient chercher un passage, ils les jetterent dans un autre embarras pour éviter les flammes. Was comprit que son salut dépendoit de sa prudence & de son courage. Il fit des actions, que Schouten croit dignes de l'immortalité : mais deux coups de mousquet le firent tomber mort. Van-Goens, qui s'étoit lui-même avancé pour animer ses gens, reçut un coup de balle dans le crochet d'or qui servoit à retrousser son chapeau. Rothas & les autres Chefs ne furent pas moins en danger. Cependant ils écarterent les Portugais, & s'ouvrirent une retraite.

Retraite forcée des Hollandois

Cette action leur coûta quantité de braves Soldats; mais en se retirant, ils eurent la gloire de demeurer maîtres d'une partie du Fauxbourg; & loin de sentir leur courage affoibli, ils se confirmérent

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

Le Siége est poussé avec vigueur.

firmerent dans la résolution de presser le Siége. On apporta, de la Flotte, tous les instrumens nécessaires pour les travaux. La tranchée fut ouverte, & les batteries réguliérement dressées. Mais, pendant qu'on battoit la Ville, les Portugais tiroient aussi sans interruption ; & les brêches qu'on faisoit à leurs murs, étoient réparées avec une promptitude qui causoit de l'étonnement. Van-Goens, accablé du nombre de ses blessés & de ses Malades, fit disposer une Eglise pour les recevoir. Pendant qu'il pressoit cet ouvrage, il fut informé que le Roi de Pescarti, ou Porca, fidéle aux Portugais, avoit rassemblé six mille hommes, & s'avançoit pour la prendre par derriere, tandis que les Assiégés feroient une sortie. Cette nouvelle jetta beaucoup d'allarme parmi les troupes Hollandoises, qui pouvoient être surprises à toute heure du jour & de la nuit. Elle rendit, aux plus malades, la force de reprendre les armes, & de veiller pour la défense de leur vie. Mais le Roi de Porca, s'étant contenté de demeurer aux observations, à quelques lieues de la Ville, l'inquiétude qu'il avoit causée ne servit qu'à faire connoître de quoi les hommes sont capables dans l'extrêmité du danger.

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

Ignace de Sarmiento, Gouverneur de Cochin.

Après trois semaines de Siége, pendant lesquelles il ne s'étoit pas passé de jour sans attaque ou sans sortie, Van-Goens, qui ne croyoit pas les Assiegés dans un moindre embarras que le sien, tenta leur constance par l'offre d'une bonne composition. Il leur envoya un Trompette, avec des propositions honorables. Ignace de Sarmiento, Gouverneur de la Place, répondit qu'ayant été chargé de la garde de Cochin, il étoit résolu de répandre tout son sang, pour la conserver au Roi son Maître. On recommença, de part & d'autre, à tirer avec une nouvelle furie. Mais les Hollandois reconnurent bientôt d'où venoit la confiance de leurs Ennemis. Dès le jour suivant, la Ville reçut un secours de monde & de toutes sortes de munitions, qui lui étoient envoyées de Goa. Dans la multitude de passages & d'eaux intérieures, que les Assiégeans ne pouvoient fermer, il ne fut pas difficile au Convoi Portugais d'arriver en plein jour. On vit aussi-tôt les Enseignes élevées sur les tours & les remparts de la Ville. On entendit sonner les cloches & pousser des cris de joie (89).

Secours qui vient aux Assiégés.

Un si fâcheux augure ne put man-

(89) Pages 374 & précédentes.

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

quer de répandre la consternation dans l'esprit des Hollandois. Ils n'ignoroient pas que la saison des pluies approchoit. Le nombre de leurs Malades augmentoit de jour en jour. A peine leur restoit-il quatorze cens hommes. Outre leurs réflexions sur les vicissitudes de la guerre, & sur le besoin de diverses provisions, qu'on leur avoit fait espérer inutilement de la Côte de Coromandel, ils considéroient que le Roi de Porca n'attendoit que l'occasion de les surprendre. Enfin le parti de la retraite parut si nécessaire, qu'on ne chercha plus que les moyens de se dérobber aux yeux des Portugais. Le gros canon & les mortiers furent emmenés sur des Radeaux. Cette manœuvre ne plût point aux Matelots, qui ne respiroient que le butin, & qui n'étoient point encore informés de la résolution du Conseil. On s'efforça de leur persuader qu'il étoit question d'un nouvel assaut, & que dans l'incertitude du succès, on commençoit à transporter ce qu'il y avoit de plus embarrassant pour l'Armée. Ils furent entretenus dans cette idée, jusqu'au soir du 2 de Mars; & lorsqu'ils reçurent ordre de partir, ils se figuroient encore que c'étoit pour combattre: mais, en les faisant mar-

Les Hollandois levent le Siége de Cochin.

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

Précautions ſingulieres pour cacher leur retraite.

cher vers le rivage, on leur déclara qu'il falloit rentrer à bord, & l'embarquement ſe fit ſans confuſion. Van-Goens, pour cacher ſon départ aux Portugais, engagea un Juif, par une groſſe récompenſe, à ſonner une cloche pendant la nuit, comme les Hollandois en avoient l'uſage. Un Canonier, nommé Henri *Boerdop*, qui avoit le talent de contrefaire différentes voix, ne craignit pas de demeurer à terre, pour faire le bruit ordinaire, à chaque Poſte, en criant, qui va-là? Ronde, Caporal, &c. Vers la pointe du jour, il eut le bonheur de retourner librement au rivage, & les Portugais ne s'apperçurent qu'à midi de la levée du Siége (90).

Remarques ſur l'Auteur & ſur ſes Voyages.

La même expédition fut recommencée, l'année ſuivante, avec plus de bonheur; & Cochin eut le ſort des autres Villes Malabares, qui étoient paſſées au pouvoir des Hollandois, Mais, Schouten étant alors employé dans d'autres lieux, ſon récit n'auroit pas autant d'autorité, ſur la foi d'autrui, qu'il paroît en avoir eu juſqu'à préſent ſur le témoignage de ſes propres yeux. Cette raiſon, qui donne beaucoup de prix à pluſieurs parties de ſon Journal,

(90) Pages 576 & précédentes.

disparoît absolument, lorsqu'il entreprend la description d'un grand nombre de lieux qu'il n'a jamais vûs, ou la relation de quantité d'événemens, auxquels il n'a pas eu de part. Aussi croit-on devoir l'abandonner dans ses excursions, qui ne représenteroient d'ailleurs que ce qu'on a lû, avec plus d'ordre & de fidélité, dans d'autres Voyageurs. Il continue, pendant plusieurs années, de suivre l'inclination qui le portoit sans cesse à changer de Climat. Il visite successivement toutes les Colonies Hollandoises. Enfin, revenant à Batavia, il commence, en 1665, à sentir quelque regret de vivre loin de sa Patrie. Une Flotte d'onze grand Vaisseaux, fort richement chargés, étoit prête à mettre à la voile pour l'Europe. Il saisit l'occasion; & la considération qu'il avoit méritée par ses services, le fait recevoir à bord de l'Amiral, qui se nommoit *le Valcheren*, commandé par *Bitter*, pour la Chambre de Zélande.

Mais avant que de le suivre, dans sa derniere Navigation, empruntons de lui quelques éclaircissemens sur l'air & les saisons des Indes, qu'il regarde lui-même, comme le fruit le plus certain de ses propres observations.

La maniere, dit-il dont il a plû au

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

Ses obfervations fur les faifons des Indes.

Ciel fe diverfifier la température de l'air, les faifons & les influances des Elemens, non-feulement fur les deux Côtes de Malabar & de Coromandel, mais dans toutes les Indes Orientales, eft admirable & véritablement incompréhenfible. Des Pays & des Côtes, qui font à peu de diftance, ou même qui fe joignent, ont fi peu de reffemblance par les qualités de l'air, foit dans les temps fecs, pour les degrés de chaleur & de féchereffe, foit dans la faifon humide & pluvieufe, pour l'abondance des pluies & pour leurs effets que, cette différence ne peut être obfervée fans étonnement.

Dans les Pays de la Côte des Indes, ou de Malabar, la faifon des pluies, ou l'Hyver, commence ordinairement au mois d'Avril, ou de Mai au plutard, & finit dans le cours de Septembre, ou au commencement d'Octobre. Elle fe paffa en groffes pluies accompagnées de fréquens orages, & la plus grande partie du Pays fe trouve couverte d'eau. Mais la même Mouffon commence plutôt, autour du Cap de Commorin, que du côté du Nord. Elle fe fait fentir, par exemple, à Coylan & à Cochin, plutôt qu'à Goa, & plutôt à Goa qu'à Surate; ce qui arrive fur toute

la Côte ; à proportion qu'elle eſt plus au Nord, parce que le gros temps y vient du Sud.

Lorſqu'il approche, les Européens font des proviſions de vivres pour toute ſa durée. Ils déchargent les Vaiſſeaux. Ils les mettent à l'abri. Ils les defunent & les couvrent de nattes. Ceux qui ſont deſtinés pour quelque voyage, ſe mettent en Mer, avant que le mauvais temps les ſurprenne. De la Côte de Malabar, ils vont à celle de Coromandel, à Bantam, à Batavia, où l'on attend la belle ſaiſon, dans le même temps que les Malabares attendent la mauvaiſe. Les Vaiſſeaux qui viennnent d'ailleurs, pour ſe rendre au Malabar, ne manquent pas de ſe hâter auſſi, parce que le retardement les expoſe aux plus affreux dangers. Des vents du Sud-Oueſt chaſſent de groſſes nuées de la Mer, vers les Montagnes qui ſéparent la Côte de Malabar de celle de Coromandel, & qui s'étendent bien loin du Sud au Nord. Ces nuées, arrêtées par les ſommets des Montagnes & par les Vents oppoſées qui y ſoufflent, reçoivent de ce contraſte, une preſſion ſi violente, que venant à crever, elles ſe débordent en eaux, elles forment des torrens, qui ſe précipitant des Montagnes entraînent

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

avec eux une abondance de ſable ; vers la Mer, où l'orage qui fait enfler les flots, & qui augmente les Briſans, en pouſſe beaucoup auſſi vers le rivage. C'eſt de cet aſſemblage, de ce qui deſcend des Montagnes, & de ce que la Mer apporte, que ſe forment les Bancs, qui bouchent les Ports ; & qui barrent les Rivieres. On les prendroit pour des ouvrages de l'art humain, qui ſe ſeroit attaché à faire des digues. Il eſt non-ſeulement dangereux, mais ſouvent impoſſible d'y paſſer dans cette ſaiſon ; & les Vaiſſeaux, qui ont le malheur de ſe trouver en Mer, doivent ſe tenir au large, fort loin de la Côte.

Ces eaux ne groſſiſſent pas ſeulement les Rivieres : les baſſes Terres en demeurent couvertes. Heureuſement, les nuées ne ceſſent pas de former comme un mur de ſéparation entre la Terre & le Soleil, qui eſt là chaque jour, au Zenith. Elles amortiſſent l'ardeur de ſes rayons ; ſans quoi la chaleur y ſeroit inſupportable. Mais on ne laiſſe pas d'y mener une vie fort triſte, ſurtout aux environs des nouvelles Lunes, où les jours ſont fort obſcurs, & les nuits d'une affreuſe noirceur. Alors les femmes, condamnées à ne pas ſortir de leurs maiſons, ne connoiſſent pas d'autre

GAUTIER SCHOUTEN, 1662.

amuſement, que de mâcher du Bétel & de l'Arecca, & de ſe tenir quelquefois dans leurs Galeries, ou dans les Cabinets de leurs Jardins, pour y reſpirer l'air, lorſqu'elles peuvent ſaiſir quelques momens moins fâcheux. Les hommes s'occupent à cueillir les fruits, dont la plûpart arrivent alors à leur maturité, dans pluſieurs parties des Indes. On remarque même, que dans cette ſaiſon, les arbres & les plantes ont plus de fraîcheur & d'agrémens. Les Terres hautes, qui avoient été long-temps arides, ſe couvrent alors de verdure & produiſent des fleurs & des fruits. D'ailleurs, l'air n'a de fâcheux que ſon humidité. Mais les rues & les chemins deviennent impraticables; & ce déſordre regne ſi long-temps, que pluſieurs ſemaines après le retour même de la belle Mouſſon, les torrens continuent de rouler ſur les Côtes, par les paſſages qu'ils ſe ſont ouverts, & vont combattre encore, avec violence, les vents ou les Briſans de la Mer, qui s'oppoſent à leur chûte. La fin du mauvais temps s'annonce preſque toujours par quelque horrible tempête, accompagnée de tonnerre & d'éclairs; & lorſque la belle ſaiſon a pris ſa place, c'eſt pour durer, ſans interruption, juſqu'au retour de l'Hyver.

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

Succeffion de la chaleur & du rafraîchiffement.

Dans plufieurs Pays des Indes, on prépare la terre pendant la faifon des pluies. On y feme du froment, du riz & d'autres grains, qui produifent d'abondantes moiffons, lorfque la faifon feche eft arrivée. Alors les vents de Mer foufflent conftamment pendant le jour, & font relevés pendant la nuit par les vents de terre, qui diminuent vers dix heures du matin. Un calme, dont ils font réguliérement fuivis, laiffe les Habitans expofés à l'exceffive chaleur. Mais bientôt il s'éleve un petit fouffle de Mer, qui augmente par degrés, jufqu'à devenir, vers midi, un vent affez fort, & qui rafraîchit les hommes & les animaux. Il dure jufqu'au coucher du Soleil; & le vent de terre recommence avec la nuit. Celui-ci eft foible auffi d'abord; mais durant la nuit, il fouffle du Nord-Eft avec tant de force, que perfonne ne fe plaint alors de la chaleur. En effet, pendant les mois de Janvier, Février & Mars, les nuits font extrêmement froides au Pays de Malabar, & le deviennent encore plus par la rofée.

Propriétés des vents de terre.

Mais les vents de terre, qui foufflent avec tant de force jufqu'au matin, ne fe font pas fentir bien loin en Mer. Leur plus grande étendue eft à dix ou douze lieues de la Côte, ou plus pro-

che, & quelquefois à la ſeule vûe des Terres. Dans quelques Pays, on ne les ſent point du tout, ou preſque point, ſur les flots; particuliérement le long des Côtes de Ceylan, de Java, de Sumatra & de Célebes. Les Pilotes, qui ont le vent contraire en haute Mer, ne manquent point alors de raſer la terre, autant qu'il leur eſt poſſible. Pendant tout le cours de cette agréable Mouſſon, à peine remarque-t-on le moindre nuage au Ciel. De la Côte de Coromandel, comme de celle de Malabar, on voit également les deux Etoiles pôlaires ſur l'horiſon; mais elles n'y montent pas fort haut. Le Soleil y paſſe deux fois l'année, ſur la tête des Habitans; une fois, lorſqu'il va de la Ligne au Tropique du Cancer; ce qui arrive à la fin d'Avril & dans le cours de Mai; l'autre fois, lorſqu'il retourne du Nord au Sud, à la fin de Juillet & dans le cours d'Août. Dans cet intervalle, la chaleur feroit inſupportable, ſous la Zône torride, ſi la Providence n'avoit pas temperé les ardeurs du Soleil par de gros nuages, qui laiſſent tomber d'abondantes pluies, dans leur ſaiſon, & par la fraîcheur des vents de Terre & de Mer.

Dans la ſaiſon des pluies, ſur la

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

Côte de Malabar, elles ne tombent pas ſans relâche. Le beau temps leur ſuccede quelquefois; mais ces intervalles ſont fort courts. On éprouve les mêmes alternatives, dans la ſéchereſſe. Il s'éleve quelquefois un orage ſubit, lorſque l'air eſt le plus doux & le temps tout-à-fait temperé. Mais ces accidens ne ſont pas moins extraordinaires, pour les Indiens, qu'un temps doux & ſerein l'eſt en Europe, au milieu de l'Hyver, ou de la neige & des frimats pendant l'Eté.

Etrange varieté du temps dans des lieux peu éloignés.

Schouten ne trouve rien de ſi merveilleux que ce qu'il nomme les *Limitations* de la Providence, dans cette double Mouſſon. Pendant que les pluies & les tempêtes regnent à Surate, & le long de la Côte de Malabar, juſqu'au Cap de Comorin, on trouve qu'à l'Eſt de ce Cap, & ſur toute la Côte de Coromandel, il fait un fort beau temps. Cependant cette derniere Côte commence par la même hauteur, que celle de Malabar, & court auſſi du Sud au Nord. A peine la diſtance eſt-elle de ſoixante, ou ſoixante-cinq lieues, de l'une à l'autre; & l'on n'en compte pas même plus de trente, du côté du Sud.

Depuis long-temps, les Européens & les Indiens s'accordent à faire, par terre, le Voyage de Cochin & des

autres Villes du Malabar, à Saint Thomé. Les Habitans du Coromandel prennent le même chemin, pour aller au Malabar ; & de part & d'autre, c'eſt un Voyage de peu de jours. Mais il faut traverſer les hautes Montagnes de Ballagate, qui courant du Sud au Nord, font la ſéparation des deux Côtes. Sur la cime de ces Montagnes, il eſt étonnant & preſqu'incroyable combien on paſſe ſubitement du chaud au froid, de l'Eté à l'Hyver, d'un air ſerein à l'épaiſſeur la plus oppoſée. D'un côté du Cap de Razalgate, qui eſt dans la Mer d'Arabie, les Vaiſſeaux ſont tranquillement ſur leurs ancres, ou font route ſans danger. De l'autre côté du même Cap, juſqu'aux Côtes les plus reculées de l'Arabie heureuſe, ils n'oſent tenir la Mer, dans la crainte continuelle des tempêtes. La Mouſſon orageuſe commence, à Coromandel, vers la fin d'Octobre, dans le même temps que l'Eté s'ouvre à Malabar, & dans les Royaumes d'Orixa, de Bengale & d'Arrakan. Alors, il n'y a point de ſûreté pour les Vaiſſeaux, ni à Paliacate, ni dans aucun autre lieu vers le Sud : mais du côté du Nord, ils ont un temps favorable. A Tutocorin, qui eſt aſſez près du Cap de Comorin à l'Eſt, &

GAUTIER SCHOUTEN. 1662.

même au Sud du même Cap, on jouit du plus beau temps ; pendant qu'à Coylang & dans les autres Pays de cette Côte, on éprouve ce que l'Hyver a de plus affreux, à l'exception des gelées. Dans tout le cours de la Mousson séche, il regne, à Negapatam, & plus loin vers le Nord, des vents de terre si chauds, qu'on se croit prêt d'étouffer. Au mois de Juillet, Petapoli & Masulipatam en ressentent d'aussi chauds, qui sont encore plus mal sains. Mais les vents de Mer, qui se levent réguliérement à l'entrée de la nuit, raniment les hommes & les animaux par leur fraîcheur.

Dans l'Isle de Ceylan, l'Hyver attaque, au mois d'Octobre, la Partie Septentrionale ; c'est-à-dire Warmias, Jafanapatam, & les petites Isles voisines : mais dans le même temps, on jouit de tous les charmes de l'Eté, vers les Parties Méridionales. Au contraire, tandis que Jafanapatam ressent la douceur de l'Eté, Colombo, Caleture Point-de-Galle, Bellingham, Matura, Donderi, sont couverts d'un air sombre & chargé, & noyées par des pluies continuelles.

Enfin, Schouten ayant porté ses observations au-delà des Indes, & dans

une partie des Isles, qui sont à l'Est, il assure qu'à Ceram, Isle peu éloignée d'Amboine, l'Hyver regne dans la partie du Nord, tandis que dans celle du Sud, qui n'en est qu'à trois ou quatre lieues, on trouve la saison de l'Eté (91).

En partant du Port de Japare, où les Hollandois vont charger des poutres, du riz, des bestiaux, des fruits & d'autres denrées pour leurs divers Etablissemens, non-seulement il nous apprend les noms de plusieurs Places, qui ne sont point entrées dans la description de l'Isle de Java, mais il fait une curieuse peinture de la Cour du Mataram, dont les autres Voyageurs n'ont gueres connu que le nom.

Route de Japare à Mataram.

Pati & Dauma, qui sont, dit-il, dans le voisinage de Japare, y envoyent leurs grains & leur poisson; mais ces deux Villes sont de peu d'importance. Samarang, qui est à sept lieues de Japare, est une Ville fort peuplée, dont les Habitans s'occupent à cultiver la terre, à pêcher, à couper du bois dans les Forêts, & à le préparer pour la

(91) Pages 508 & précédentes. Les remarques précédentes sembloient appartenir à l'article de l'Histoire Naturelle; mais la Relation de Schouten y auroit trop perdu, & l'on se contentera d'y renvoyer le Lecteur.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Charpenterie & pour d'autres uſages. Les Ambaſſadeurs, qu'on envoye de Batavia au Mataram, prennent cette route pour ſe rendre à ſa Cour. On y trouve de belles Campagnes, dont la plûpart ſont ſemées de riz, des Bois, des Prairies, des Plaines & des Vallées d'une beauté ſurprenante. On marche auſſi le long des Montagnes d'Orangan, de Marbabou & de Bilerang, dont les cimes ſont revêtues d'arbres verds, qui ſemblent porter leurs têtes dans le Ciel. On paſſe dans les Bourgs d'Ongaran, de Chiandi, de Saleriga, & de Silimby, qui ſont tous extrêmement peuplés, & l'on en découvre un grand nombre d'autres. On traverſe pluſieurs Rivieres, dont la plus conſidérable eſt celle de Damack, qui roule ſes eaux, avec beaucoup de bruit, du haut des Montagnes où elles prennent leur ſource (92).

Deſcription de cette Ville.

Mataram, Ville Capitale du Prince qui porte le même nom, & qu'on appelle ordinairement l'Empereur de Java, eſt ſituée dans une Plaine agréable & fertile, environnée de hautes Montagnes, qui ſont couvertes d'une éternelle verdure, & qui ne ſont pas moins fertiles que la Plaine. Schouten repréſente ce

(92) Page 298.

lieu comme un chef d'œuvre de la nature (93). La Ville est fortifiée par sa seule situation. Les Montagnes d'Ongaran & de Marbabou l'environnent & lui servent de rempart, du côté de l'Occident. Au Nord, elle a la Montagne de Bilerang, qui passe pour la plus haute de l'Isle, & qui est inaccessible de plusieurs côtés. Les Vaisseaux qui s'approchent à la vûe de l'Isle, pendant la Mousson de l'Est, découvrent Bilerang de trente lieues en Mer. Ainsi, Mataram, renfermée par des Montagnes & couverte par des Bois impénétrables, a d'autant moins besoin d'autre défense, qu'elle trouve, dans cet espace, tout ce qui est nécessaire à la vie de ses Habitans. Quatre Portes, qu'on a ménagées dans les Passages étroits, ouvrent & ferment ceux par lesquels on vient de Samarang. Le premier se nomme le Col de Silimby. Il est dans un Vallon fort resserré, où l'on n'aborde que par divers détours, qui régnent pendant l'espace de dix-huit ou vingt lieues. Il est gardé par un corps de troupes, qu'on releve tous les mois. Dans l'intérieur de ce Col, on trouve Silimby, Bourg fort peuplé. Personne ne passe, sans être présenté au Commandant de la Porte, qui

Comment elle est défendue par sa situation.

(93) *Ibidem.*

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

tient regiftre des affaires & du nom de chaque Voyageur. La même précaution s'obferve au fecond Col, qui fe nomme *Tadie*. Les Portes ne font que de bois ; mais rien n'approche de leur force & de leur épaiffeur. Elles font bordées d'une haye de gros pieux, qui s'étendent jufqu'au pied des Montagnes. Il feroit extrêmement difficile de s'ouvrir un autre paffage, au travers des ronces & de diverfes fortes d'obftacles ; mais il le feroit encore plus de fe cacher, dans des lieux que leur pente efcarpée offre de toutes parts à la vûe ; & ceux qui feroient découverts, dans cette entreprife, l'expieroient fur le champ, par un cruel fupplice. Les deux autres Paffages, qui défendent l'accès de Mataram, fe nomment le Col d'Oupak, & le Col de Caliadir. La Ville eft environnée d'un grand nombre de beaux Villages, qui en forment comme les Fauxbourgs. On en compte jufqu'à trois mille, foit dans la Plaine, ou fur la pente, & jufques fur la cime des Montagnes. On y voit auffi des Maifons de plaifance, accompagnées de Garennes & de Vergers. Mais rien n'y caufe tant d'admiration, que la multitude des Habitans.

Sa grandeur & fa forme.

La Ville, depuis la Porte de Calia-

dir jufqu'au Palais Impérial, à deux lieues de longueur. Sa largeur eft à peu près égale. A l'Occident, elle eft fermée d'une muraille haute & forte, de maffonnerie féche, mais de pierres de taille quarrées. Du côté du Sud, elle finit par le Palais impérial. La Porte de Caliadir eft au Nord. Les Montagnes font le refte du circuit. Schouten fe plaint du mauvais ordre & de la faleté des rues. Il n'y en a qu'une qui s'étende en droite ligne du Sud au Nord; encore fe courbe-t-elle en fabre, dans les principaux Quartiers. C'eft à l'extrêmité de cette principale rue, que le Palais fe préfente. Il n'a pas moins de deux lieues de long; mais, quoiqu'il paroiffe magnifique aux yeux des Javanois, les Hollandois n'y trouvent rien d'admirable. Ses plus grands ornemens font les Jardins qui l'accompagnent, fes Vergers, fes Plants d'arbres, la belle Place qui eft au-devant, & plufieurs grands Bois, féparés les uns des autres par des enclos, dont les uns font pour la chaffe, & les autres pour élever des Rhinoceros, des Cerfs, des Taureaux fauvages, des Chevaux, des Vaches, & quantité d'autres Animaux.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Le Mataram, qui régnoit alors, fe

Empire du Mataram.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

nommoit *Soufouhounan Ingelaga*. Il étoit fils du Sultan Mahomet, qui occupoit le trône avant lui. Ingelaga n'avoit pas eu peu de difficulté à furmonter, pour recueillir la fucceffion de fon Pere : mais étant enfin parvenu à fe faire proclamer, il avoit fait périr tous ceux qui s'étoient oppofés à fes droits. Enfuite, il avoit formé le plan d'un regne fage & moderé, qui le faifoit chérir & refpecter de fes Peuples. Son Empire étoit compofé de douze Provinces ; fept maritimes, & cinq intérieures. La forme de fon Gouvernement n'avoit rien de plus remarquable, que fon attention continuelle à l'entretien de l'ordre, & fa fermeté à punir les moindres fautes de fes Officiers : mais, Schouten fait le récit de quelques ufages finguliers de cette Cour, qui ne doivent pas être négligés.

Defcription des Tournois qui y font en ufage.

Celui qu'il met au premier rang, eft l'ufage des Tournois, qui fe font régulierement, chaque femaine, le Lundi, & quelquefois le Samedi, dans la Place qui eft devant le Palais. Les plus grands Seigneurs de l'Etat au nombre de cinq à fix cens, y paroiffent dans leur plus riche parure, & celle des Chevaux n'eft pas moins magnifique. Ces ornemens font une piece d'étoffe de foie à fleurs,

ou d'une fine toile de coton fort blanche, tournée autour de leurs corps, de la ceinture en bas ; car le reſte eſt nud. Ils ont un petit bonnet blanc, qui n'eſt ordinairement qu'un petit morceau de toile de coton, ou d'étoffe de ſoie, tourné pluſieurs fois autour de la tête, & roulé en forme de turban. On plante, autour de la Place, pour chaque Seigneur du Tournois, un Poteau, où leur Cheval eſt attaché & gardé par un Valet. Il eſt entouré d'autres Domeſtiques, qui jouent de divers inſtrumens. Les Muſiciens de l'Empereur, qui ſont rangés autour de cette Place, ſe font entendre auſſi, ſur-tout lorſque le Monarque ſort du Palais, & s'avance à cheval, entouré d'une centaine de Gardes à Cheval. Auſſi-tôt qu'il paroît, tout le monde jette les yeux ſur lui, pour ſçavoir ſi c'eſt un bonnet à la Javanoiſe, ou un turban qu'il a ſur la tête. Si c'eſt un bonnet, chacun ſe hâte de mettre le ſien ; & ſi c'eſt un turban, on voit tout le monde auſſi-tôt coeffé d'un turban.

Les Avenues de la Place, qui eſt entourée d'une eſpece de Paliſſade, ſe ferment lorſqu'il eſt entré ; & perſonne n'a plus la liberté d'en ſortir. Autour de la Paliſſade, dix ou douze mille

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

hommes, ſont debout ſous les armes. L'Empereur s'avançant d'abord avec beaucoup de gravité, va faire volte au-tour du Pilier ; & chaque Seigneur va faire la ſienne après lui. S'il veut faire une courſe, il choiſit un des principaux Champions, qui ont à la main, une lance, dont le bout eſt armé d'un bouton. L'Empereur court le premier, & ſes Gardes courent de toutes leurs forces à ſes côtés. Celui qu'il a déſigné pour courir contre lui, s'efforce de le joindre juſqu'à la portée de ſa lance, qu'il avance à côté de ſon Maître, pour marquer qu'il pourroit l'atteindre ; & le Prince ſe ſert de la ſienne pour parer le coup, comme s'il s'en croyoit menacé. Lorſqu'ils ont couru juſqu'au bout de la Place, ils font volte face avec beaucoup d'adreſſe, & continuant leur combat, celui qui pourſuivoit dans la premiere courſe, eſt pourſuivi dans la ſeconde. Enſuite les Seigneurs font leurs courſes à leur tour. Souvent ils changent de Chevaux ; mais c'eſt toujours de concert, juſqu'à ce que l'un des deux combattans ait remporté quelque avantage ſur l'autre. S'il arrive que celui qui court contre l'Empereur ait quelque ſupériorité ſur lui, il ſe garde bien d'en marquer de la fierté. Il ſe compoſe. Il

Comment l'Empereur y court.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

cherche quelque tour adroit, pour faire ſentir ſon avantage ; mais ſans perdre l'air reſpectueux, & ſans pouſſer trop loin ſon triomphe (94).

La durée ordinaire du Tournoi, eſt depuis quatre heures après midi, juſqu'au coucher du ſoleil. Les Seigneurs Javans ont beaucoup d'agilité dans leurs courſes, avec une adreſſe extrême à ſe ſervir de leurs lances. Chacun s'efforce d'enlever ſon Adverſaire de deſſus la ſelle ; celui qui reçoit cette diſgrace eſt expoſé à quantité de railleries. Les bonnets & les turbans ſont fort menacés, dans ces exercices. Ceux qui courent ſe font un plaiſir d'en enlever de toutes parts avec leurs lances, & l'Empereur même s'en fait un amuſement. Les Javanois ſont fort bien à cheval. Leurs ſelles ſont petites, & leurs étriers courts. Avec la bride, pour gouverner leur cheval, ils ont un petit crochet, retenu par une corde qu'ils nouent autour d'eux, comme une ceinture. Ainſi, c'eſt du corps ſeul qu'ils regiſſent, & cette méthode, qu'ils exercent avec beaucoup d'adreſſe, rend leurs mains abſolument libres pour manier la lance.

Maniere dont on y conduit les chevaux.

Schouten ne paroît pas moins informé de ce qui ſe paſſe dans l'intérieur du

Le Mataram eſt gardé par des femmes.

(94) Page 319.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Palais. La Garde, dit-il, s'y fait nuit & jour par un grand nombre de femmes armées. Il n'eſt pas permis aux hommes, d'y paſſer pendant la nuit. On fait monter le nombre de ces femmes, à dix mille. Elles ont des Commandantes, & diverſes ſortes d'Officieres, qui n'ont pas d'autre objet que le repos & la ſureté du Mataram. On les voit ſortir du Palais, tour à tour, pour aller chercher dans la Ville, tout ce qui eſt néceſſaire aux beſoins de la vie; tandis qu'il en reſte toujours, aux Paſſages, un corps nombreux, qui en éloigne les hommes, & qui ne permet point aux femmes d'en ſortir. Les Portes, les Appartemens & les Promenades, ſont gardés par les plus vieilles. Le ſervice intérieur eſt reſervé pour les jeunes. Une partie eſt employée à la Cuiſine; une autre à tout ce qui regarde l'entretien ou la propreté du Palais; & le reſte, à divers ouvrages de mains. Elles ont leur tour, pour ſortir; mais toujours ſous les yeux d'une Gouvernante, qui veille ſur leur conduite au dehors. Le Mataram ne fait jamais un pas, ſans en avoir quelques-unes à ſa ſuite. Les unes ſont armées de lances & de légeres armes à feu. D'autres lui portent du Bétel, du Siribou, du Tabac, une natte pour

Leur nombre & leur ordre.

Leurs occupations.

pour s'asseoir, des sandales & d'autres commodités. Une des plus belles lui soutient un Parasol sur la tête. Une autre chasse, avec un éventail, les mouches qui s'approchent de son visage. S'il est assis, elles forment un cercle autour de lui, & chacune prend des airs complaisans, agréables & flatteurs. GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Dans ses divertissemens & ses festins il fait appeller les meilleures Danseuses de sa Garde. Elles paroissent avec leurs cheveux frisés & pendans, entremêlés de fleurs, qui sont placées fort adroitement dans les boucles, & nouées de rubans. Leur sein n'est couvert que d'une petite piece d'étoffe de soye, dont le bout, descendant sous le bras, se joint au reste de l'habillement, & leur laisse le corps nud, depuis la ceinture jusqu'à la poitrine. Toute la partie inférieure est couverte d'une sorte de juppe, repliée par trois ou quatre tours, & dont l'étoffe est à fond noir, bleu, ou d'autre couleur, relevé avec beaucoup d'art, par des étoiles d'or & d'argent, par des feuillages, des tiges & des fleurs. Leurs bras, au dessus, & au dessus du coude, sont ornés d'anneaux & de cercles d'or. Ces filles, quoique brunes, parurent fort agréables à Schouten; surtout pendant

Comment elles amusent le Mataram.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

la nuit, où les agrémens de leur parure & de leur beauté reçoivent beaucoup d'éclat de la lumiere des flambeaux. Lorsque le Mataram est satisfait de leurs exercices, il frappe d'une main dans l'autre, il donne des louanges à celles qui ont le bonheur de lui plaire, & souvent il leur distribue des anneaux d'or, ou d'autres ajustemens. Quelquefois les Seigneurs, qui ont aussi quantité de femmes à leur service, font amener les plus belles, avec la permission du Monarque, pour disputer le prix de la danse à celles du Palais. Les Grands du premier ordre sont distingués, dans cette Cour, par les titres de Pangorans & de Tommagras (95).

Cérémonies des Mariages Maures, dans l'Isle de Java.

Schouten raconte les cérémonies d'un mariage Maure, de l'Isle de Java, dont il fut témoin. Un jour, dit-il, que nous étions à terre, la curiosité de voir une Fête, dont nous avions entendu vanter les agrémens, me conduisit, vers le soir, chez un riche Maure, qui devoit se marier la nuit suivante. Le premier spectacle, qui frappa mes yeux, fut une quantité de flambeaux, de torches & de lanternes fort élevées, qui jettoient beaucoup de lumiere au milieu des ténébres, & qui s'avançoient lente-

(95) Pages 342 & précédentes.

ment vers la maison. On voyoit, à la suite, un grand nombre de Danseurs, de tambours & d'instrumens, tels que des cornemeuses, des especes de flute & des bassins d'airain, dont le mélange n'avoit rien de désagréable. C'étoit comme l'avant-garde de la Noce. Cette troupe joyeuse étoit suivie par deux Prêtres Maures, vêtus de blanc, après lesquels venoient les Parens des deux familles. Leur marche étoit d'une lenteur, & d'une gravité qui me causa de l'impatience. Enfin, je vis paroître l'Epoux, monté sur un beau Cheval de Perse, avec un air modeste, & les yeux toujours baissés vers la terre. On lui portoit, sur la tête, un magnifique Parasol, bordé d'une grande frange de soye, qui faisoit un effet assez singulier à la lumiere des flambeaux, parce qu'on le faisoit tourner sans cesse. Les rênes de la bride du Cheval étoient tenues par deux Maures. Deux autres Maures faisoient tomber une pluie d'eau rose sur le Marié, & parfumoient l'air autour de lui de diverses odeurs rassemblées dans des mouchoirs de coton. Quelques jeunes gens, de son âge, le suivoient à Cheval & fermoient la marche.

Marche de l'Assemblée.

Ce cortege étoit suivi d'une foule de

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Elle se renouvelle pendant quinze jours.

Spectateurs, qui avoient vû mille fois la même cérémonie, & dont l'attention n'en étoit pas moins ardente. De la maison du Marié, on alla passer devant celle de l'Epouse, & successivement dans les principales rues de Java. Ensuite on retourna devant la maison de l'Epouse. Cette Procession s'étoit faite réguliérement tous les soirs, depuis près de quinze jours. En arrivant au dernier terme, le Marié descendit de Cheval, soutenu par ses Paranymphes, & fut conduit, par toute la troupe, sous une Tente qui étoit tendue avec beaucoup d'appareil, & qui formoit une espece de salle devant la maison. Aussitôt on étendit, à terre, plusieurs tapis, pour servir de nappes, & l'on mit des coussins devant les Convives, qui s'assirent à la maniere du Pays, c'est-à-dire, les jambes croisées sous le corps. Deux jeunes filles très-noires, vêtues d'habits fort blancs, leur servirent quantité de mets dans de la vaisselle de bois. Le premier service, qui n'étoit que pour exciter l'appétit, fut de Betel & d'Arecca. Après ces entrées, on vit paroître des Poules rôties, & d'autres piéces de volaille en Katri, espece de compote que les Javanois aiment beaucoup. Un profond silence regna pendant tout le festin;

Festin qui le suit.

mais en récompenſe, on mangea ſi bien & ſi long-temps, que tous les plats furent emportés vuides. Les hommes furent diſpenſés de ſervir les femmes, ou de leur faire d'autres civilités; car elles mangerent à part dans un grand ſallon, avec le même ſilence, & ſans autre bruit que celui des inſtrumens. A la fin du repas, on but à la ronde, mais ce fut de l'eau toute claire. Le feſtin ſe termina comme il avoit commencé, c'eſt-à-dire, par le Betel, après avoir duré juſqu'au milieu de la nuit.

Cérémonies du Mariage.

On vint avertir, alors, que la cérémonie du mariage alloit commencer. Quelques Eſclaves, proprement vêtus, apporterent, au milieu de la Tente, un petit banc, haut d'un pied, & long de ſix, ſur lequel on fit monter l'Epoux, avec deux de ſes Paranymphes, au milieu deſquels il ſe plaça. Ses habits étoient de la plus fine toile de coton. Il portoit, au ſommet de ſon turban, une lame d'oripeau; & ſur le devant, une ſeconde lame, qui, jouant avec l'autre, faiſoit une eſpece de cliquetis. Le turban étoit bordé de fleurs blanches & de roſes. Deux longues écharpes, attachées aux deux côtés, pendoient devant les yeux & juſques ſur le ventre du Marié, voltigeant avec aſſez de

Gautier Schouten. 1665.

grace, ſuivant les mouvemens qu'il ſe donnoit. Il avoit une chaîne d'or autour du cou, des bagues ou des anneaux du même métal aux doigts & au bout des oreilles, & pluſieurs écharpes de ſoye autour du corps. Son âge paroiſſoit d'environ trente-ſix ans.

Comment la jeune fille ſe préſente.

Deux Eſclaves vinrent élever devant lui un grand rideau, qu'ils ſoutenoient des deux côtés, & qui le cachoient entiérement, lui & ſes deux Paranymphes. Alors le Pere de l'Epouſe entra dans la Tente, avec ſa fille, qu'il portoit ſur ſes deux bras, enveloppée de diverſes écharpes, comme les enfans le ſont de leurs langes. On ne lui voyoit pas même le viſage; mais on pouvoit appercevoir, au mouvement des écharpes qui lui couvroient la tête, qu'elle pleuroit aſſez fort. Le Pere ſe plaça debout, devant le rideau qui cachoit ſon Gendre, ſans ceſſer de la tenir dans ſes bras. Deux Prêtres s'avancerent, la tête couverte, & firent une courte priere pour le ſuccès de la Fête. Enſuite ils demanderent, au Maure, s'il prenoit la jeune fille pour ſon épouſe. Il répondit que c'étoit ſa réſolution. La même demande, qu'ils firent à la jeune fille, parut lui cauſer une étrange altération. Non-ſeulement elle continuoit de pleu-

GAUTIER SCHOUTEN 1665.

rer; mais offusquée par la violence de ses sanglots, & par les écharpes, où elle étoit comme ensévelie, elle se trouva effectivement si mal, qu'on fut obligé de lui apporter de l'eau, pour lui faire rappeller ses esprits. Elle en but un peu, & ses agrémens parurent alors à découvert. Elle avoit des bagues d'or passées dans le nez & dans les oreilles. Ses doigts en étoient chargés; & son front étoit paré, comme celui de l'Epoux, de fleurs & d'une lame d'oripeau. Elle n'avoit pas plus de quinze ans; & son tein, dont les Spectateurs louerent la beauté, n'offrit aux yeux de Schouten que la couleur d'une Taupe.

Conclusion de la cérémonie.

Aussi tôt qu'elle eut repris ses forces, les Prêtres ayant répété leur demande, elle répondit oui, d'un ton timide. A ce signal, toute l'Assemblée fit éclater sa joie, par de longs applaudissemens; surtout les jeunes filles, qui chanterent en chœur quelques airs assez mélodieux, dont les paroles contenoient des félicitations & des vœux en faveur de l'heureux couple. Ces acclamations furent interrompues par un moment de silence, pendant lequel on baissa le rideau; & le Marié prit cet instant pour jetter une fleur blanche à son épouse. On releva aussi-tôt le rideau, & les chants re-

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

commencerent. La même cérémonie fut répétée jusqu'à quatre fois. Ensuite la jeune personne fit la même chose à son tour; c'est-à-dire, qu'on cessa de chanter & qu'on baissa le rideau quatre fois, pour lui donner le temps de jetter une fleur blanche au Héros de la scène. Après cette espece de badinage, le rideau fut baissé plus long-temps. L'Epoux tira de son doigt un diamant, qu'il mit au doigt de son Epouse. Elle en tira un du sien, qu'elle lui mit de même. Les chants recommencerent encore, & le rideau fut levé pour la derniere fois. Cet intervalle fut court. L'Epoux prenant alors un collier de fleurs blanches, le mit autour du cou de sa noire moitié, qui lui fit la même galanterie de ses propres mains. Ensuite, le rideau ayant tout-à-fait disparu, il alla s'asseoir, il reçut sa femme des bras de son pere, & la tint dans les siens. On lui présenta, dans cette situation, une couppe de lait, dont ils burent quatre fois alternativement, l'un mettant chaquefois la couppe dans la main de l'autre; & chaque fois, ils se rinçoient la bouche d'un peu d'eau.

Le Marié reçoit sa femme & s'enfuit avec elle.

Après cette cérémonie, l'Epoux sortit brusquement de la Tente, chargé de sa femme. Il alla monter à Cheval,

avec le ſecours de ſes Paranymphes, ſans ceſſer de la tenir entre ſes bras. Ces jeunes Maures, qui ſembloient l'aider à fuir avec ſa proie, étant remontés auſſi ſur leurs Chevaux, ils marcherent enſemble, d'un air grave, mais un peu empreſſé, juſqu'à la porte de la maiſon conjugale, où le Marié ſe hâta de deſcendre, & d'emporter ſa femme, ſans prononcer un mot, & ſans faire le moindre remerciment à ſon cortége. Chacun ſe retira chez ſoi, dans le même ſilence. Pendant toute la fête, on ne remarqua, dans l'Aſſemblée, aucun tranſport, aucune marque extraordinaire de gayeté. On ne vit aucune agitation, on n'entendit aucun cri. Tout ſe paſſa ſans le moindre excès & dans la derniere modeſtie. » Il » paroît bien, conclut Schouten, que » ces Peuples ne connoiſſent ni *Bacchus*, » ni *Venus* (96).

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Etabliſſement Hollandois de l'embouchure du Gange.

Dans un autre endroit, il fait une peinture de l'Etabliſſement Hollandois, à l'embouchure du Gange, qui peut ſervir de Supplément à la Relation de Luillier (97). Comme c'eſt Ougly, dit-il, & Pipely, qu'il viſita particuliérement, on doit ſe fier à ſes obſervations.

Deſcription d'Ougly.

(96) Tome II. pages 51 & précédentes.

(97) Au Tome XXXVI. de ce Recueil.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Ougly eſt de médiocre grandeur. Sa figure, qui eſt en longueur, ſur le bord du Gange, offre une Perſpective agréable. Ses rues ſont larges, mais elles ne ſont point pavées. On y voit d'aſſez beaux Edifices, dans le goût du Pays, de riches Magaſins, des Maiſons commodes, des Boutiques remplies de toutes ſortes de marchandiſes, particuliérement de ſoyes, de toiles de coton, & d'autres étoffes de toutes les Parties des Indes. Outre les Marchands Maures, qui exercent le principal Commerce, les Mogols y protegent un grand nombre d'Idolâtres, Banians & Gentives, dont la plûpart ſe bornent aux Arts méchaniques. Ils ont cinq Pagodes dans la grande place du Marché, parce qu'ils ſont diviſés en cinq principales Sectes *(98)*; & chaque Pagode eſt dans le Quartier de ceux qui en profeſſent la Religion. C'eſt une loi, pour tous les Marchands, Domeſtiques ou Etrangers, de placer leur Boutique autour de la Pagode, à laquelle ils ſont attachés.

Beauté du Comptoir Hollandois.

Mais Ougly n'a rien de plus éclatant, que le Comptoir Hollandois. Il eſt bâti dans une grande Place, à la portée du

(98) *Voyez* l'Article des Religions dans la Deſcription de l'Indouſtan.

moufquet de la rive du Gange. On le prendroit moins, pour une Loge de Marchand, que pour quelque Château d'importance. Les murailles en font hautes & bâties de pierre, comme tous les ouvrages, dont il eft fortifié (99). Il eft bien monté d'artillerie, & ceint de foffés pleins d'eau. Les Campagnes, qui environnent la Ville, plaifent beaucoup aux Etrangers par la variété de leurs agrémens. On y voit des terres labourables, de jolies Maifons, de grands Jardins, des Etangs, des Baffins d'eau pour le bain, d'agréables Villages, & des chemins qui forment les plus belles Promenades du Monde.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Pipely eft fituée de même, dans une très-belle Plaine, fur le bord d'une Riviere, qui a fi peu de profondeur, que les Vaiffeaux Hollandois font obligés de jetter l'ancre à deux lieues de la Côte, où ils font comme en pleine Mer, fans aucun abri pendant le regne des vents du Sud. Mais au mois de Novembre, & les trois fuivans, lorfque les vents du Nord ont ramené le beau temps, la Rade eft fûre & commode pour les plus grands Vaiffeaux. Les petits vont mouiller vers le Gange & derriere l'Ifle de Galle. Dans la haute marée, on remonte

Defcription de Pipely.

(99) Graaf ne parle point de Fortifications.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

& l'on descend la Rive de Pipely; mais avec le danger continuel d'aller toucher à des Bancs qui sont au-delà de l'embouchure, & d'où l'on a beaucoup de peine à se relever. Pipely est à quatre ou cinq lieues dans les Terres. Elle est un peu moins grande qu'Ougly. Quoique sans défense, & même sans murs, elle est fort bien peuplée. Ses principales Maisons, ses Pagodes, & tous ses Edifices publics sont accompagnés de grands espaces, de Galeries, de Jardins & de Vergers. Les Maures y tiennent le premier rang, comme à Ougly, & possedent les plus belles Maisons. Celles des Banians & des Gentives ne sont ordinairement bâties que d'un mêlange de fiente de Vache & d'argile, & couvertes de Roseaux ou de feuilles de Cocotiers. Elles sont posées sur des monceaux d'argile, pour les garantir des inondations du Gange, qui s'étendent fort loin dans les Terres. Le Comptoir Hollandois de Pipely avoit éprouvé depuis peu la violence de ces débordemens, & Schouten fut témoin de l'ardeur avec laquelle on s'employoit à le rebâtir. Celui des Anglois étant menacé du même sort à Ougly, les Facteurs de cette Nation le faisoient rebâtir sur un nouveau Plan.

Bellesoor est une autre Ville, éloignée de cinq lieues, à l'Ouest, de la Riviere de Pipely. Les Anglois y ont un fort beau Comptoir, devant lequel la plûpart de leurs Vaisseaux vont mouiller. La Rade y est admirable, à la faveur du Cap de Palmeris, qui la tient à couvert des vents impétueux du Sud. Dans un temps serein, les Anglois, qui sont à l'ancre dans cette Rade, & les Hollandois, qui se trouvent dans celle de Pipely, peuvent se voir mutuellement. Schouten observa que dans les marées ordinaires, l'eau du Gange monte de trois à quatre brasses, & que le fond en est d'argile, douce & blanchâtre.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.
Bellesoor.

Il vit des milliers d'Idolâtres, qui venoient y faire des Pelerinages, & qui attribuoient à ses eaux la vertu d'effacer leurs péchés. Ils y lavent leurs habits. Ils y plongent leurs têtes, ils s'arrosent toutes les parties du corps; & pendant cette cérémonie, ils s'écrient souvent de toute leur force, & les mains jointes; O Gange! lave-moi, purifie-moi. On y porte même les Malades. Si leurs maux ne permettent pas de les arroser entiérement, on leur met, dans l'eau, quelque partie du corps. Ceux qui meurent dans l'opération, passent pour des Favoris du Ciel. Les Maures

Superstitions dont Schouten est témoin.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Comparaison de l'eau du Gange avec d'autres eaux.

ne portent pas la superstition si loin. Ils croyent seulement que l'eau du Gange est fort saine, & les principaux en font apporter, pour leur usage, dans des lieux fort éloignés. Schouten convient qu'elle est très-bonne. Cependant il lui sembloit, dit-il, qu'il en avoit bû de meilleure, c'est-à-dire, de plus douce & de plus claire, en divers endroits des Indes, tels qu'Amboine, Dingding, & d'autres lieux (1).

Isle de Dingding.

(1) On connoît Amboine par une longue description : mais Schouten, seul Voyageur, qui ait décrit Dingding, nous apprend que c'est une Isle déserte, à plus de trente lieues de Malacca, au Nord Ouest. On y voit des Montagnes, des Bois épais, & des lieux extrêmement sauvages. Les Côtes sont bordées, en plusieurs endroits, de Rochers, qui s'avancent & pendent sur l'eau, & qui étant tout couverts de ronces, de halliers, & même de très-grands arbres, ne permettent pas de marcher sur les bords de la Mer. Nous vîmes, dit-il, le long du Rivage, une Roche creuse, de la grosseur d'une grande Maison. Nous y entrâmes d'un côté, & nous en sortîmes de l'autre. L'intérieur étoit un grand antre, divisé par la Nature en plusieurs petites Chambres. Il tombe, des Montagnes, en diverses parties de l'Isle, des eaux qui s'assemblant dans les Vallées, y forment des ruisseaux & de petites Rivieres. Ces eaux sont d'une extrême clarté, & d'un agrément singulier. On entend dans les lieux les plus sauvages de l'Isle, le bruit d'un grand nombre de Serpens à sonnetes; mais ils fuyent la vûe des hommes : » Je ne sçais si » j'en serai cru, ajoûte » Schouten, mais je puis » bien assurer avec vérité » que nous prenions, à » Dingding, les Huitres » dans les arbres, comme » si nous les eussions cueil» lies, & que nous y en » prenions des multitudes. » Il faut considérer que les » rivages de cette Isle & » ceux de la Côte de Pe» rach, qui n'en est qu'à

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

La Flotte Hollandoise arrive au Cap de Bonne-Espérance.

Transportons-nous avec la Flotte Hollandoise, au Cap de Bonne-Espérance, où les horreurs d'une furieuse tempête, qui la dispersa pendant plusieurs jours, ne l'empêcherent point d'arriver heureusement, le 10 de Mars. La curiosité de Schouten l'avoit conduit, en 1658, sur la Montagne du Lion. Il résolut, à son retour de visiter celle de la Table, dont il avoit entendu raconter mille singularités qu'il voulut vérifier par ses propres yeux; & c'est la seule de ses observations à laquelle on ait dessein de s'arrêter, sur un lieu dont on a déja donné de longues & fidéles descriptions.

Voyage de Schouten sur la Montagne de la Table.

Cette Montagne étant d'une extrême hauteur, Schouten n'inspira pas aisément, à ses Amis, le goût d'un Voyage si dangereux & si pénible. Enfin, le Pilote & le Charpentier du Vaisseau consentirent à le suivre. Ils se mirent en chemin le premier jour d'Avril. En arrivant au pied de la Montagne,

» une demie lieue, sont » de vrais déserts, où les » Bois des rochers, panchés sur la Mer, sont » continuellement arrosés » de ses eaux, & trempent » même, par leurs branches, dans l'écume salée. » C'est autour de leur » écorce, ainsi détrempée, » que se forment les Huitres. J'ai vû plusieurs » arbres, dont l'écorce » étoit déja toute pétrifiée » en dehors, & c'est ainsi » qu'elles commencent à se » convertir en coquillages. » Ces Huitres sont petites, mais de bon goût. *Pages* 137 & 138.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

ils commencerent à monter par une eſpece de ſentier fort étroit, qui finiſſoit vers la moitié de la hauteur. D'un côté, ils voyoient une pente fort eſcarpée, avec une Vallée au-deſſous ; & de l'autre, un gros Ruiſſeau, qui ſe précipite entre les Rochers. Le paſſage, par lequel ils montoient, eſt ſi difficile, que ſouvent, lorſqu'ils vouloient franchir quelque endroit ſcabreux, ils rouloient vers le bas, d'où ils recommençoient à monter avec de nouvelles peines. Le Pilote ſe trouva bientôt ſi fatigué, que perdant courage, il s'aſſit au milieu du chemin, avec promeſſe d'y attendre ſes Compagnons. Ils lui laiſſerent une partie des proviſions qu'ils avoient apportées : mais dans la crainte de ne le pas rejoindre aiſément, ils lui conſeillerent de retourner au Village voiſin, s'il ne les revoyoit pas dans l'eſpace de deux heures.

Un des trois Hollandois perd courage.

A peu de diſtance, ils trouverent, au milieu des précipices, un paſſage qui avoit à peine quatre pieds de large. Une roche eſcarpée, qui le bordoit aſſez long-temps, ſembloit monter juſqu'aux nues & deſcendre juſqu'áu ſein de la terre. Enſuite, les deux Hollandois furent réduits à grimper, en ſe tenant à l'herbe & aux broſſailles. Les rochers

étoient si serrés les uns contre les autres, qu'il leur étoit souvent fort difficile de se glisser entre deux. Ils arriverent à l'entrée d'une grande ouverture, qui n'a de loin que l'apparence d'une petite fente, & par laquelle ils continuerent de monter. On y trouve des herbes & des fleurs odoriférantes, avec quantité d'herbe verte. La voix s'y répéte par un écho très-agréable, qui servit aux deux Hollandois, pour se faire entendre du Pilote qu'ils avoient quitté, & pour conduire même ses réponses jusqu'à eux, quoiqu'ils fussent déja fort éloignés, & qu'ils ne pussent le voir. Ils s'arrêterent dans le même lieu, pour se rafraîchir avec quelques biscuits, du fromage de Hollande, & un peu d'Arrack, qu'ils avoient apporté. De-là, ils considéroient, avec admiration, des pieces de roches, aussi grosses que les plus grands édifices, qui s'élançoient en l'air, sans que par-dessous elles parussent porter sur aucun appui. Elles ne tenoient, que d'un côté, à d'autres roches, d'où il sembloit qu'elles fussent prêtes à se détacher. On entendoit aussi, par intervalles, un bruit prodigieux dans la Montagne. Schouten jugea que c'étoient des masses de pierre, emportées par leur poids, qui rouloient jusqu'à ce qu'elles

Ouverture qui sert de passage aux deux autres.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

fussent arrêtées par d'autres masses.

Ils arrivent au sommet de la Montagne.

Enfin l'ardeur d'une infatigable curiosité fit parvenir les deux Voyageurs au sommet de la Montagne. Ils n'y trouverent qu'un espace de six ou sept pieds, aussi plat qu'une Table, & bordé comme de murs en saillie, qui présentent des précipices autour d'eux. En arrivant, ils se sentirent pressés d'une soif extrême, qui leur fit chercher de l'eau. Ils en découvrirent, dans les creux du Rocher dont cette Table est composée. C'étoit apparemment une distillation, ou comme la rosée, des épais nuages qui couvrent souvent la montagne jusqu'à la moitié de sa hauteur. Schouten, qui en porte ce jugement, la trouva d'excellent goût.

Ce qu'ils y trouvent.

Après s'être agréablement rafraîchis, les deux Hollandois s'assirent au bord de la Table, pour contempler, comme du haut des airs, les Pays qui s'offroient à leurs regards. Ils avoient besoin de repos. Il étoit une heure après midi; & depuis sept heures du matin, ils n'avoient pas cessé de marcher en montant (2). Le Soleil, qui luisoit avec une extrême clarté, leur donna un des plus rares spectacles de la Nature. » Les

Spectacle singulier.

(2) *Voyez*, sa véritable hauteur dans les Relations de Kolben & de Tachard.

» expreſſions, dit Schouten, ne peu- GAUTIER SCHOUTEN. 1665.
» vent faire comprendre de quelle peti-
» teſſe nous paroiſſoient les autres Mon-
» tagnes, & tous les Payſages dont
» nous étions environnés. La grande
» Baye de la Table, les Monts qui ſont
» au Nord, & tout le Pays, auſſi loin
» que la vûe pouvoit s'étendre, ne nous
» ſembloient pas plus grands que ce
» qu'on découvre autour de ſoi, dans un
» Pays uni. A peine diſtinguoit-on les
» Vaiſſeaux. La Fortereſſe paroiſſoit
» un point; & les Maiſons, les Jar-
» dins, les Champs, étoient entiére-
» ment effacés. La ſeule Montagne des
» Lions conſervoit un peu de groſſeur;
» mais vers le milieu, on ne la diſtinguoit
» pas des Plaines.

» Nous dînâmes, continue l'Auteur, Récit de Schouten.
» dans le lieu où nous étions aſſis, c'eſt-
» à-dire, ſur la plus célebre Table du
» Monde, & celle qui ſert le moins à cet
» uſage. Notre feſtin fut de fromage,
» de biſcuit, d'Arrack & d'eau claire.
» L'herbe nous ſervit de nappe, deux
» pierres de ſiége, & nos mains de
» gobelets. Enſuite nous allâmes nous
» placer de l'autre côté de la Montagne,
» d'où nous contemplâmes les Côtes
» maritimes de Cabo-Faco, & leurs
» hautes Montagnes, qui nous parurent

Gautier Schouten. 1665.

» fort basses. L'aspect étoit affreux du » côté de la Baye. Il n'y a point de » mur plus droit que cette face de la » Montagne ; où si l'on croit s'apper» cevoir qu'elle panche, c'est du côté » de la Plaine, & dans quelques en» droits, elle paroît prête à tomber. » Cependant, assez près du sommet, on » voit des espaces unis, où l'herbe est » mêlée de quelques arbrisseaux. Loin » d'être renversée par l'effort du » vent, comme dans les lieux moins » élevés, elle est haute, droite, fleu» rie, & ses fleurs jettent une odeur » agréable ; ce qui nous fait juger que » les vents n'y soufflent jamais avec » l'impétuosité qu'ils ont vers le bas. » Nous ne vîmes, de vivant, qu'un » grand nombre d'oiseaux ; mais nous » apperçûmes, en plusieurs endroits, » de la fiente de Chevreuils, de » Daims & d'autres Animaux. Nos » yeux chercherent en vain des Lacs, » des Eaux dormantes, & remplies de » Poisson, comme nous avions esperé » d'en trouver, sur le témoignage de » quelques Voyageurs. Nous ne dé» couvrîmes pas d'autre eau que celle » des creux de la Table, où nous ne » vîmes aucune apparence de Poisson ni » de Vermisseau.

Gautier Schouten. 1665.

Difficulté de son retour.

» A trois heures après midi, nous » reprîmes le chemin par lequel nous » étions venus, sans laisser d'autre mo- » nument de notre curiosité que nos » noms, écrits sur les Rochers. Il fallut » descendre assis sur le derriere, en » nous attachant à tout ce qui se ren- » controit sous nos mains. La vûe des » affreux précipices, que nous avions » continuellement sous nos pieds, » étoit capable de troubler l'esprit & » les yeux. Au lieu de retrouver notre » Compagnon dans le lieu où nous » l'avions laissé, nous apperçûmes son » mouchoir, pendu à l'arbre, sous » lequel il nous avoit attendus. C'étoit » une marque, que son impatience » l'avoit fait descendre. Là, nous étant » flattés que le reste du Voyage nous » coûteroit peu, nous descendîmes si » lentement que la brune nous surprit, » & nous fit manquer notre chemin. » Nous nous trouvâmes dans une affreuse » Vallée, où nous n'apperçumes que » des rochers, de grandes cavernes, & » un gros ruisseau, qui se précipitoit des » parties supérieures.

» Notre surprise fut extrême, de » nous voir dans un lieu qui n'étoit » pas le bas de la Montagne, & d'où » nous n'allions pas néanmoins en des-

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

» cendant, mais où nous ne faiſions que » tournoyer autour des roches. Nous » marchions avec beaucoup d'ardeur, » dans l'eſpérance de découvrir quelque » ſentier. Cet empreſſement ne ſervit » qu'à nous précipiter dans une Forêt » d'Orties griéches, environnées d'an- » tres & de profondeurs, qui formoient » un Labirinthe inexplicable. Cepen- » dant nous retrouvâmes l'endroit, par » lequel nous y étions deſcendus; mais » c'étoit une hauteur eſcarpée, par » laquelle il nous fut impoſſible de re- » monter. La nuit devenoit plus obſcure, » & nous commençâmes à craindre de » la paſſer dans un lieu, où nous étions » menacés d'être la proye des Bêtes » ſauvages. Cette idée nous fit rappeller » toutes nos forces. Nous remontâmes, » avec des efforts dont je ne me ſerois » pas cru capable; & marchant vers le » ſentier que nous avions perdu, nous » le retrouvâmes enfin, malgré les té- » nébres, que notre ardeur ſembloit » nous faire pénétrer. Mais, après l'a- » voir ſuivi pendant quelque temps, » nous arrivâmes dans un terrain maré- » cageux, où nous enfoncions juſqu'à » la cheville du pied, tandis que nous » étions dans les broſſailles juſqu'au » menton. En le traverſant, nous ren-

De quel lieu la crainte le tire.

» verfâmes un nid rempli de gros Oifeaux, » qui firent tant de bruit, en prenant » tous à la fois leur vol, que mon com- » pagnon fe crut entre les griffes d'un » Lion ou d'un Tigre, & jetta un hor- » rible cri. Enfin, d'autres incidens ne » nous empêcherent point d'arriver au » Bourg, où le Pilote nous attendoit. » Le lendemain, nous retournâmes à » bord, les jambes nues & déchirées » par les ronces qui avoient mis en pieces » nos bas & nos fouliers (3).

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Nouvelles fâcheufes qui arrivent à la Flotte Hollandoife.

Peu de jours après le retour de Schouten, un Vaiffeau, qui venoit de Hollande, apporta pour nouvelle, que la pefte regnoit dans les Provinces-Unies, & qu'elles étoient en guerre avec les Anglois, qui leur avoient enlevé plufieurs parties de leur Domaine. Ce récit fit juger à tous les Hollandois de la Flotte, que trouvant la guerre allumée, fur les Mers qui leur reftoient à traverfer, ils alloient fe voir expofés à divers fortes de périls. Schouten, qui n'avoit aucune part aux richeffes de fon Bâtiment, ne s'en allarma pas moins pour l'intérêt de fa Patrie, & preffentit tous les malheurs qui vont faire une partie intéreffante de fon Journal.

Preffentiment de Schouten.

L'Amiral Bitter leva l'ancre, le 22

(3) Pages 389 & précédentes.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

d'Avril, avec onze Vaiſſeaux richement chargés. Le 23 du mois ſuivant, il avoit paſſé la Ligne à plus de ſix cens lieues du Cap de Bonne-Eſpérance. Juſqu'au quarante-ſeptiéme degré, ſa navigation n'eut rien de plus remarquable qu'un gros temps qui diſperſa quatre de ſes Vaiſſeaux. Mais l'onziéme jour de Juillet, à cette hauteur, il déouvrit trois voiles, qui s'efforcerent de s'éloigner après l'avoir reconu. On ne laiſſa pas d'en arrêter un, qui fut amené ſous le Pavillon, & dont le Patron ſe déclara François. Il venoit de Terre-Neuve. Il avoit pris la chaſſe, dans l'opinion que la Flotte étoit Angloiſe. Avant ſon départ de France, la guerre étoit déclarée entre l'Angleterre & la Hollande, & les Anglois avoient commencé à prendre, ſans diſtinction, tout ce qui portoit le Pavillon des Etats. Ils n'avoient pas même attendu la déclaration de la guerre, pour s'emparer de la Nouvelle Hollande & d'une partie de la Guinée. Au départ du Patron, les deux Puiſſances armoient avec tant de chaleur, qu'il ne doutoit pas que l'une & l'autre n'eût, en Mer, des Flottes redoutables, & qu'elles ne ſe fuſſent déja livré quelques batailles, dont les ſuites devoient être importantes. Enfin il conſeilloit

Il eſt confirmé par un Vaiſſeau François.

feilloit à l'Amiral de se tenir sur ses gardes, & d'éviter l'Armée d'Angleterre.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Un avis de cette nature attira des marques de reconnoissance au Patron François ; mais il répandit beaucoup d'inquiétude, sur tous les Vaisseaux de la Flotte. On jugea qu'il étoit temps de s'armer. Tout fut disposé pour le combat ; & le moindre Hollandois parut déterminé à vendre bien cher les trésors de sa Nation.

Dans quelle disposition la Flotte avance.

On continua d'avancer vers le Nord, par des vûes qui n'étoient pas encore bien éclaircies ; & dans le cours du mois de Juillet, on s'avança, jusqu'au soixantiéme degré, où, dans cette saison, il n'y a presque point de nuit. Le Soleil se couchoit à onze heures & demie du soir, ne baissant qu'un peu à côté de l'Horison (4). Il reparoissoit une heure après, & l'obscurité n'étoit jamais assez grande, pour empêcher de lire à minuit. Chaque jour on voyoit les Terres. On espéroit de rencontrer quelques Vaisseaux de guerre Hollandois, entre Hitland & Ferro. Attente inutile. Le vent contraire, accompagné d'une brume

Longueur des jours, à soixante degrés du Nord.

(4) Il se couchoit ordinairement au Nord Quart-de-Nord Ouest, & se levoit au Nord-Quart de-Nord-Est, *Page* 395.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

épaiſſe, qui ſépara, pendant quelques jours, pluſieurs Vaiſſeaux de la Flotte, & qui fit dériver les ancres, ne permit pas de tenir cette route. A la hauteur de ſoixante-ſix degrés & demi, on réſolut de pouſſer juſqu'à la vûe des Côtes de Norvege, pour retourner de-là vers la Hollande. Ici, dans un mouvement de zèle pour ſa chere Patrie, Schouten » ne doute pas que cet incident ne fût » dirigé par des vûes particulieres de la » Providence, qui vouloit conſerver la » Flotte Hollandoiſe. Il employa, dit-il » du même ton, ce bon Dieu, qui de » temps en temps fait de véritables & » d'éclatans miracles pour la conſerva- » tion de notre République, il employa » des vents qu'il tient dans ſes mains. » Il nous envoya le vent d'Eſt & la » brume, comme des Meſſagers de ſa » part, qui, ſupérieurs aux ordres de » la Compagnie, nous contraignirent » de changer une route marquée, & » rompirent les meſures de nos Enne- » mis. Vingt-cinq Vaiſſeaux de guerre » Anglois croiſoient ſur nous, entre » Hitland & Ferro; & s'il eût plû à Dieu » de nous laiſſer ce paſſage ouvert, la » riche proie, qu'ils dévoroient en eſpé- » rance, n'auroit pû leur échapper (5).

Bonheur des Hollandois.

(5) Page 358.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

A ſoixante & cinq degrés, les jours étoient encore plus longs qu'ils n'avoient été, & Bitter ſe crut aſſez proche de l'Iſlande. Le premier jour d'Août, on découvrit un Vaiſſeau, dont on s'approcha vers le ſoir. C'étoit un Pêcheur François, qui revenoit de Groenlande. Il rapporta, qu'ayant rencontré, deux jours auparavant, une Galiote Hollandoiſe, le Patron lui avoit dit qu'il croiſoit, comme pluſieurs autres, pour donner avis de la guerre aux Vaiſſeaux qui arrivoient des Indes; que l'Amiral Rüiter étoit revenu de Guinée, où il avoit repris les Places dont les Anglois s'étoient ſaiſis; que le Commerce avoit ceſſé dans les Provinces-Unies; & que tous les Vaiſſeaux Marchands y étoient retenus dans les Ports. Après ce récit, il prit ſa route autour de l'Angleterre, dans la défiance, où il étoit lui-même des Ennemis de la Hollande, qui ne reſpectoient pas toujours le Pavillon François.

Nouvelles de guerre qui ſe confirment.

Un violent orage, qui ſurvint les jours ſuivans, augmenta beaucoup l'embarras de Bitter. Il étoit incertain s'il devoit tourner le Cap vers les Pays-Bas, ou plutôt vers la Côte de Norvege, lorſque le vent viendroit à diminuer. Rien ne l'affligeoit tant que de n'avoir

Incertitude de l'Amiral Bitter.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

pas trouvé, dans cette Mer, un ſeul Bâtiment Hollandois, dont il eût pû recevoir des informations préciſes. Il déclara néanmoins que ſon inclination le portoit à chercher le ſalut de la Flotte dans les Ports de Hollande, plutôt que ſur une Côte étrangere ; & ſoutenant cette propoſition avec chaleur, il repréſenta qu'il n'y avoit d'apparence de ſûreté qu'à profiter de l'avantage du vent, en ſe tenant prêt à la plus vigoureuſe défenſe. Non-ſeulement cette généreuſe réſolution fut approuvée, mais tous les Equipages en firent éclater leur joie. On gouverna auſſitôt vers la Hollande, avec un vent du Nord qui ne pouvoit être plus favorable.

Il rencontre deux Galiotes Hollandoiſes.

Deux heures après, on découvrit une Galiote Hollandoiſe. La joie devint encore plus vive : mais elle fut modérée, par la peine que ce petit Bâtiment trouvoit à s'approcher de la Flotte ; & l'impétuoſité des vagues ne permit pas même de ſe parler d'un bord à l'autre. Cependant on remarqua, par divers ſignaux que tous les gens de l'Equipage faiſoient de la main & du corps, qu'ils ne conſeilloient pas de continuer la route vers la Hollande ; & parmi leurs cris, on entendit enfin diſtinctement ces deux

mots, *côtés en travers*, *côtés en travers*. L'ordre fut donné ſur le champ pour cette manœuvre. Avant la fin du jour, on eut la vûe des Côtes de Norvege. Le lendemain, on n'étoit qu'à trois lieues de la Terre, d'où l'on vit venir une ſeconde Galiote, qui aborda l'Amiral preſqu'en même-temps que la premiere. On fut informé, par l'une & l'autre, non-ſeulement que la guerre étoit déclarée entre l'Angleterre & les Provinces-Unies, mais qu'il s'étoit donné un grand combat, dans lequel le feu ayant pris aux poudres de l'Amiral Hollandois, qui portoit quatre-vingt-quatre pieces de canon & cinq cens hommes, il avoit ſauté, ſans qu'il s'en fût ſauvé plus de cinq hommes; que les Lieutenans Amiraux avoient été tués avec pluſieurs Capitaines & quantité de Soldats & de Matelots; que la Flotte Hollandoiſe avoit perdu quelques Vaiſſeaux, & qu'elle avoit été forcée de ſe retirer dans ſes Ports; que les Anglois uſoient inſolemment de leur victoire; qu'ayant diviſé toutes leurs forces en trois Eſcadres, ils avoient envoyé, au Nord, trente gros Navires de guerre, qui devoient croiſer entre Hitland & Ferro, pour attendre la Flotte des Indes; que dans la crainte de perdre une ſi belle proye, ils en avoient détaché vingt-quatre autres, pour la chercher

Ce qu'il apprend d'un combat entre l'Angleterre & la Hollande.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

ſur les Côtes de Norvege ; & que ſans les avis ſalutaires qu'elle avoit reçus de la petite Galiote, elle ſeroit tombée infailliblement au milieu d'eux : qu'en évitant même cette Eſcadre, elle n'auroit pû manquer de rencontrer leur Corps d'armée, qui étoit paſſé entre le Dogrebani & les Ports de Hollande, où ils enlevoient tout ce qui venoit des Pays éloignés.

Ordre qu'ils reçoivent de relâcher au Fort de Berg, en Norvege.

Les Hollandois bénirent le Ciel, qui ſembloit les avoir conduits par la main. Ils reçurent, des Patrons de l'une & l'autre Galiote, un ordre de la Compagnie des Indes, ſuivant lequel ils devoient relâcher à Berg en Norvege ; où ils apprirent auſſi que trois de leurs Vaiſſeaux, qui s'étoient écartés, avoient déja mouillé fort heureuſement. Le vent venoit du Nord. Ils ſe hâterent de porter vers Berg. Lorſqu'ils ſe furent approchés du Liet, qui eſt la Partie Occidentale du Havre de cette Ville, ils s'efforcerent d'entrer, par le Nord de la longue Iſle, dans un Canal qui ſe nomme Jeltefourt ; mais ce deſſein n'ayant pû réuſſir, parce qu'on étoit trop au Sud, on prit vers Kruisfourt, au riſque de rencontrer les Ennemis, dans un eſpace de cinq lieues qu'il falloit faire au Sud.

Il y a beaucoup d'apparence, obſerve

Schouten, que l'orage du jour précédent avoit poussé bien loin au Sud les Anglois, qui croisoient devant ce Port. Aussi les Hollandois y reconnurent-ils une nouvelle marque de la protection du Ciel. Ils entrerent joyeusement dans la Passe de Kruisfourt, pour s'avancer jusqu'à Bakesond, qui est à demie lieue dans les Terres, & comme un petit Golfe entre des Rochers. Le vent, qui étoit contraire, ayant obligé tous les Vaisseaux d'y jetter l'ancre, ils se trouverent si serrés dans une Rade fort étroite & remplie de petites Isles & de Rochers, qu'on pouvoit passer d'un bord à l'autre. Il y entra, dans le même-temps, un petit Bâtiment qui venoit de Berg, & dont le Patron affecta de visiter les Officiers Hollandois, pour les féliciter de leur arrivée: mais c'étoit un Espion, qui les ayant quittés le lendemain alla déclarer à leurs Ennemis qu'ils étoient à Bakesond, c'est-à-dire dans un lieu où il leur étoit impossible de se défendre, & où les Anglois, avec un peu de diligence, pouvoient les envelopper comme dans un filet.

Leur embarras à Bakesond.

Cependant il vint des Lamaneurs à chaque Vaisseau, mais on n'en demeura pas moins amarré aux Rochers, pendant toute la nuit & le jour suivant. Bitter fit partir une des deux Galiotes, pour

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

aller porter de ses nouvelles en Hollande. Les Habitans du Pays apporterent des rafraîchissemens sur la Flotte : mais ils les mettoient à si haut prix, que pour épargner de l'argent, on s'avisa de leur donner en échange, de vieux habits d'étoffes des Indes. Ils y consentirent d'autant plus volontiers, que la plûpart étoient à demi nuds ; & ce fut un spectacle assez réjouissant, pour les Hollandois, de voir tous ces Paysans du Nord travestis en peu de jours, & couverts d'étoffes rayées ou à fleurs.

Bizarrerie des Paysans Norvegiens.

Un bon vent, qui se leva le 8 d'Août, mit la Flotte en état de passer le reste de ces Détroits, dont quelques-uns n'ont pas plus de largeur que les Canaux ordinaires de Hollande. Elle traversa la Rade interne, qui se nomme le Liet de Berg ; & vers midi, elle arriva dans la Ville même, où chaque Vaisseau fut amarré aux Quais. Il lui en manquoit deux, qui n'étoient pas revenus sous le Pavillon de l'Amiral, depuis la derniere tempête : mais elle trouva, dans le Port, près de cinquante Navires Marchands, qui s'y étoient retirés, en venant de divers Pays, & qui attendoient une Escorte pour retourner en Hollande (6).

Les Hollandois mouillent à Berg.

(6) Le recit de cet événement est d'autant plus curieux, qu'il ne se trouve dans aucun Historien.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Les Habitans de Berg reçurent les Hollandois, avec de grandes marques de joie. Leur Gouverneur, qui se nommoit Caspel de Sisignon, ne leur épargna point les saluts de l'Artillerie. L'Amiral fut traité au Château par toute la Noblesse, & les Officiers n'y trouverent pas un accueil moins favorable chez les Citoyens. Mais cet intervalle de repos ne fut pas de longue durée. La Galiote, que l'Amiral avoit fait partir depuis deux jours, pour la Hollande, revint à Berg sans voiles & sans mât. Elle avoit rencontré, en Mer, une Escadre Angloise, qui lui avoit donné la chasse, & dont elle n'avoit pû se garantir, qu'en s'efforçant de rentrer dans les Détroits. Elle avoit cinglé avec tant de force, que son mât s'étant rompu, elle avoit été forcé de se faire remorquer jusqu'à la Ville, par les petits Bâtimens du Pays. Comme il y a plusieurs passages pour entrer dans le Port de Berg & pour en sortir, l'Amiral fit partir aussi-tôt l'autre Galiote, avec la même Commission.

Danger qui les menace.

Le même jour, il reçut avis que cinq heures après son départ de Bakesond, quatorze grands Vaisseaux de guerre y étoient entrés; dans l'espérance d'emmener la Fotte Hollandoise en

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Angleterre ; & que la trouvant partie, le regret de voir échapper une ſi belle proye les avoit jettés dans des tranſports de fureur, qui cauſoient de l'épouvante aux Habitans. Schouten regarde ce nouvel incident comme un troiſiéme Miracle, & des plus ſenſibles, dit-il, en faveur des Hollandois. Ils ſe croyoient d'ailleurs en ſûreté, dans un Port du Roi de Dannemark, avec qui l'Angleterre étoit en paix. Cette confiance leur fit apprendre, ſans allarme, que l'Ennemi s'étoit avancé juſqu'à Bakeſond. Cependant le Gouverneur de Berg reçut bientôt une Lettre fiere & menaçante, à laquelle on le preſſa de répondre. Elle portoit, » que les Anglois s'étonnoient » beaucoup & ſe trouvoient fort offen- » ſés, qu'il eût reçu, dans ſon Port, » une Flotte Hollandoiſe, chargée des » richeſſes de l'Orient, & qu'il eût » entrepris d'enlever, au Roi de la » Grande-Bretagne, des Vaiſſeaux qui » lui appartenoient par les droits de la » guerre. Elle exigeoit des explications » ſur cet attentat (7).

Lettre de l'Amiral Anglois au Gouverneur de Berg.

Réponſe du Gouverneur.

Le Gouverneur, de l'avis de ſon Conſeil, où l'Amiral Hollandois fut appellé, répondit que les Anglois ne devoient, ni s'étonner, ni ſe croire

(7) Page 410.

offensés de ce que les Alliés des Danois étoient reçus au Port de Berg, lorsque le Roi de Dannemark s'étoit déclaré neutre dans la querelle, qui mettoit aux mains l'Angleterre & la Hollande : que Berg étoit une Ville Marchande, ouverte à tous les Amis de Dannemark, c'est-à-dire, aux Sujets de la Grande-Bretagne, comme à ceux des Provinces-Unies; que si les Anglois avoient besoin de rafraîchissemens, ils étoient libres d'y en venir prendre, comme les Hollandois; sous la condition, dont sa Cour lui avoit fait une loi, qui étoit de ne laisser entrer dans le Port, que six Vaisseaux de guerre à la fois.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Les Anglois répliquerent qu'ayant tenu long-temps la Mer, ils avoient besoin en effet de rafraîchissemens, comme les Vaisseaux des Indes; & que c'étoit l'espérance d'en trouver, au Port de Berg, qui les avoit fait entrer si loin dans les Terres de Dannemark. Deux jours après, on fut informé qu'ils s'avançoient avec un grand nombre de Vaisseaux de guerre, de Caiches & de Brûlots. Ils jetterent l'ancre à deux lieues de la Ville. De-là, ils députerent, dans une Chaloupe bien armée, avec le Pavillon de la Grande-Bretagne, un

La Flotte Angloise s'approche de Berg.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Seigneur (8), qui alla defcendre au pied de la Forteresse, & qui après avoir pressé le Gouverneur de faire sortir, du Port, la Flotte Hollandoise, lui déclara que s'il n'avoit pas cette complaisance pour les Anglois, ils avoient des ordres du Roi, leur Maître, qui les obligeoient de poursuivre leurs Ennemis, dans quelque lieu qu'ils pussent choisir pour retraite. Le Gouverneur répondit, qu'il n'avoit aucun droit sur les Vaisseaux Hollandois; que loin de les chasser de son Port, il lui étoit ordonné d'accorder sa protection à tous les Vaisseaux, Amis du Dannemark, que le hazard ou leur propre inclination y pouvoit amener; & qu'il sçauroit défendre, & la Ville, & le Port, contre tous ceux qui entreprendroient d'y commettre quelque violence.

Les Anglois demandent la liberté de venir dans le Port.

La vigueur de cette réponse ayant obligé le fier Anglois de prendre un ton plus doux, il demanda qu'il lui fût permis de venir acheter des rafraîchissemens avec toute son Escadre. Volontiers, lui dit le Gouverneur, si votre dessein n'est pas de donner atteinte à la paix. Il se retira sans faire connoître autrement ses intentions. Les Hollan-

(8) Les Hollandois le prirent pour l'Amiral même, qui se nommoit *Tideman*.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

dois ne purent se persuader que tant de Vaisseaux de guerre vinssent mouiller, comme eux, presqu'au milieu de la Ville; & loin d'en ressentir toute l'inquiétude que cette proposition devoit leur causer, ils ne la prirent que pour une bravade de leurs Ennemis. Mais ils virent bientôt arriver quatorze grands Navires, quatre Yachts & trois Brûlots, tous arborans Pavillon rouge, qui étoit celui de leur Escadre. Leur Vice-Amiral, qui les commandoit, tandis que leur Amiral étoit demeuré à l'entrée du Détroit avec trois ou quatre autres Vaisseaux, les fit touer aussi-tôt jusqu'à la Barriere de la Ville, pour tenir les Hollandois comme enfermés. Là, formant une espece de croissant, ils se serrerent à la queue l'un de l'autre, & présenterent d'abord leur flanc, garni de fort gros canon. Ils étoient affourchés, avec des embossures à leurs cables. Dans cette situation, ils avoient l'apparence d'un retranchement, dont on auroit fermé le Port de Berg, ou plutôt le petit enfoncement qui le termine. Ils étoient de cinquante à soixante pieces de canon, & quelques-uns même en avoient davantage. Outre les pieces, qui étoient dans leur place naturelle, aux sabords, les Anglois y en

Ils y viennent avec toute leur Escadre.

Leurs préparatifs.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

avoient fait paſſer d'autres ; au plutôt ; ils y en avoient entaſſé, ſuivant l'expreſſion de Schouten, pour foudroyer leurs Ennemis ſans reſſource.

Comment les Hollandois y répondent.

L'Amiral Hollandois ne comprenant rien à toutes ces préparations, alla demander, au Gouverneur, la liberté de repouſſer l'attaque, qui paroiſſoit le menacer, & le ſecours qu'il avoit droit d'attendre d'une Ville alliée de ſes Maîtres. Il revint ſatisfait de la diſpoſition des Danois. Lorſque l'Eſcadre Ennemie avoit paru, il n'avoit pas manqué d'arborer auſſi tous ſes Pavillons, & de répondre aux trompettes & aux tambours des Anglois, par les mêmes fanfares & le même bruit. Revenant à bord, il fit amarrer ſes Vaiſſeaux les uns aux autres, beaupré ſur pouppe, dans le même ordre que l'Ennemi, c'eſt-à-dire, en forme de demie-lune, avec des emboſſures aux cables, & préſentant ſtribord ; mais avec moins de forces, puiſqu'il n'avoit que ſept ou huit Vaiſſeaux, qui fuſſent capables de réſiſtance. Il n'y avoit même aucune apparence qu'ils puſſent ſoutenir de grands efforts. Ils étoient extrêmement chargés ; ils faiſoient eau ; l'embarras étoit extraordinaire ſur les Ponts ; & dans le peu de temps qu'on avoit à ſe promettre,

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Il étoit impossible de les dégager & de les mettre en meilleur état. D'ailleurs, ils étoient dans l'intérieur de la Ville, & dans la plus étroite partie du Canal, où l'espace leur manquoit pour les mouvemens nécessaires. » Je trouve, dit ici » Schouten, que les Anglois, avec » toute leur hauteur & leur arrogance, » ne furent audacieux qu'à demi. Après » avoir osé franchir les bornes, ils » devoient pousser plus directement » leur entreprise. S'ils nous eussent » attaqués en entrant dans le Port, ils » se seroient infailliblement saisis de » notre Flotte & de tous les Vaisseaux » Marchands, qui s'y trouvoient avec » elle. Ils auroient accroché nos Vais- » seaux, ils en auroient coupé les cables, » & rien ne leur auroit été plus facile » que de les traîner en ouaiche & de les » remorquer jusqu'aux leurs. Le temps » même ne leur manqua pas pour exé- » cuter leur dessein, depuis qu'ils se » furent approchés. La plûpart de nos » Matelots étoient à terre, échauffés » de vin, & si troublés, qu'ils ne » comprenoient rien à l'ordre qu'on leur » donna de retourner à bord pour se » défendre (9).

Réflexions de Schouten.

Le Gouverneur de Berg fit sonner

Epouvante des Habitans de Berg.

(9) Pages 415 & 416.

Gautier Schouten. 1665.

l'allarme, à la priere de l'Amiral Hollandois, & publier que tous les Matelots se rendissent à bord, sous peine de la perte de leurs gages & d'une rigoureuse punition. En même-temps tous les Bourgeois reçurent ordre de s'armer. Schouten ne se croit pas capable de représenter quelle fût leur frayeur & leur indignation, lorsqu'ils apprirent ce que les Anglois vouloient tenter au milieu de leur Ville. L'épouvante fut d'autant plus vive, que jamais on n'avoit vû d'Ennemis si proche des murs. Dans ce premier transport, la plûpart n'attendirent que la nuit pour abandonner leurs Maisons, & pour se sauver dans les Montagnes avec ce qu'ils avoient de plus précieux.

Précautions de l'Amiral Bitter.

Tous les Matelots Hollandois ayant repris courage en arrivant à bord, l'Amiral, qui connoissoit le génie de sa Nation, lente à s'échauffer, mais capable d'une chaleur constante lorsqu'une fois elle a pris feu, se transporta le soir sur chaque Vaisseau, & s'efforça d'animer tous les Equipages, par les plus grands motifs qui puissent faire impression sur le cœur des hommes; l'amour de la Patrie, l'honneur & la liberté. Schouten rend témoignage qu'après un discours fort éloquent, dont il rapporte

les principaux traits : » il entendit tous » les Hollandois de son Bâtiment crier » d'une seule voix, & d'un ton qui ne » marquoit ni surprise ni tristesse ; oui, » notre Amiral, nous combattrons avec » tant de courage que nous vous répon- » dons de la victoire. Nous périrons, » jusqu'au dernier, plutôt que de laisser » tomber entre les mains de l'Ennemi, » un si riche butin, qui peut contribuer » au salut de notre Patrie, & plutôt que » de tomber nous-mêmes au pouvoir » des Anglois. L'Amiral, s'adressant » ensuite aux Officiers, leur recom- » manda de faire périr leurs Vaisseaux, » s'ils perdoient l'espérance de les con- » server (10).

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Ardeur de ses gens.

Après avoir achevé le tour de la Flotte, il employa ses soins à partager les Equipages des Navires Marchands, qui n'étoient pas capables de combattre. Une partie fut distribuée sur les Vaisseaux des Indes, & le reste envoyé au Château de la Ville, où quantité de Bourgeois entrerent aussi, dans la résolution de ne pas manquer à leurs Alliés. Les Brûlots des Anglois étoient redoutables pendant la nuit : mais, heureusement pour la Flotte Hollandoise, ils étoient au-dessous du vent. On n'en-

(10) Page 420.

Gautier Schouten. 1665.

Mépris des Anglois pour eux.

tendit jusqu'au lendemain, sur tous les Vaisseaux, que des cris de joie, accompagnés d'injures grossieres, » qui nous » faisoient connoître, ajoute Schou- » ten, qu'ils regardoient notre Nation » comme le rebut du genre humain, » comme l'écume de la terre, & » comme les plus viles Créatures de » l'Univers (11).

Offres qu'ils font aux Commandans Danois.

A la pointe du jour, leur Vice-Amiral, étant descendu dans une Chaloupe, alla sommer encore une fois le Gouverneur de Berg de livrer les Vaisseaux Hollandois, au Roi d'Angleterre. Plusieurs Danois assurerent les Hollandois qu'il avoit offert la motié du butin aux Commandans de la Ville, s'ils vouloient demeurer neutres. Mais ils rejetterent cette offre, en déclarant au nom du Roi leur Maître, qu'il ne prétendoit pas que les Priviléges de son Port fussent violés, & que si l'un ou l'autre des deux Partis commençoit les hostilités, ils employeroient toutes leurs

(11) L'Auteur répète amérement quelques-unes de leurs injures : » Pauvres Misérables, que » prétendez-vous faire ? » Chiens, Scélérats, Ti- » nettes à beurre. Ils n'en » peuvent plus. Ils sont » demi morts de fatigue, » malades ou yvres ; & » de tels Guerriers ose- » roient se battre contre » nous ? Comment ils fui- » ront demain ! Comment » ils iront se cacher, » lorsqu'ils entendront le » bruit de notre canon ! *Page* 422.

forces pour ſecourir ceux qui demanderoient la paix. L'Anglois s'enveloppa dans de vaines excuſes, par leſquelles il ſembloit laiſſer quelque doute de ſes dernieres réſolutions.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

A ſon retour, il ne ſe fit pas conduire droit à ſes Vaiſſeaux ; mais s'approchant de ceux des Hollandois, il affecta de les conſidérer l'un après l'autre. Cette bravade leur parut ſi offençante, qu'ils le ſaluerent de trois coups de leur plus gros canon. Auſſi-tôt qu'il fut retourné à bord, on vit les Anglois en mouvement, pour les derniers préparatifs du combat. Ils arborerent leurs Pavillons, ils mirent leurs Ponts volans, ils ſe pavoiſerent. Toutes ces manœuvres étoient accompagnés de grands cris, & du bruit de leurs tambours & de leurs trompettes. Les Hollandois prirent auſſi leurs poſtes. Le Soleil, qui s'étoit levé fort clair, fut alors offuſqué par des nuages. Enſuite il tomba une groſſe pluie ; mais le vent demeura toujours le même, c'eſt-à-dire, favorable à la Flotte Hollandoiſe.

Ils ſe diſpoſent au combat.

Vers ſix heures du matin, au ſignal qui fut donné par un coup de canon, les Vaiſſeaux Anglois firent une décharge de toute leur artillerie. Cette bordée de babor, où toutes leurs pieces étoient

L'action commence par un feu terrible.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

raſſemblées, fit un fracas ſi terrible ; que le Ciel & la Terre en parurent ébranlés. Elle ne pouvoit être de moins de quatre cens canons, proches les uns des autres, & chargés de gros boulets, de chaînes, de barres de fer, de mitrailles, qui firent bouillir l'eau en tombant autour des Hollandois. Cependant, elle leur cauſa peu de dommage. Le Vaiſſeau de Schouten ne perdit que deux hommes, dont l'un fut coupé en deux par le milieu du corps, & l'autre eut la tête emportée. Cette premiere furie n'abbattit point leur courage, comme leurs Ennemis s'y étoient attendus. Ils firent feu de leur côté, avec la double ardeur de la juſtice & du reſſentiment. Après cette bruſque ouverture, on ſe hâta de recharger de part & d'autre ; & le combat fut continué avec une furie, qui fait douter, à Schouten, qu'il s'en ſoit jamais donné d'auſſi terrible. Les Hollandois virent, avec un extrême étonnement, la Baniere blanche arborée du côté des Danois ; ils ſe crurent trahis : mais, loin de ſentir leur courage abbattu par ce cruel incident, ils redoublerent leurs efforts, dans l'idée qu'ils ne devoient rien attendre que d'eux-mêmes. Le vent ne ceſſoit pas d'être pour eux. Il pouſſoit la fumée du

Les Danois abandonnent la Flotte Hollandoiſe.

côté des Anglois; & dans cette épaisse obscurité, la plûpart de leurs coups, qu'ils ne pouvoient pointer réguliérement, devenoient inutiles, ou ne causoient de mal qu'aux Edifices de Berg, dont plusieurs furent extrêmement maltraités. Au contraire, les Hollandois, ayant toujours l'avantage de voir leurs Ennemis, & de tirer dans le flanc de leurs Vaisseaux, dont les Equipages étoient fort nombreux, leur tuoient beaucoup de monde. Ils avoient des pieces de trente, de trente-six & de quarante-huit livres de balles, qui faisoient une affreuse exécution. » C'étoit » moins un combat naval, qu'un mas- » sacre d'hommes & une véritable » boucherie (22). Enfin, les Hollandois remarquerent que l'ardeur de l'Ennemi commençoit à diminuer; & ce changement releva leur courage, jusqu'à leur faire desirer la continuation du combat, pour remporter une victoire complette sans le secours des Danois.

Ils se laissent engager à tirer sur les Anglois.

Cependant les pressantes sollicitations des Marchands, qui s'étoient renfermés dans le Château, & peut-être le ressentiment de voir la Ville si peu respectée, engagerent le Gouverneur à prendre parti pour les Hollandois. Il s'excusa d'avoir

(22) Pages 427 & précédentes.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

arboré la Baniere blanche, par l'espérance qu'il avoit eue de faire accepter sa médiation aux deux Partis ; *excuse plaisante*, observe Schouten ; & faisant élever un Drapeau rouge à la place, il fit tirer, du Château & du Fort de Nordenes, sur l'Escadre Angloise. Le combat avoit déja duré plus d'une heure, & le feu des Anglois s'étoit extrêmement rallenti. Cette diversion, à laquelle ils ne s'attendoient plus, acheva de les déconcerter. Ils ne penserent plus qu'à faire retraite en désordre ; & coupant leurs cables, ils abandonnerent toutes leurs ancres. On leur prit, dans cette confusion, deux Chaloupes & un Canot. Schouten fait une vive peinture de leur embarras (13). » Heureusement

Retraite des Anglois.

(13) » Il est certain, » dit-il, qu'on ne peut » voir plus de confusion » ni de marque d'épouvante. Presque tous leurs » Vaisseaux carguoient extraordinairement, par la » quantité de canon qu'ils » avoient passée au même » bord, & qu'ils n'avoient » pas le temps de retirer. » D'autres carguoient du » côté opposé, parce que » nos coups les ayant percés du côté qu'ils avoient » présenté, tous les efforts » des Equipages avoient été » employés à passer brusquement l'artillerie à » l'autre bord, pour pouvoir tenir babord hors » de l'eau. Leurs voiles, » leurs vergues, leurs manœuvres étoient embarrassées les unes dans les » autres ; & comme nous » ne cessions pas de tirer » sur eux, nous dûmes les » incommoder furieusement. Leur vanité peut » les empêcher d'en faire » l'aveu ; mais si la prodigieuse charge de nos » Vaisseaux nous eût permis de les poursuivre, » on les auroit réduits à » de terribles extrêmités. *Pages* 429 & 430.

» pour tant de Vaiſſeaux qui s'embaraſ-
» ſoient dans leurs mouvemens, le vent, qui leur avoit été ſi contraire pendant le combat, les aidoit à ſortir du Port. Ils ſe retirerent en Liet, où ils mouillerent plus tranquillement.

Perte de la Flotte Hollandoiſe.

Les Hollandois n'eurent que trente hommes de tués, dans cette grande action, & ſoixante & dix bleſſés. Ils regarderent, comme un bonheur, que leurs Equipages fuſſent ſi foibles; parce qu'ayant peu de monde ſur les tillacs, les boulets y paſſoient ſans incommoder perſonne. Cependant les Vaiſſeaux avoient été moins épargnés que les hommes. La plûpart étoient déſemparés de leurs mâts, & de leurs manœuvres. D'autres avoient été percés de pluſieurs coups. Mais on ſe hâta de les radouber. Pendant le combat, l'air fut toujours chargé, & la brume ſi épaiſſe, qu'elle tomboit en petite pluie. A peine l'action fut-elle terminée, que le Soleil reparut avec tout l'éclat qu'il avoit eu le matin;
» comme ſi cet Aſtre, ajoûte poétique-
» ment Schouten, eût craint de voir
» deux Nations Chrétiennes s'entredé-
» chirer avec une brutale furie (14).

Les Anglois menacent le Gouverneur de Berg.

Le jour ſuivant, les Anglois écrivirent au Gouverneur de Berg, que

(14) Page 431.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

n'ayant rien entrepris contre les Habitans, ni contre la Ville, ils étoient fort ſurpris des hoſtilités auſquelles il s'étoit emporté contr'eux ; qu'ils avoient fait une perte conſidérable (15), dont ils accuſoient moins leurs Ennemis que les Danois ; mais qu'ils ne laiſſeroient pas cet affront ſans vengeance, & que dans peu de jours, ils reviendroient aſſez forts pour enlever la Flotte Hollandoiſe, à leurs yeux. Le Gouverneur leur déclara, par une réponſe ferme, que s'ils ſe rapprochoient de la Ville, ils y ſeroient encore mieux reçus que la premiere fois. Mais, au lieu de ſe rapprocher de la Ville, ils ſe retirerent plus loin pour ſe radouber. L'Amiral Bitter députa auſſi-tôt, en Hollande, une Galiote fort légere, avec le récit des périls

(15) On apprit des Priſonniers, & par les avis qu'on reçut d'Angleterre, qu'ils avoient perdu le Comte de Sandwich, un de leurs principaux Officiers, avec quatre ou cinq Capitaines, & cinq cens hommes, tant bas Officiers, que Soldats & Matelots. Le nombre de leurs Bleſſés fut très-conſidérable. Ils furent ſi incommodés de leurs Morts, qu'ils en jetterent une grande partie dans les flots, pour donner plus d'air aux Bleſſés. Pluſieurs de ces Cadavres furent rejettés, par la Mer, ſur le rivage, & les Norvegiens trouverent encore, ſur eux, de quoi piller. Le reſte fut porté à terre pendant la nuit, & jetté en monceaux dans de grandes foſſes, qui furent ouvertes derriere les rochers. On les y trouva, fort mal couverts, après la retraite de l'Eſcadre. *Page* 432.

périls dont le Ciel avoit délivré la Flotte, & de ceux qui la menaçoient encore. On rendit à Dieu des actions de graces publiques, dans la Ville & sur chaque Vaisseau ; & les Hollandois, de concert avec les Habitans, firent de nouveaux préparatifs pour leur défense.

Menaces des Anglois.

Le 15 d'Août, on reçut une Lettre des Anglois, par laquelle faisant valoir leur modération, quoiqu'ils se vantassent d'avoir été renforcés depuis leur retraite, ils demandoient au Gouverneur la liberté de faire pêcher leurs ancres & d'acheter des rafraîchissemens pour leurs Malades. Mais après leurs violences, on ne jugea point à propos de leur accorder cette faveur. Ils recommencerent leurs bravades & leurs menaces, ausquelles on répondit avec la même fermeté ; & le Gouverneur fit pêcher leurs ancres, dont on trouva jusqu'au nombre de vingt-quatre. Cependant, comme on ne doutoit pas qu'ils ne revinssent avec de nouvelles forces, on redoubla les soins pour se disposer à les recevoir. Le 20, on apprit par un Bâtiment Ecossois, qui arriva dans le Port, que la peste causoit beaucoup de ravage en Angleterre, & que les François, irrités de l'enlevement de plu-

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Nouvelles qui facilitent le départ de la Flotte Hollandoise.

ſieurs de leurs Vaiſſeaux, alloient déclarer la guerre à cette Couronne. Les Hollandois ſe promirent quelque heureux fruit de ces deux nouvelles. En effet ils furent informés, deux jours après, de la retraite de leurs Ennemis. Le 27, ils apprirent que l'Armée Navale des Etats, commandée par Ruiter, avoit quitté la Riviere d'Embs, où les vents contraires l'avoient retenue long-temps; & que celle des Anglois au nombre de quatre-vingt Vaiſſeaux, étoit entrée dans les Ports d'Ecoſſe, pour y prendre de l'eau & des vivres. La Galiote, que Bitter avoit dépêchée en Hollande, étant arrivée peu de jours après, avec la confirmation de tant d'agréables circonſtances, on jugea qu'il étoit temps de ſe remettre en Mer, où les dangers de cet Elément étoient preſque les ſeuls qu'on crut avoir à redouter (16).

Elle met à la

Bitter fit rappeller tous ſes gens à bord: mais tous les Vaiſſeaux de la Flotte ne purent lever l'ancre en même temps. Celui de Schouten fut un des premiers qui mirent à la voile. Il comptoit de ſortir promptement par le paſſage de Kruisfourt, lorſque le vent ayant changé, il ſe vit obligé de faire dix ou douze

(16) Pages 441 & précédentes.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

lieues au Nord, entre les Terres, pour aller mouiller, dans le paſſage de Jeltefourt, qui eſt plus proche de la Mer. Ce retardement affligea d'autant moins l'Equipage, que le lendemain il vit arriver dans le même lieu, tous les autres Vaiſſeaux de ſa Nation. Ils ſe trouverent au nombre de ſoixante & cinq, mouillés dans cette Rade: mais le gros temps ne leur permettoit pas d'en ſortir. Ils y reçurent des Lettres de l'Amiral Ruiter, qui leur recommandoit de ſe hâter; parce que l'Armée Navale ſe trouvoit fort incommodée de croiſer ſans ceſſe, pour favoriſer leur Navigation. Cet avis, qui ſembloit renfermer quelque défiance, leur fit rappeller l'inquiétude que les Habitans de Berg avoient témoignée à leur départ. » Ils avoient répété pluſieurs fois, » Hélas! que vous avez peu ſujet de » vous réjouir. Vous ne manquerez pas » d'être attaqués en Mer, & vos Vaiſ» ſeaux diſperſés auront beaucoup de » peine à ſe ſauver. Prédiction, ajoute » Schouten, qui ne fut que trop malheu» reuſement vérifiée (17).

Lieux marqués pour le Rendez-vous.

Cependant on remit en Mer le 4 de Septembre, après avoir dépêché, à l'Amiral Ruiter, une Galiote pour l'en

(17) Page 442.

Gautier Schouten. 1665.

informer. Le 6 on découvrit l'Armée ; à laquelle toute la Flotte Marchande se joignit. Le premier Rendez-vous, dans la supposition de quelque disgrace, fut marqué un peu au Sud du Dogrebanc ; le second au Texel, & le troisiéme proche de Gorée. Toute la Flotte, qui étoit alors de cent quatre-vingt-dix voiles, sans y comprendre plusieurs Vaisseaux qu'on attendoit encore, formoit un spectacle admirable, sur une Mer unie & dans un temps fort serein. Mais ce qui ne s'offroit pas à la vûe étoit beaucoup plus précieux que les Vaisseaux mêmes ; car tant de Navires Marchands, que l'Armée devoit escorter, renfermoient des richesses inestimables (18). Enfin ceux qu'on attendoit, de Bakesond & de Drontheim, arriverent sous le Pavillon ; & le 8 de Septembre, on reçut avec une joye extrême, l'ordre de mettre à la voile.

Prodigieuse Flotte.

Plaintes de Schouten.

Laissons à Schouten la liberté d'exprimer ses regrets, dans les termes qui font autant d'honneur à sa piété, qu'à son zèle pour le Pays de sa naissance. Il s'écrie : » que les ressorts de » la Providence sont incompréhensi» bles, & quelles réflexions ne donne-

(18) Page 445.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

» t'elle pas lieu de faire ſur notre néant ? » Dans les périls innombrables de tempêtes, dans les preſſentes extrêmités » où nous étions tombés tant de fois, » pendant tous nos Voyages, nous n'a» vions pas vû le bras de la chair prêt » à nous appuyer. Nous avions jetté les » yeux ſur Dieu ſéul. Nous n'avions eu » recours qu'à lui, & jamais nos ardentes » prieres n'avoient manqué d'être exau» cées. Nous avions été tirés des abîmes » de la mort & des mains de nos En» nemis, par des miracles viſibles. » Maintenant, qu'environnés d'une » groſſe armée Navale, prête à nous » défendre, & que rendus preſque aux » portes de notre Patrie, il ſemble qu'il » n'y ait plus rien à craindre pour nous » de la part des hommes ; Dieu nous » ôte ſa protection, pour nous faire » connoître ſa puiſſance, & nous livre » à nos propres conſeils. Auſſi-tôt nous » ſuccombons, nous faiſons naufrage » au Port, & nous ſentons l'impuiſſance » du roſeau briſé que nous avions pris » pour notre ſoutien (17).

Malheurs qui pourſuivent la Flotte Hollandoiſe.

Les Hollandois gouvernerent au Sud, avec un vent d'Oueſt, qui devenoit fort impétueux. Le temps d'ailleurs étant embrumé, l'Amiral Ruiter fit

(19) Pages 445 & 446.

Gautier Schouten. 1665.

bientôt arborer son Pavillon, pour signal de forcer de voiles & de le suivre. Pendant qu'on faisoit cette manœuvre, l'air se trouva extrêmement chargé, avant que la Flotte eût encore bien reglé son cours, & le vent passa au Nord-Ouest avec une nouvelle force. On mit des feux sur tous les Vaisseaux, comme le seul moyen de prévenir la dispersion d'un si grand nombre de Bâtimens. La Mer en parut couverte; & de toutes parts, on voyoit réflechir la lumiere sur les eaux. Nous suivîmes le gros de ces feux, raconte Schouten, & nous en fumes environnés jusqu'à minuit. Alors la tempête, qui venoit du Nord-Ouest augmenta si furieusement, que tous les Vaisseaux se disperserent; & par degrés nous perdîmes la vûe des feux qui nous conduisoient. D'ailleurs notre Arcasse, qui avoit beaucoup souffert dans notre retour des Indes, ne pouvant plus résister aux coups de Mer, nous fûmes obligés de mettre côté en travers. Ainsi nous serrâmes une partie de nos voiles, & nous nous laissâmes dériver toute la nuit à la merci des vagues. Le jour suivant, l'orage ne fit que redoubler. Nous ne vîmes plus que dix ou douze Vaisseaux, dont la plûpart se laissoient dériver comme nous, & quelques autres

Le Vaisseau de Schouten est séparé.

couroient vent arriere, le Cap ſur la Hollande. Les lames nous couvroient d'eau. Comme nous n'avions point d'habits de laine, & que nous revenions des Pays chauds, le froid nous paroiſſoit inſupportable. Nous paſſâmes deux fois vingt-quatre heures dans cette ſituation. La tempête ayant commencé à diminuer, nous nous rejoignîmes, au nombre de ſeize Bâtimens ; dont cinq ou ſix étoient des Vaiſſeaux de guerre. On tint conſeil, à bord du Contr'Amiral, & l'on y réſolut de porter vers la Hollande, dans l'eſpérance de rencontrer, au Sud du Dogrebanc, pluſieurs des Vaiſſeaux diſperſés, & peut-être le gros de la Flotte.

On étoit à la hauteur de ſoixante degrés ſoixante minutes de latitude du Nord. Vers midi, ſept Vaiſſeaux ſe firent voir à la diſtance du canon ; & dans l'opinion qu'ils étoient de la grande Flotte, on fit petites voiles juſqu'au ſoir pour les attendre : mais ils ſe dérobberent pendant la nuit. Cet incident n'empêcha point d'avancer, avec beaucoup de vîteſſe, juſqu'au de-là du Dogrebanc, où l'on ne rencontra, ni l'Armée, ni aucun Vaiſſeau Marchand. Les Officiers conclurent qu'il falloit profiter du vent, pour ſe rendre droit

Fauſſe confiance des Hollandois.

GAUTIER, SCHOUTEN. 1665.

au Texel. On continuoit de voguer ſi légérement, qu'ils ne ſe crurent pas à plus de vingt-cinq lieues de leurs Ports ; & dans la confiance d'être échappés à tous les dangers, il ne leur reſta plus le moindre doute que l'Armée Angloiſe n'eût relâché au Port de Soltsbay. Cette ſuppoſition fit conclure que ſi l'on découvroit pluſieurs Vaiſſeaux, en quelque nombre qu'ils puſſent être, on ne devoit pas les éviter, parce qu'ils ne pouvoient être que de l'Armée Hollandoiſe. Ainſi, continuant la route, avec une tranquillité qu'on n'avoit pas eue depuis long-temps, on ſe flattoit d'être bien-tôt à la vûe des Iſles, ou de Vlie, ou de Schevleing, ou du Texel.

Ils tombent dans de nouveaux dangers.

Le 13 de Septembre, l'air ſe chargea d'une brume fort épaiſſe. On étoit alors au nombre de ſeize voiles ; & tous les Officiers, dans leur flateuſe prévention, avoient ſans ceſſe le verre à la main. Pendant qu'ils étoient à table, un Matelot les avertit qu'on découvroit un grand nombre de Vaiſſeaux. Cet avis les fit ſortir avec beaucoup d'empreſſement ; & l'air s'étant un peu éclairci, ils découvrirent clairement le Pavillon de Hollande. Ils firent ſerrer le vent, pour s'en approcher. Une

Galiote, qu'ils avoient avec eux, reçut ordre d'aller reconnoître de plus près cette Flotte ; mais la brume recommença tout d'un coup avec tant d'épaiſſeur, & les nuages devinrent ſi ſombres, qu'elles ne put percer les ténébres. Cependant toute la petite Flotte ne continua pas moins d'avancer, juſqu'à ce qu'elle nentendît un grand bruit de canons. L'inquiétude prit la place d'une téméraire confiance. Les uns jugerent que c'étoient les deux Armées Navales, qui combattoient. D'autres ſe livrerent aux plus ridicules conjectures. Enfin, l'air s'étant déchargé par une groſſe pluie, ils diſtinguerent plus de cent gros Navires, qui couvroient la Mer autour d'eux, & qui arrivoient ſur eux, vent arriere, à pleines voiles. Une partie de ce redoutable nombre canonoit encore, & ne ceſſa qu'après la chute d'un mât, des huniers, & de toute la voilure d'un Vaiſſeau, qui parurent tomber dans la Mer.

Ils ſe trouvent au milieu de la Flotte Ennemie.

Cette manœuvre augmenta les ſoupçons des Hollandois, ſans être capable encore de les détromper entiérement : mais la Galiote leur apprit bien-tôt qu'ils étoient au milieu de toute l'Armée Angloiſe, qui les avoit trompés en arborant le Pavillon des Provinces-

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Unies. Deux petits Bâtimens de leur Nation, échappés à la pourſuite de l'Ennemi, paſſerent ſous leur vent, & leur crierent de ſe dérobber à la fureur des Anglois, qui étoient prêts à fondre ſur eux. En effet, tandis que le gros de l'Armée Angloiſe demeura rangé en croiſſant, ſes meilleurs Voiliers ſe détacherent & firent force de voiles pour les joindre. Ils n'étoient pas en état de ſe défendre. D'ailleurs la conſternation, d'une ſi malheureuſe avanture, ôtoit le courage aux plus braves. Leur unique eſpérance étant dans la fuite, ils prirent chaſſe, quoique bien tard, puiſqu'ils n'étoient pas à plus d'une petite lieue de l'Ennemi.

Le Vaiſſeau de Schouten eſt abandonné des autres.

Le Vaiſſeau de Schouten avoit été fort maltraité par les tempêtes & par le combat, qu'il avoit ſoutenu à Berg. Il faiſoit eau de toutes parts, il étoit ſale, à demi deſemparé, & fort péſant de voiles. Auſſi demeura-t-il en arriere, tandis que les autres s'efforcerent de s'éloigner. Un petit Bâtiment, qui s'étoit ſauvé du milieu des Ennemis, paſſa fort près du bord ; & le Capitaine cria dans ſa frayeur : » Amis, forcez de » voiles. C'eſt toute l'armée Angloiſe. » Il ne leur faut pas une heure pour » nous joindre. Je ſuis échappé juſqu'à

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

» présent : mais la plûpart de mes Com-
» pagnons, sont tombés entre leurs
» mains. Nous avons été trompés par
» leurs Pavillons. Le Vice-Amiral, le
» Contre-Amiral de la Flotte des Indes,
» & plusieurs autres, ont été pris
» devant mes yeux, après un furieux
» combat. Changez de route ; vous n'a-
» vez pas d'autre moyen de vous sauver.
Ce Bâtiment étoit si fin de voiles, que la vîtesse de sa course ne permit pas d'en recevoir d'autres avis. Mais on résolut de faire fausse route à la brune, si l'on étoit encore en état de suivre ce conseil, & quoique le Vaisseau fût si mal paré pour la défense, on se promit de le vendre bien cher, dans l'opinion que l'inhumanité des Anglois, pour leurs Prisonniers, étoit plus à craindre que la mort (20).

Il fait fausse route pour fuir.

La nuit arriva. Elle fut si noire, que l'armée Ennemie ayant disparu, on prit librement le parti de porter au Nord-Est. Le vent soufloit du Sud. L'air étoit chargé, la Lune nouvelle, & l'on ne voyoit plus que la Mer, qui paroissoit toute en feu. On fit cesser la manœuvre des Pompes, & tout ce qui pouvoit faire du bruit. Tous les feux furent ôtés, parce qu'on devoit passer

(20) Page 434.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

vers l'aîle droite des Anglois, au hasard d'aborder quelqu'un de leurs Vaisseaux : mais, entre mille dangers, cette voye parut la plus sûre, pour s'éloigner d'eux en les trompant. La force du vent n'empêcha point de faire servir toutes les voiles. On silla si vîte, que toutes les parties du Vaisseau en étoient ébranlées, & qu'on craignoit à chaque moment de voir rompre les mâts. A minuit, la navigation n'ayant été troublée par aucune rencontre, on mit le Cap à l'Est, pour ne pas tomber trop loin des Côtes de Hollande. Cette route fut continuée jusqu'à la pointe du jour ; & le tems de l'obscurité, qui ne cessa point d'être fort épaisse, fut employé à rendre graces au Ciel d'une faveur si sensible.

Embarras de sa situation.

Lorsqu'on apperçut la premiere clarté du jour, on crut avoir fait treize ou quatorze lieues à l'Est, mais on se trouvoit au milieu des flots, comme une Brebis, suivant l'expression de Schouten, égarée dans les déserts au milieu des Loups. On ne découvrit aucun Vaisseau. C'étoit un sujet de joie. Cependant quelle route choisir, pour échaper à l'Ennemi ? On auroit gouverné, vers la Hollande ; mais le vent & la marée étoient contraires. On prit le parti de

demeurer dans le même parage, en louvoyant & faiſant de petites bordées, juſqu'au changement qu'on eſpéroit. Les Pilotes ſe crurent aſſez proche du Port de Hambourg, & de la petite Iſle Heilig-Landt; ſur-tout lorſqu'ils virent paſſer des Semaques, & pluſieurs autres Bâtimens, qui prenoient apparemment la route de l'Elbe, ou qui ſortoient de ce Fleuve. Il étoit à craindre que les Bremois, ou leurs voiſins, plus affectionnés aux Anglois qu'à la Hollande, ne leur donnaſſent avis de l'arrivée d'un Vaiſſeau Hollandois ſur leur Côte. L'Armée Ennemie ne pouvoit être fort éloignée. On avoit à redouter auſſi les Capres. D'ailleurs, l'eau & les vivres commençoient à manquer. Dans cet état, avec des vents forcés du Sud, qui ne laiſſoient point d'eſpérance de gagner les Ports de Hollande, on mit en délibération s'il n'y en avoit pas d'autres à chercher. Ceux de Hambourg & de Glukſtad étoient les plus proches; mais il paroiſſoit dangereux d'entrer dans l'Elbe, dont les Pilotes ne connoiſſoient pas les eaux, & où les Anglois ſont toujours en fort grand nombre. On ne pouvoit entreprendre de retourner à Berg, dont on étoit trop éloigné, & où l'on craignoit même de n'être pas reçu.

Il entreprend de ſe retirer à l'Oreſondt.

Gautier Schouten. 1665.

Fleckeren, Languesond, & Frederikstad, ne paroissoient pas des lieux assez sûrs, non plus que les Côtes du Jutlandt. En prenant la route de l'Oresond, on craignoit les Capres, qui infestoient la pointe du Jutland & la Mer Baltique. Cependant la nécessité fit embrasser cette ressource. On se flatta de trouver de la protection & des rafraîchissemens à Copenhague, ou à Cronenbourg, & de pouvoir résister aux Capres, si l'on n'en avoit à combattre qu'un ou deux à la fois.

Il rencontre un Capre, & cinq Vaisseaux Anglois.

Après ce conseil, on se hâta de faire vent arriere, pour courir au Nord. Le 16 de Septembre, pendant qu'on avançoit beaucoup, avec un plein vent du Sud, on découvrit un Vaisseau, que sa manœuvre fit bientôt reconnoître pour un Capre. Les Hollandois firent si bonne contenance, qu'ils lui ôterent l'envie d'approcher. Mais le lendemain, ils virent paroître cinq grands Vaisseaux, qui portoient sur eux à pleines voiles. Ils ne douterent pas que ce ne fut cinq Anglois, que le Capre avoit appellés pendant la nuit ; & désespérant de les éviter par la fuite, ils prirent la résolution de les attendre. Cependant, comme ils étoient peu éloignés de la Pointe du Jutland, ils continuerent

leur route à petites voiles, avec la précaution de raser la terre de fort près, pour ne prêter qu'un côté à leurs Ennemis. Ils passerent leurs vingt-quatre plus grosses piéces de canon à babor, c'est-à-dire, du côté de la Mer, dans l'espérance de faire croire qu'ils avoient de l'autre côté vingt-quatre autres pieces de la même grosseur. Ils arborerent l'Enseigne de poupe & la flamme au grand mât, pour se donner aussi l'apparence d'un gros Vaisseau de guerre. Enfin, se promettant à l'extrêmité, de pouvoir se sauver à terre, avec la Chaloupe & le Canot, ils résolurent entr'eux de faire sauter le Vaisseau plutôt que de se rendre aux Anglois.

Ses dispositions pour le combat.

Quelques Pêcheurs vinrent à bord, avec un reste de Poisson, dont ils avoient vendu la plus grande partie aux cinq Vaisseaux. On apprit d'eux que le plus gros Bâtiment de cette Escadre portoit cinquante pieces de canon. Ils demanderent, à leur tour, d'où les Hollandois étoient partis, & ce qui les amenoit dans cette Mer. Comme on ne pouvoit douter qu'ils ne fussent envoyés pour reconnoître le Vaisseau, on leur répondit qu'il étoit parti du Texel, & qu'il avoit ordre d'aller dans le Sond, pour servir d'escorte à quelques Mar-

Espions qui viennent l'observer.

Gautier Schouten. 1665.

chands, qui devoient retourner en Hollande. Ils demanderent encore d'où venoit une si forte odeur de poivre; On leur dit, sans affectation, qu'il avoit été du convoi qui avoit conduit les Vaisseaux des Indes, & que s'étant chargé de quelques Epiceries, pour soulager ceux qui avoient besoin de ce secours, l'odeur lui en étoit resté. Ils porterent cette réponse aux Anglois.

Désespoir des Hollandois.

Le temps étoit beau, & la Mer fort unie. Bientôt les Ennemis s'approcherent, à la faveur d'un petit vent de l'Ouest. Ils étoient si bien armés, que la plûpart des Hollandois perdirent, à cette vûe, tout espoir de résister. L'épouvante alla jusqu'à faire détacher la Chaloupe, pour gagner le rivage tandis qu'on le pouvoit encore, & pour mettre le feu aux poudres en s'embarquant. Les ordres des Officiers ne furent plus respectés. Chacun prit son argent, & ce qu'il avoit de plus précieux. Ceux, que l'exemple ne pouvoit faire consentir à cette lâcheté, demeuroient immobiles, & sembloient attendre, pour sortir d'incertitude, les premieres bordées que l'Ennemi étoit prêt à leur envoyer. Mais, Schouten fait toujours veiller les Puissances célestes à la conservation de son Vaisseau.

» Au milieu de ce danger, dit-il, & » dans l'attente des horreurs de la Mort, » ou d'un barbare esclavage, le Ciel, » aussi puissant en moyens que riche » en miséricordes, nous délivra par un » miracle, dont nous devons lui rendre » grace à jamais (21).

Raisons qui portent les Anglois à ne pas les attaquer.

Les Anglois étoient si proche, qu'il ne leur restoit qu'à jetter le grapin pour aborder. Ils considérerent attentivement le Navire Hollandois, & jugeant que c'étoit un Vaisseau de guerre, où ils n'avoient à gagner que de la poudre & du plomb, ils conclurent qu'après leur avoir tué beaucoup de monde, ceux qui le défendoient ne manqueroient pas de le faire échouer ou couler à fond, & que par conséquent, l'Angleterre n'en recueilleroit aucun fruit. Un Seigneur, qui étoit sur le Vaisseau du Pavillon, ayant approuvé ce raisonnement, ils s'y conformerent, par l'espérance de rencontrer les Marchands auxquels ce Navire Hollandois alloit servir d'escorte. Enfin, ils lui laisserent continuer sa route vers la Mer Baltique, sans lui envoyer une seule volée de canon; & courant à l'Est, ils perdirent volontairement le pouvoir de lui nuire.

(21) Page 463.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

Ce Seigneur, à qui Schouten croit devoir ſon ſalut, s'étoit trouvé au combat de Berg. Il alloit porter les plaintes du Roi d'Angleterre à la Cour de Dannemark, ſur la conduite que les Officiers Danois avoient tenue dans cette occaſion. Son chagrin fut égal à ſa honte, lorſqu'il apprit bien-tôt que c'étoit un Vaiſſeau des Indes richement chargé, qu'il avoit rencontré ſous la Pointe du Jutlandt ; & tous les Équipages de ſon Eſcadre lui reprocherent d'avoir écouté les conſeils d'une fauſſe prudence Schouten trouve ici deux miracles : celui qui aveugla les Anglois, ſur ce qu'ils avoient devant les yeux ; & celui qui retenant les Hollandois effrayés, les empêcha de précipiter la fuite à laquelle ils étoient réſolus (22).

Schouten arrive à l'Oreſondt.

Vers le ſoir, ils ſe trouverent à l'extrêmité du Jutlandt, vis-à-vis du Bourg de Schagen, qui n'eſt habité que par des Pêcheurs. Ils apprirent qu'on avoit vû paſſer ſix Vaiſſeaux de guerre Hollandois, qui faiſoient route vers le Sónd. Cette nouvelle augmenta leurs eſpérances. Ils continuerent leur route ; & le 18, ayant paſſé devant les Iſles de Leſou & d'Anholt, ils mouillerent le ſoir à trois lieues de l'Oreſondt. Le lendemain, à

(22) Page 465.

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

la vûe du Château de Cronenbourg, ils découvrirent cinq grands Vaisseaux, qui arrivoient, sur eux, à pleines voiles, & qui furent bien-tôt reconnus pour des Hollandois. C'étoit un détachement de la grande Flotte, commandé par le Contre-Amiral Stachouwer, qui venoit prendre, sous son Escorte, les Marchands qui se trouvoient alors dans la Mer Baltique.

Informations qu'il y reçoit.

Ils allerent jetter l'ancre ensemble, devant la petite Ville d'Elseneur, où ils furent informés de toutes les disgraces de leur Patrie. Les Anglois n'avoient pris que deux Vaisseaux des Indes; mais ils en poursuivoient deux autres, qui s'étoient sauvés, l'un à Soënwater, l'autre à Fleckeren. Ils avoient enlevé quantité de Navires Marchands. La Flotte Hollandoise avoit perdu aussi quelques Vaisseaux de guerre, dont le sort n'étoit pas encore éclairci. Cependant les Amiraux Ruiter & Tromp s'étoient remis en Mer, avec soixante & dix Vaisseaux; & cette vigueur, après tant de pertes, sembloit annoncer plus de bonheur aux Provinces-Unies. Schouten apprit, en même temps, que l'Envoyé d'Angleterre, s'étant rendu, par Gottembourg, à la Cour de Dannemark, en étoit parti fort mécontent. Loin de lui accorder la

GAUTIER SCHOUTEN. 1665.

satisfaction qu'il avoit demandée, on lui avoit répondu que l'entreprise des Anglois étoit un attentat, dont le Roi de Dannemark avoit droit lui-même de faire des plaintes, & pour lequel il attendoit un juste réparation (23).

Comment il retourne en Hollande.

Tous les Marchands Hollandois s'étant rassemblés à l'Oresondt, au nombre de vingt-trois Navires de différentes grandeurs, ils partirent avec celui de Schouten, le 2 d'Octobre, sous l'Escorte des six Vaisseaux de guerre. Le 7, ils arriverent à la vûe des Côtes de Hollande, d'où ils se rendirent heureusement au Texel. Leur Armée Navale étoit alors vers Goerée, pour observer celle des Anglois. Rien ne marque mieux l'animosité des deux Nations, dans cette guerre, que le dernier danger dont le Vaisseau de Schouten fut menacé. A l'approche du Passage de Goerée, un vent de Nord-Est & l'obscurité ne lui permettant point d'y entrer le soir, il fut obligé de faire des bordées pendant toute la nuit. Des cris, élevés dans les plus épaisses ténébres, l'avertirent d'être sur ses gardes & de faire bon quart. On avoit reconnu, à diverses marques, plusieurs Vaisseaux Ennemis, qui s'étoient mêlés dans la

(23) Page 470.

Flotte des Marchans Hollandois, & qui avoient déja profité de la confusion pour en enlever un.

Schouten arrive au Texel.

Le 8 d'Octobre, Schouten se trouva devant Vlie, où les Pilotes n'oserent mouiller, parce qu'on ne pouvoit s'en approcher qu'en louvoyant, avec beaucoup de danger pour un Vaisseau si riche. Mais le vent qui venoit alors du Nord-Est, étant plus favorable pour se rendre au Texel, ils prirent cette route ; & le lendemain, on arriva devant Halder, où l'on suivit la Côte à la faveur du flot. Les Dunes étoient bordées de Spectateurs, qui applaudissoient à l'heureux retour du Vaisseau. Le soir, on mouilla dans la *Passe*, & le lendemain devant le Schildt ; d'où l'on se rendit au Texel, le Dimanche 11 d'Octobre 1665 (24).

(24) Pages 473 & précédentes.

*Fin du XLII*e. *Volume.*





